



Havaym E'idy

KITVA

38

FRANCIS

16

ENGLAND

1816

FRANCIS

1816



Sever 1

JEAN D. DHOKITIS  
DOCTEUR ÈS LETTRES

38

42278

Leçons  
de Langue

Française

POUR LA 6<sup>me</sup> CLASSE

DES GYMNASES

ΕΚΔΟΣΙΣ ΤΕΤΑΡΤΗ

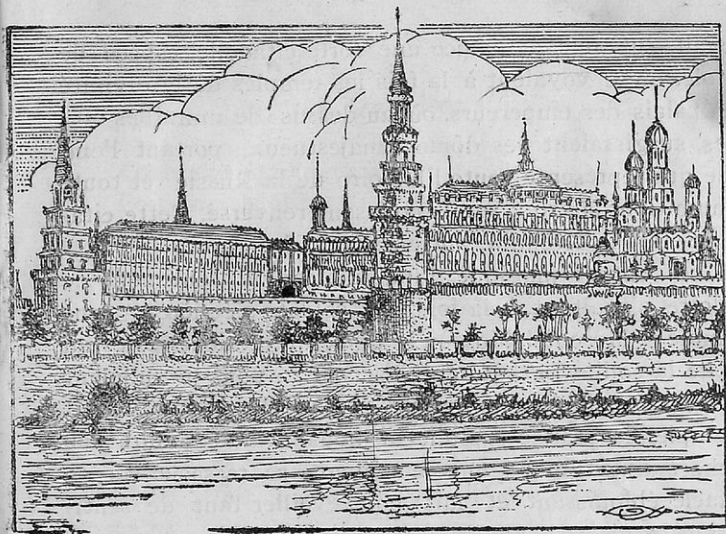
	98.067
'Αριθ. άδειας κυκλοφορίας	16.11.37
Τιμή άνευ βιβλιοσήμου..... Δρ. 36.—	
'Αξία βιβλιοσήμου .....	> 14.40
Πρόσθετος φόρος 'Αναγκ. Δανείου ...	• 4.30
Συνολική Τιμή Δο.	54.70

LIBRAIRIE JEAN SIDERIS  
—Athènes—

1937







## Moscou

### LEÇON 1.

#### LECTURE A EXPLIQUER.

#### L'ARMÉE FRANÇAISE DEVANT MOSCOU

Le temps était beau : on hâtait le pas, malgré la chaleur, pour gravir les hauteurs d'où l'on jouirait enfin de la vue de cette capitale tant annoncée et tant promise. Arrivée au sommet d'un coteau l'armée découvrit tout à coup au-dessous d'elle, et à une distance assez rapprochée, une ville immense, brillante de mille couleurs, surmontée d'une foule de dômes dorés, resplendissants de lumière, mélange singulier de bois, de laçs, de chaumières, de palais, d'églises, de clochers, ville à la fois gothique et byzantine, réalisant tout ce que les contes orientaux racontent des merveilles de l'Asie. Tandis que des monastères flanqués de tours formaient la ceinture de cette grande cité, au centre

s'élevait sur une éminence une forte citadelle, espèce de capitoie, où se voyaient à la fois les temples de la divinité et les palais des empereurs, où au-dessus de murailles crénelées, surgissaient des dômes majestueux, portant l'emblème qui représente toute l'histoire de la Russie et toute son ambition, la croix sur le croissant renversé. Cette citadelle, c'était le Kremlin, ancien séjour des czars.

A cet aspect magique, l'imagination, le sentiment de la gloire s'exaltant à la fois, les soldats s'écrièrent tous ensemble : Moscou ! Moscou ! Ceux qui étaient restés au pied de la colline se hâtèrent d'accourir ; pour un moment tous les rangs furent confondus, et tout le monde voulut contempler la grande capitale où nous avait conduits une marche si aventureuse. On ne pouvait se rassasier de ce spectacle éblouissant et fait pour éveiller tant de sentiments divers

Napoléon survint à son tour, et, saisi de ce qu'il voyait, lui qui avait, comme les plus vieux soldats de l'armée, visité successivement le Caire, Memphis, le Jourdain, Milan, Vienne, Berlin, Madrid, il ne put se défendre d'une profonde émotion.

*(Le Consulat et l'Empire)*

A. THIERS (1797-1877)



**Questions.**

- Comment était le temps ?  
Pourquoi hâtait-on le pas ?  
De quoi jouirait-on de ces hauteurs ?  
Quand l'armée découvrit-elle une ville immense ?  
Quels étaient les autres caractères de cette ville ?  
Qu'est-ce qui formait la ceinture de cette grande  
cité ?  
Où s'élevait une forte citadelle ?  
Quels bâtiments voyait-on sur cette citadelle ?  
Comment s'appelle cette citadelle ?  
Quel était l'emblème de l'histoire et de l'ambition  
russes ?  
Comment s'écrièrent les soldats à cet aspect magique ?  
Qui se hâtèrent d'accourir ?  
Qu'est-ce qui arriva pour un moment ?  
Que voulut faire tout le monde ?  
Pouvait-on se rassasier de ce spectacle ?  
Qui survint à son tour ?  
A-t-il été saisi de ce qu'il voyait ?  
De quoi ne put-il se défendre ?





## LEÇON 2.

### CONVERSATION SUR "L'ARMÉE FRANÇAISE DEVANT MOSCOU,,"

P. Quand l'armée française se trouva-t-elle devant Moscou ?

E. Elle s'y trouva au mois de septembre de 1812.

P. Qui était en tête de cette armée ?

E. C'était Napoléon Bonaparte qui s'était proclamé empereur des Français.

P. Quels pays avait-il traversés pour arriver à Moscou ?



E. Il avait traversé l'Allemagne et une grande partie de la Russie d'Europe.

P. Pourquoi Napoléon entreprit-il cette grande expédition ?

E. Pour obliger le tsar de se soumettre à ses volontés concernant le blocus déclaré contre d'Angleterre.

P. Combien d'hommes, de chevaux et de canons comptait l'armée française avec ses auxiliaires ?

E. Elle comptait 640 000 hommes, plus de 60.000 chevaux et 1200 canons ?

P. L'armée russe en comptait-elle autant ?

E. Les Russes étaient moins nombreux, mais ils combattaient dans leur propre pays, pour une cause nationale et ils s'étaient résolus «à faire une guerre espagnole».

P. Qui commandait la principale armée russe ?

E. C'était le ministre russe Barclay de Tolly.

P. Quelle route se proposait-il de couvrir ?

E. Il se proposait de couvrir la route de Saint-Pétersbourg.

P. Qui couvrirait la route de Moscou ?

E. C'était le prince Bagration qui couvrirait cette route.

P. Par où passa l'armée de Napoléon ?

E. Elle passa entre les sources de la Dwina et du Dnieper, à travers les faibles ondulations de terrain qui séparent le versant de la Baltique et celui de la Mer Noire.

P. Que faisaient les Russes devant Napoléon ?

E. Ils reculaient toujours dévastant le pays, incendiant les villes et les bourgs, détruisant les blés et les fruits.

P. Quelle personne était alors sur le trône de la Russie ?

E. C'était Alexandre premier.

P. Conserva-t-il à la tête de son armée Barclay de Tolly ?

E. Non, il le remplaça par le vieux Kutusof qui se décida à livrer bataille pour sauver Moscou ?

P. Où se donna cette bataille ?

E. Elle se donna à Borodino, près de la Moscowa.

P. Qui furent vaincus dans cette bataille ?

E. Les Russes y furent vaincus.

P. L'armée russe fut-elle détruite ?

E. Non, elle ne fut pas complètement détruite.

P. Où se dirigea l'armée française après cette bataille ?

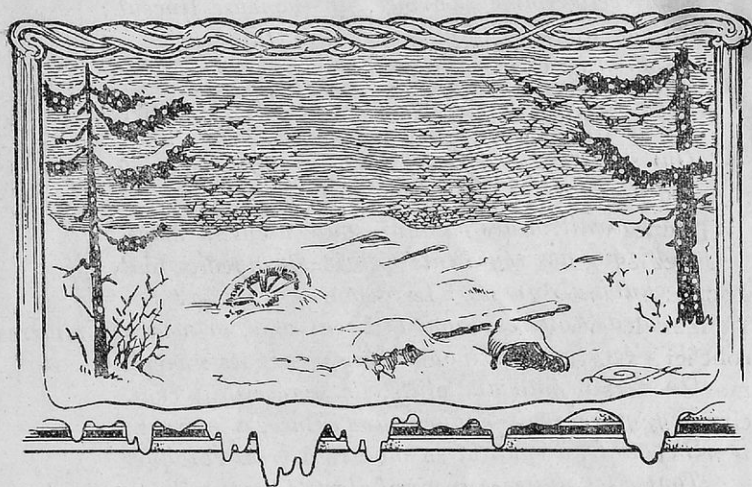
E. Elle entra à Moscou.

### Exercice de grammaire

Donnez une phrase équivalente à : *Le temps était beau.*  
 Trouvez les synonymes du verbe : *hâtai*.— Analysez les participes : *annoncée et promise*. Analysez le participe : *Arrivée*.  
 Donnez les équivalents de la locution : *tout-à-coup*. Que sont ici les mots : *brillante, resplendissants* ? Analysez le mot *où* dans la phrase : *où se voyaient*. Analysez le participe : *s'exaltant*. A quoi sont ici équivalents les mots : *tout le monde* ?

Analysez l'adverbe : *successivement*. Donnez l'explication de : *il ne put se défendre d'une profonde émotion*.





### LEÇON 3.

#### LA RETRAITE DE RUSSIE.

. . . . Il neigeait. Les blessés s'abritaient dans le ventre  
 Des chevaux morts ; au seul des bivouacs désolés  
 On voyait des clairons à leur poste gelés,  
 Restés debout, en selle et muets, blancs de givre,  
 Collant leurs bouche en pierre aux trompettes de cuivre.  
 Boulets mitraille, obus, mêlés aux flocons blancs,  
 Pleuvaient ; les grenadiers, surpris d'être tremblants,  
 Marchaient pensifs, la glace à leur moustache grise.  
 Il neigeait, il neigeait toujours ! La froide bise  
 Sifflait ; sur le verglas, dans des lieux inconnus,  
 On n'avait pas de pain et l'on allait pieds nus.  
 Ce n'étaient plus des cœurs vivants, des gens de guerre.  
 C'était un rêve errant dans la brume, un mystère,  
 Une procession d'ombres sur le ciel noir.  
 La solitude, vaste, épouvantable à voir,  
 Partout apparaissait, muette, vengeresse ;

Le ciel faisait, sans bruit, avec la neige épaisse,  
 Pour cette immense armée, un immense linceul ;  
 Et chacun se sentant mourir, on était seul.  
 — Sortira-t-on jamais de ce funeste empire ?  
 Deux ennemis ! le Czar, le Nord, Le Nord est pire.  
 On jetait les canons pour brûler les affûts !  
 Qui se couchait mourait. Groupe morne et confus,  
 Ils fuyaient ; le désert dévorait le cortège,  
 On pouvait, à des pics qui soulevaient la neige,  
 Voir que des régiments s'étaient endormis là.  
 O chutes d'Annibal ! Lendemain d'Attila !  
 Fuyards, blessés, mourants, caissons, brancards, civières,  
 On s'écrasait aux ponts pour passer les rivières,  
 On s'endormait dix mille, on se réveillait cent.  
 Ney, que suivait naguère une armée, à présent  
 S'évadait, disputant sa montre à trois cosaques.  
 Toutes les nuits : qui vive ! alerte ! assauts ! attaques !  
 Ces fantômes prenaient leurs fusils, et sur eux  
 Ils voyaient se ruer, effrayants, ténébreux,  
 Avec des cris pareils aux voix des vautours chauves,  
 D'horribles escadrons, tourbillons d'hommes fauves.  
 Toute une armée ainsi dans la nuit se perdait.  
 L'empereur était là, debout, qui regardait.

Stupéfait du désastre et ne sachant que croire,  
 L'empereur se tourna vers Dieu ; l'homme de gloire  
 Trembla ; Napoléon comprit qu'il expiait  
 Quelque chose peut être, et, livide, inquiet,  
 Devant ses légions sur la neige semées :  
 — Est-ce le châtement, dit-il, Dieu des armées ? —  
 Alors il s'entendit appeler par son nom  
 Et quelqu'un qui parlait dans l'ombre lui dit : Non.

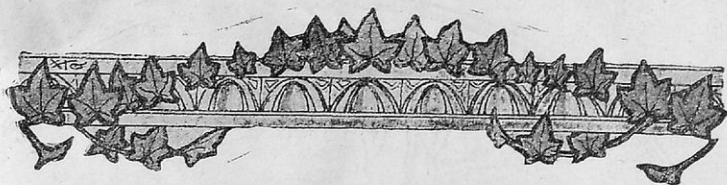
(L'Expiation).





### Questions

- Où se passaient tous ces événements ?  
 Où les blessés s'abritaient-ils ?  
 Qui voyait on au seuil des bivouacs et en quel état ?  
 Qu'est-ce qui tombait comme une pluie ?  
 Comment les grenadiers marchaient-ils ?  
 Les soldats avaient-ils des provisions de bouche ?  
 Étaient-ils chaussés ? A quoi ressemblait leur marche ?  
 Que faisaient pour cette armée la solitude et le ciel ?  
 Combien d'ennemis y avait-il ?  
 Lequel des deux était le pire ?  
 Quiconque se couchait se levait-il ?  
 Que pouvait-on voir sous des plis de neige ?  
 Qu'est ce qu'était Ney ?  
 Qu'est-ce qu'il était obligé de faire ?  
 L'empereur où était-il ? vers qui se tourna-t il ?  
 Que comprit-il ? Qu'est-ce qu'il demanda à Dieu ?  
 Qu'est-ce qu'il entendit ?  
 La réponse était-elle affirmative ou négative ?



## LEÇON 4.

### CONVERSATION SUR «LA RETRAITE DE RUSSIE».

P. Napoléon en entrant à Moscou, trouva-t-il la ville habitée ou déserte ?

E. Il la trouva déserte, car le gouverneur en avait fait sortir presque toute la population.

P. Trouva-t-il du moins des ressources ?

E. Non, car l'armée russe avait épuisé les ressources des magasins publics.

P. Que firent les Russes en quittant la ville ?

E. Ils allumèrent du feu sur ses divers points.

P. Les flammes se propagèrent-elles rapidement ou non ?

E. Elles se propagèrent rapidement, car la plus grande partie de la ville était en bois.

P. Combien de jours dura l'incendie ?

E. L'incendie dura cinq jours.

P. Quels édifices put-on sauver ?

E. On ne put sauver que des églises, le Kremlin et l'un cinquième des maisons.

P. L'armée russe avait-elle laissé des blessés à Moscou ?

E. Elle avait laissé 15.000 blessés qui périrent au milieu des flammes.

P. Que faisaient les Russes pendant ce temps ?

E. Ils recomposaient leurs armées, pendant que l'hiver approchait.

P. A quoi devait alors songer Napoléon ?

E. Il devait songer à une retraite sans donner à l'ennemi l'idée qu'il reculerait.

P. Contre qui marcha t il en sortant de Moscou ?

E. Il marcha contre Cutusof.

P. Combien d'hommes comptait alors son armée ?

E. Elle comptait encore 80 000 combattants et 600 canons, mais elle traînait à sa suite 50.000 employés, femmes, enfants, gens de toute sorte et une multitude de voitures.

P. A quelle date Napoléon quitta-t-il Moscou ?

E. Le 19 octobre, c'est-à-dire 35 jours après y être entré.

P. Quand la neige couvrit le sol, les chevaux pouvaient-ils être nourris ?

E. Non, ils mouraient de faim par milliers.

P. A quoi nous servent les chevaux et les autres bêtes dans une armée.

E. A chevaucher, à transporter les munitions, les aliments et les blessés.

P. Les soldats pouvaient-ils marcher sur une longue route sans le secours de bêtes ?

E. Non, ils restaient sans nourriture, sans vêtements, sans secours de médecin.

P. Que doit-on souffrir alors ?

E. On doit souffrir beaucoup de maux.

### Exercice de grammaire.

Mettre dans leur ordre logique les mots du troisième vers. Au lieu de quel verbe est mis ici *pleuvaient* au 7e vers ? Quel est le mot sous-entendu dans la phrase : *la glace à leur moustache grise*, du 8e vers ? Au lieu de quel phrase est mis ici : *ce n'étaient plus des cœurs vivants* ? Quelle est la nature et la fonction des propositions de cette phrase : « *On pouvait . . . là* ».

Quels mots sous-entendez-vous dans le vers ?

*Toutes les nuits, qui vive ! alerte ! assauts ! attaques !*



## LEÇON 5.

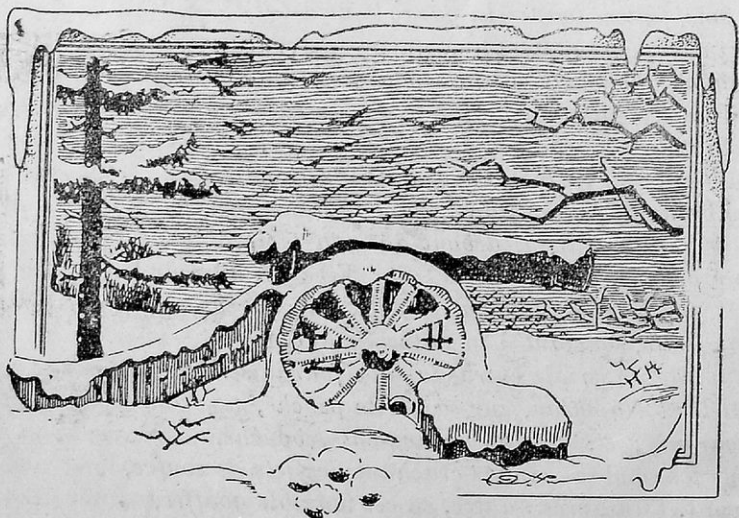
### POÉSIE A EXPLIQUER.

✓ *Waterloo! Waterloo! Waterloo! morne plaine!  
 Comme une onde qui bout dans une urne trop pleine,  
 Dans ton cirque de bois, de coteaux, de vallons,  
 La pâle mort mêlait les sombres bataillons.  
 D'un côté c'est l'Europe, et de l'autre la France,  
 Choc sanglant! des héros Dieu trompait l'espérance;  
 Tu désertais, Victoire, et le sort était las.  
 O Waterloo! je pleure et je m'arrête, hélas!  
 Car ces derniers soldats de la dernière guerre  
 Furent grands; ils avaient vaincu toute la terre,  
 Chassé vingt rois, passé les Alpes et le Rhin,  
 Et leur âme chantait dans des clairons d'airain!  
 Le soir tombait; la lutte était ardente et noire;  
 Il avait l'offensive et presque la victoire;  
 Il tenait Wellington acculé sur un bois,*



Sa lunette à la main, il observait parfois  
 Le centre du combat, point obscur où tressaille  
 La mêlée, effroyable et vivante broussaille,  
 Et parfois l'horizon, sombre comme la mer.  
 Soudain, joyeux, il dit : Grouchy !—C'était Blücher. ✓  
 L'espoir changea de camp, le combat changea d'âme,  
 La mêlée en hurlant grandit comme une flamme,  
 La batterie anglaise écrasa nos carrés.  
 La plaine où frissonnaient nos drapeaux déchirés,  
 Ne fut plus, dans les cris des mourants qu'on égorge,  
 Qu'un gouffre flamboyant, rouge comme une forge ;  
 Gouffre où les régiments, comme des pans de murs,  
 Tombaient, où se couchaient comme des épis mûrs  
 Les hauts tambours majors aux panaches énormes ;  
 Où l'on entrevoyait des blessures difformes !  
 Carnage affreux ! moment fatal ! L'homme inquiet  
 Sentit que la bataille entre ses mains pliait.  
 Derrière un mamelon la garde était massée,  
 La garde, espoir suprême et suprême pensée !  
 « Allons, faites donner la garde ! » cria-t-il,  
 Et lanciers, grenadiers aux guêtres de coutil,  
 Dragons que Rome eût pris pour des légionnaires,  
 Cuirassiers, canonniers qui trainaient des tonnerres,  
 Portant le noir colback ou le casque poli,  
 Tous, ceux de Friedland et ceux de Rivoli,  
 Comprenant qu'ils allaient mourir dans cette fête,  
 Saluèrent leur Dieu, debout dans la tempête.  
 Leur bouche, d'un seul cri, dit : Vive l'Empereur !  
 Puis, à pas lents, musique en tête, sans fureur,  
 Tranquille, souriant à la mitraille anglaise,  
 La garde impériale entra dans la fournaise. ✓  
 — Hélas ! Napoléon, sur sa garde penché,  
 Regardait ; et, sitôt qu'ils avaient débouché,  
 Sous les sombres canons crachant des jets de soufre,  
 Voyait, l'un après l'autre, en cet horrible gouffre,  
 Fondre ces régiments de granit et d'acier,

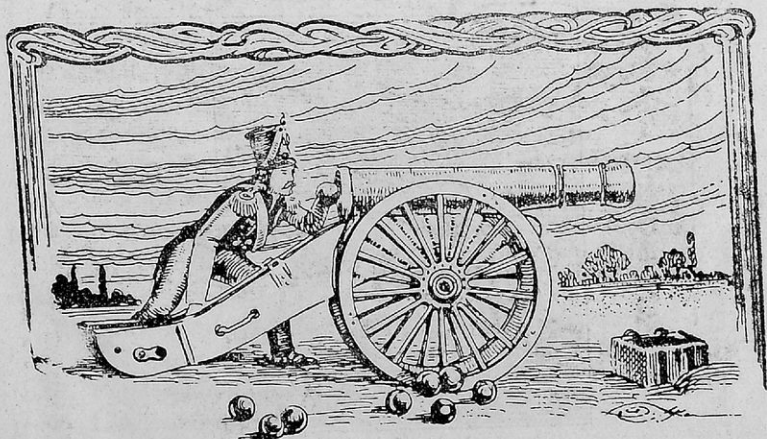
Comme fond une cire au souffle d'un brasier.  
 Ils allaient l'arme au bras, calmes, graves, stoïques,  
 Pas un ne recula. Dormez, morts héroïques !  
 Le reste de l'armée hésitait sur leurs corps  
 Et regardait mourir la garde.—C'est alors  
 Qu'élevant tout à coup sa voix désespérée,  
 La Déroute, géante à la face effarée,  
 Qui, pâle, épouvantant les plus fiers bataillons,  
 Changeant subitement les drapeaux en haillons,  
 A de certains moments spectre fuit de fumées,  
 Se lève grandissante au milieu des armées,  
 La Déroute apparut au soldat qui s'émeut,  
 Et, se tordant les bras, cria : Sauve qui peut !  
 Sauve qui peut ! affront ! horreur ! toutes les bouches  
 Criaient ; à travers champs, sous, éperdus, farouches,  
 Comme si quelque souffle avait passé sur eux,  
 Parmi les lourds caissons et les fourgons poudreux.  
 Roulant dans les fossés, se cachant dans les seigles,  
 Jetant shakos, manteaux, fusils, jetant les aigles,



Sous les sabres prussiens, ces vétérans, ô deuil !  
 Tremblaient, hurlaient, couraient — En un clin d'oeil,  
 Comme s'envole au vent une paille enflammée,  
 S'évanouit ce bruit qui fut la grande armée,  
 Et cette plaine, hélas ! où l'on rêve aujourd'hui,  
 Vit fuir ceux devant qui l'univers avait fui !  
 Quarante ans sont passés, et ce coin de la terre,  
 Waterloo, ce plateau funèbre et solitaire,  
 Ce champ sinistre où Dieu mêla tant de néants,  
 Tremble encor d'avoir vu la fuite des géants,  
 Napoléon les vit s'écouler comme un fleuve :  
 Hommes, chevaux, tambours, drapeaux ; et dans l'épreuve,  
 Sentant confusément revenir son remords,  
 Levant les mains au ciel, il dit : — Mes soldats morts,  
 Moi vaincu ! mon empire est brisé comme verre.  
 Est-ce le châtement, cette fois, Dieu sévère ?  
 Alors, parmi les cris, les rumeurs, le canon,  
 Il entendit la voix qui lui répondait : Non !

(L'Expiation)

VICTOR HUGO (1802-1885)



### Questions

Où se trouve Waterloo ?

Quelles armées s'étaient alliées contre l'armée française ?

Pourquoi les derniers soldats furent-ils grands ?

Pourquoi le poète parle des Alpes et du Rhin ?

Qu'est-ce qu'était Wellington ? Grouchy ? Blücher ?

A quel moment Napoléon ordonnait-il l'intervention de la garde impériale ?

Qu'est-ce qui survint après l'anéantissement de la garde ?

Où se retira Napoléon après la défaite de sa grande armée ?

Put-il résister contre les alliés ?

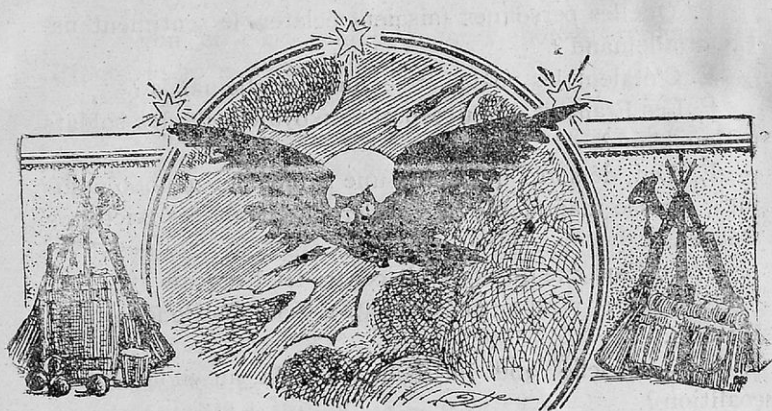
Qui nous parle de sa campagne au centre de la France ? dans quelle poésie ?

Qu'est-ce qu'on a érigé à la mémoire de la bataille de Waterloo ?

Que représente ce monument ?



**Le monument de Waterloo,**  
 du sculpteur Gérôme.  
 Érigé le 28 juin 1904 à Plancenoit.



## LEÇON 6.

### CONVERSATION SUR «LA DÉFAITE DE WATERLOO»

P. Le roi de Prusse resta-t-il indifférent après le désastre de l'armée française en Russie ?

E. Non, il se souleva contre Napoléon et s'unit au tsar ?

P. Quels autres pays se coalisèrent contre Napoléon.

E. L'Angleterre, la Suède et l'Espagne ; l'Autriche aussi s'arma secrètement pour s'y joindre.

P. A quoi faisait-on appel ?

E. On faisait appel au sentiment national qui était la plus énergique des passions populaires.

P. Le sentiment national faisait-il distinction des rangs ?

E. Non, le prince s'y trouvait à côté du laboureur.

P. Par quels mots soulevait-on le sentiment national ?

E. Par les mots, le *roi*, la *liberté*, l'*honneur*, la *patrie*.

P. L'Allemagne était-elle en colère contre la France ?

E. Elle était en colère, car les soldats français la piétinaient pendant six ans.



P. Quelles personnes faisaient éclater le sentiment national allemand ?

E. C'étaient les poètes et les princes allemands ?

P. Les Français, d'autre part, envoyaient-ils des soldats à Napoléon ?

E. Oui, de sorte qu'il refit une armée de 200.000 hommes, mais le manque de sa cavalerie rendait ses victoires stériles.

P. En Espagne qui agissait contre les Français ?

E. C'était Wellington qui battit Joseph Bonaparte à Vittoria.

P. L'Autriche que lui demanda-t-elle au nom de la coalition ?

E. L'abandon de ses conquêtes, la Hollande et l'Italie exceptées.

P. Napoléon accepta-t-il ces demandes ?

E. Non, il les repoussa.

P. Quel fut le résultat de ce refus ?

E. La coalition opposa à Napoléon 750.000 hommes et 1500 canons.

P. Quelle bataille se donna entre les deux ennemis ?

E. Celle de Leipzig que les Allemands ont appelée *la bataille des nations*.

P. Napoléon vainquit-il là ou fut-il vaincu ?

E. Il ne gagna ni perdit la bataille, mais il fut forcé de reculer en France avec des difficultés nombreuses.

P. En France, les coalisés l'ont-ils poursuivi ?

E. Oui, les Prussiens, les Russes, les Suédois et les Autrichiens de l'est, les Anglais et les Espagnols du sud.

P. Enfin, les coalisés où se dirigèrent-ils ?

E. Ils se dirigèrent sur Paris qui ne se défendit pas.

P. Napoléon voulut-il résister ?

E. Non, il abdiqua, le 20 avril 1814, en faveur le Louis XVIII, et partit pour l'île d'Elbe.

P. Les Français étaient-ils contents de cette abdication ?

F. Non, et c'est pour cela que Napoléon retourna en France le 20 mars 1815.

P. Qui s'opposèrent à lui après ce retour ?

E. Les Allemands avec Blücher, les Anglais et les Hollandais avec Wellington, et les Autrichiens.

### Exercice de grammaire.

Mettez dans l'ordre logique les mots : *des héros Dieu trompait l'espérance.*

A quoi est égale la phrase : *L'homme inquiet sentit que la bataille entre ses mains pliait ?*

Donnez l'équivalent de « *Allons, faites donner la garde.* ».

Quel est la nature du mot : (La Déroute) *grandissante?*

Mettez dans l'ordre logique les vers.

« *Comme s'envole au vent . . . . .*

*s'évanouit ce bruit . . . . .* »

20-11-01



## LEÇON 7.

## PRINCIPAUX GENRES DE COMPOSITION.

Parmi les principaux genres de composition on distingue ;

- 1) *Le récit ou tableau, la description ;*
- 2) *Le portrait ou caractère ;*
- 3) *La lettre ;*
- 4) *L'explication d'une pensée, d'un proverbe, de la morale d'une fable, etc.*

1<sup>o</sup> Récit, tableau, description.

Ces genres se confondent presque : le *récit* d'un fait est souvent accompagné de la *description* du lieu où il se produit, ou bien le fait lui-même est décrit de manière à former un *tableau*. Exemple :

## Une émigration de fourmis.

10-11-38 C'était à la fin de l'été. Une fourmilière située au bord d'un chemin fréquenté par les promeneurs avait été souvent ravagée par leur curiosité malveillante. Obligées sans cesse de reconstruire leurs édifices, les fourmis se lassèrent. Un jour, en parcourant la route, je la vis traversée obliquement par une longue colonne de fourmis. Le lendemain et les jours suivants la colonne noire marchait toujours. Surpris de cette persévérance, je suivis la colonne ; elle se dirigeait au milieu du bois ne parcourant aucun sentier déjà battu, même par des fourmis ; elle marchait sans se diviser, au milieu des feuilles mortes, des herbes et des racines d'arbres, vers un but évidemment fixé à l'avance. Le trajet dura trois cents mètres : il aboutissait au milieu des arbres, au pied d'un arbuste, en haut d'un petit escarpement sablonneux, difficilement accessible et dominant une vieille route pavée. Là, une nouvelle four-

milière se formait, en partie sous la terre, en partie à la surface. L'émigration dura tout l'automne. Au printemps suivant, la ville ancienne était déserte, et la ville neuve en pleine activité. Le site actuel, d'ailleurs, n'était pas bien choisi. Il était au bas d'une pente herbagée, par laquelle s'écoulaient les eaux d'orage. La fourmilière, inondée à plusieurs reprises, finit, après quelques années, par disparaître d'elle-même, comme aurait pu le faire une ville trop souvent ravagée par les eaux ou par le *malaria*.

MARCELIN BERHELOT  
(1827-1907)

Proposons-nous maintenant de développer le sujet suivant :

### Sujet.

*Décrire un orage. — Signes précurseurs. — Ravages. — Retour au calme. — Tracer le paysage (montagnes, mer, plaine). — Parler des divers sentiments éprouvés au cours de la tempête.*

### Développement.

*Première partie* Les nuages s'assemblent (décrire la manière et la provenance). Un obscurcissement suit (frayeur des animaux, fuite des gens, force et impétuosité du vent, éclat de la tempête ravages, produits par elle).

*Deuxième partie.* Définir l'espèce du désastre (terrain raviné par une pluie torrentielle, moissons hachées par la grêle ou renversées par l'ouragan; les récoltes sont perdues, les arbres fruitiers dépouillés de leurs fruits, tous les travaux des champs bouleversés ou détruits).

Alors vous parlez des «divers sentiments éprouvés au cours de la tempête : *désolation*, *désespoir*».

*Troisième partie.* Cependant le vent diminue de violence, les nuages se dissipent, la clarté reparait, et le ciel finit par retrouver sa teinte azurée. Vous revenez aux sentiments éprouvés par les témoins de cette tempête : la *serénité* renaît en eux en même temps que dans la nature'

ils se reprennent à espérer ; ils vont pour constater les effets de l'ouragan qu'ils trouvent moins terribles qu'ils ne l'avaient craint et ils réparent avec courage les dégâts causés à leurs travaux.

### Autre sujet à développer.

*C'est le soir, — La famille se réunit, après le souper, autour de la table éclairée par une lampe unique. — Attitude des divers personnages. Leurs occupations. — Impressions ressenties.*

*Première partie.* Indiquer la place de chaque personne.

*Deuxième partie.* Faire la description des occupations de chacun.

*Troisième partie.* Réflexions sur les souvenirs que cette réunion rappelle.





## LEÇON 8.

## LECTURE A EXPLIQUER.

## HISTOIRE D'UN POT DE BEURRE.

18-11-38

*Leçon de Justice.*1<sup>or</sup>

A Monsieur le comte de Lastic.

Paris, 20 décembre 1754.

Sans avoir l'honneur, Monsieur, d'être connu de vous j'espère qu'ayant à vous offrir des excuses et de l'argent, ma lettre ne saurait être mal reçue.

J'apprends que Mlle de Cléry a envoyé de Blois un panier à une bonne vieille dame, nommé M<sup>me</sup> Le Vasseur, et si pauvre, qu'elle demeure chez moi ; que ce panier contenait, entre autres choses, un pot de vingt livres de beurre ; que le tout est parvenu, je ne sais comment, dans votre cuisine ; que la bonne vieille l'ayant appris, a eu la simplicité de vous envoyer sa fille, avec la lettre d'avis, vous redemander son beurre, ou le prix qu'il a coûté ; et qu'après vous être moqués d'elle, selon l'usage, vous et Madame votre épouse, vous avez, pour toute réponse, ordonné à vos gens de la chasser.

< J'ai tâché de consoler la bonne femme affligée en lui expliquant les règles du grand monde et de la grande éducation ; je lui ai prouvé que ce ne serait pas la peine d'avoir des gens s'ils ne servaient à chasser le pauvre, quand il vient réclamer son bien ; et, en lui montrant combien *justice* et *humanité* sont des mots roturiers, je lui ai fait comprendre, à la fin, qu'elle est trop honorée qu'un comte ait mangé son beurre.

Elle me charge donc, Monsieur, de vous témoigner sa

reconnaissance de l'honneur que vous lui avez fait, son regret de l'importunité qu'elle vous a causée, et le désir qu'elle aurait que son beurre vous eût paru bon.

Que, si par hasard il vous en a coûté quelque chose pour le port du paquet à elle adressé, elle offre de vous le rembourser, comme il est juste. Je n'attends là-dessus que vos ordres pour exécuter ses intentions, et vous supplie d'agréer les sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être etc.

(Lettres)

J. J. ROUSSEAU (1712—1778)

### Questions

De quel genre est ce petit récit ?

A qui est adressée cette lettre ?

Quelle est la manière avec laquelle Rousseau aborde le comte ?

Quelle était cette femme Le Vasseur ?

L'état social était-il irréprochable au temps de Voltaire ?

Qu'est-ce qu'on appelle lettre d'avis ?

Le comte était-il marié ?

Les grands de l'époque respectaient-ils la justice ?

L'humanité ?

L'ironie de l'auteur est elle dans les premières phrases ou dans toute la lettre ?



## LEÇON 9.

## CONVERSATION

## SUR "L'HISTOIRE D'UN POT DE BEURRE

P. Quel est le sujet de cette lettre ?

E. C'est un pot de beurre qui par inattention arriva dans la cuisine du comte de Lastic.

P. Comment cette lettre est-elle composée ?

E. Elle est composée d'une manière élégante, mais elle renferme une ironie très mordante.

P. L'énumération des faits n'est-elle pas un jugement ?

E. Si, elle est un jugement sévère et très mordant.

P. Comment Rousseau explique-t-il l'échec de la bonne femme et comment la console-t-il ?

E. Par les règles du grand monde et de la grande éducation et en disant qu'elle est trop honorée qu'un comte ait mangé son beurre.

P. Qu'a de plus insultant encore la conclusion ?

E. Ce qu'il dit que justice et humanité sont des mots roturiers.

P. Rousseau, voulait-il se faire rendre le beurre qu'on avait gardé indûment ?

E. Il ne le voulait pas.

P. S'il le voulait, était-ce le meilleur moyen pour y parvenir ?

E. Non, mais il pouvait parler moins clairement et demander plutôt des informations que de confirmer les faits.

P. Que nous apprend cette lettre sur les idées sociales de J. J. Rousseau ?

E. Qu'il était contre la société telle qu'elle était.

P. Si le comte répondait et qu'il voulait indemniser la femme le Vasseur, que dirait-il à J. J. Rousseau ?

E. Il dirait que le grand monde admet, lui aussi, la justice et l'humanité, mais qu'il a souvent le malheur

d'ignorer les injustices qui se commettent en son nom.

P. Pouvait-il aussi lui faire un reproche ?

E. Oui, il pouvait lui dire qu'il serait prudent, avant d'écrire une lettre pareille à celle-ci de s'assurer que le destinataire mérite bien les reproches qu'on lui adresse, etc.

P. Essayez de composer la réponse du comte.

### Exercice de grammaire.

A quoi est égale la phrase *d'être connu de vous* ?

Analysez le participe *ayant* dans la phrase « *ayant à vous offrir* ».

Donnez les verbes synonymes de *j'apprends que*.

Par quels mots pourraient être remplacés les : *que le tout est parvenu dans votre cuisine* ?

A quoi fait opposition le mot *simplicité* ?

Analysez la phrase *après vous être moqués d'elle*.

Donnez l'expression équivalente de *grand monde* et de *mots rôturiers*.





## LEÇON 10.

### POÉSIE A EXPLIQUER.

#### LES DEUX CRÉPUSCULES.

*Le soleil déclinait ; le soir prompt à le suivre  
 Brunissait l'horizon ; sur la pierre d'un champ,  
 Un vieillard, qui n'a plus que peu de temps à vivre,  
 S'était assis pensif, tourné vers le couchant.*

*C'était un vieux pasteur, berger dans la montagne,  
 Qui, jadis, jeune et pauvre, heureux, libre et sans lois,  
 A l'heure où le mont fuit sous l'ombre qui le gagne,  
 Faisait gaiement chanter sa flûte dans les bois.*



*Maintenant riche et vieux, l'âme du passé pleine,  
D'une grande famille aïeul laborieux,  
Tandis que ses troupeaux revenaient dans la plaine,  
Détaché de la terre, il contempla t les cieux.*

*Le jour qui va finir vaut le jour qui commence.  
Le vieux penseur rêvait sous cet azur si beau.  
L'océan devant lui se prolongeait immense;  
Comme l'espoir du juste aux portes du tombeau.*

*O moment solennel ! les monts, la mer farouche,  
Les vents faisaient silence et cessaient leur clameur ;  
Le vieillard regardait le soleil qui se couche ;  
Le soleil regardait le vieillard qui se meurt.*

*(Les quatre vents de l'esprit)*

V. HUGO (1802-1885)

### Questions.

- A quelle heure de la journée se passe cette scène ?  
Où s'était assis le vieillard ? Qu'est-ce qu'il regardait ?  
Qu'est-ce que ce vieillard était autrefois ?  
Que faisait-il autrefois à la même heure ?  
Était-il autrefois riche comme à présent ?  
De quoi son âme est-elle pleine ?  
Est-il seul dans sa maison à présent ?  
Que contemple-t-il à présent au retour de ses troupeaux ?  
Qu'est-ce qui se prolongeait devant lui et à quoi pensait-il ?  
A quoi le poète compare-t-il l'océan devant le vieillard ?  
Comment le poète trouve-t-il ce moment ?  
Qu'est-ce qui se taisait ?  
Qui sont ceux qui se regardaient mutuellement ?





## LEÇON 11.

### CONVERSATION «SUR LES DEUX CRÉPUSCULES»

P. Comment s'appelle le cas où l'on met une personne ou une chose à côté d'une autre pour montrer leur ressemblance ?

E. C'est la comparaison.

P. Et quand on le fait pour montrer leur antithèse ?

E. C'est l'opposition.

P. Lequel de ces deux cas rencontrons-nous dans la première strophe de notre poésie ?

E. C'est la comparaison du soleil couchant avec un vieillard moribond.

P. Quelle est leur ressemblance ?

E. Le soir brunissait l'horizon au coucher du soleil, le vieillard, n'ayant que peu de temps à vivre, s'était assis pensif.

P. Quel état du pasteur le poète décrit-il dans la deuxième strophe ?

E. Il y décrit la jeunesse du pasteur qu'il trouve très heureuse, malgré sa pauvreté d'alors.

P. Quelle antithèse trouvez-vous entre la deuxième et la troisième strophe ?

E. Dans la deuxième, le berger était jeune et pauvre, libre et sans lois, et faisait chanter sa flûte ; maintenant, il est riche et vieux, l'âme pleine de souvenirs, aïeul laborieux d'une grande famille, et contemple les cieux.

P. Qu'est-ce qui était devant lui à présent ?

E. C'était le tombeau qu'il considérait avec l'espoir du juste.

P. Le poète, exprime-t-il son sentiment dans cette scène ?

E. Oui, il trouve le moment solennel.

P. En quoi voit-il la solennité du moment ?

E. Il voit les monts, la mer farouche et les vents qui gardent silence devant cette scène grandiose.

P. Que fait le poète sentir au soleil couchant et au vieillard moribond ?

E. Il leur fait sentir de la compassion l'un pour l'autre.

P. Qui pourrait nous représenter cette scène mieux qu'un poète ?

E. Un peintre le pourrait ?

### Exercice de grammaire.

A quoi est égale la phrase : *le soleil déclinait* ?

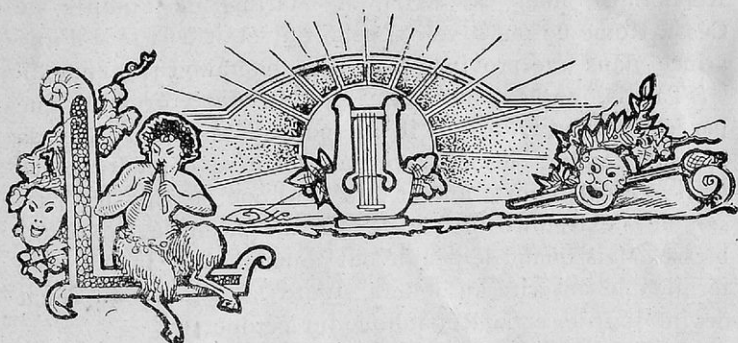
Quel est l'ordre logique des mots depuis : *sur la pierre* . . . . *vers le couchant* ?

Quel est le sens du mot *pasteur* ? Pourquoi dit-on *dans la montagne*, et non *sur la montagne* ?

Faites l'analyse du mot *jadis*.

Quelle antithèse trouvez-vous dans les strophes 2 et 3.

Laquelle dans la 5<sup>e</sup> strophe ?



2-12-38

## LEÇON 12.

### LECTURE A EXPLIQUER.

#### DEUX CAUSES DE LA PERTE DE ROME.

Lorsque la domination de Rome était bornée dans l'Italie, la République pouvait facilement subsister ; tout soldat était également citoyen ; chaque consul avait une armée, et d'autres citoyens allaient à la guerre sous celui qui succédait. Le nombre des troupes n'étant pas excessif, on avait attention à ne recevoir dans la milice que des gens qui eussent assez de bien pour avoir intérêt à la conservation de la ville. Enfin, le Sénat voyait de près la conduite des généraux et leur ôtait la pensée de rien faire contre leur devoir.

Mais lorsque les légions passèrent les Alpes et la mer, les gens de guerre, qu'on était obligé de laisser pendant plusieurs campagnes dans les pays que l'on soumettait, perdirent peu à peu l'esprit de citoyen et les généraux, qui disposèrent des armées et des royaumes, sentirent leur force et ne purent plus obéir.

Les soldats commencèrent donc à ne reconnaître que leur général, à fonder sur lui toutes espérances, et à voir de plus loin la ville. Ce ne furent plus les soldats de la

JEAN D. PHOKITIS : *Leçons de Langue Française VI. Quatrième édition.* 3

République, mais de Sylla, de Marius, de Pompée, de César. Rome ne put savoir si celui qui était à la tête d'une armée dans une province était son général ou son ennemi.

Tandis que le peuple de Rome ne fut corrompu que par ses tribuns, à qui il ne pouvait accorder que sa puissance même, le Sénat put aisément se défendre, parce qu'il agissait constamment; au lieu que la populace passait de l'extrémité de la fougue à l'extrémité de la faiblesse. Mais quand le peuple put donner à ses favoris une formidable autorité au dehors, toute la sagesse du Sénat devint inutile, et la République fut perdue.

Ce qui fait que les États libres durent moins que les autres c'est que les malheurs et les succès qui leur arrivent leur font presque toujours perdre la liberté; au lieu que les succès et les malheurs d'un État où le peuple est soumis confirment également sa servitude. Une République sage ne doit rien hasarder qui l'expose à la bonne ou à la mauvaise fortune; le seul bien auquel elle doit aspirer, c'est à la perpétuité de son État.

Si la grandeur de l'empire perdit la République, la grandeur de la ville ne la perdit pas moins. Rome avait soumis tout l'univers avec le secours des peuples d'Italie auxquels elle avait donné, en différents temps, divers privilèges. La plupart de ces peuples ne s'étaient pas d'abord fort soucieux du droit de bourgeoisie chez les Romains, et quelques uns aimèrent mieux garder leurs usages. Mais lorsque ce droit fut celui de la souveraineté universelle, qu'on ne fut rien dans le monde si l'on n'était citoyen romain, et qu'avec ce titre on était tout, les peuples d'Italie résolurent de périr ou d'être Romains; ne pouvant en venir à bout par leurs brigues et par leurs prières, ils prirent la voie des armes; ils se révoltèrent dans tout ce côté qui regarde la mer Ionienne; les autres alliés allaient les suivre. Rome, obligée de combattre contre ceux qui étaient pour ainsi dire les mains avec lesquelles elle enchaînait l'univers, était perdue; elle allait être ré-



duite à ses murailles ; elle accorda ce droit tant désiré aux alliés qui n'avaient pas cessé d'être fidèles ; peu à peu elle l'accorda à tous. ✓ 8-12-38

(Grandeur et Décadence des Romains). MONTESQUIEU (1689-1755)

### Questions.

Quand la République pouvait-elle facilement subsister à Rome ? Qu'est-ce qu'était alors tout soldat ?

Qu'est-ce qu'avait chaque consul ? De quoi s'occupait-on alors ? Qui voyait alors de près la conduite des généraux ?

Qu'est-ce qui arriva aux gens de guerre quand les légions passèrent les Alpes et la mer ? Que sentirent aussi les généraux ? Qui seul reconnaissaient alors les soldats ?

Pouvaient-ils alors voir la ville de près ?

A qui donc appartenaient alors les soldats ?

Que pouvait devenir pour Rome celui qui en était sorti à la tête d'une armée ?

Par qui le peuple de Rome fut-il corrompu ? Qu'est-ce qu'il accordait à ses tribuns ?

Le Sénat pouvait-il alors se défendre ?

Mais que devint la sagesse du Sénat, et la République elle-même, quand le peuple put donner à ses favoris une grande autorité ?

Pourquoi les états libres durent-ils moins que les autres ?

Une République sage doit-elle rien hasarder ?

A quoi doit elle aspirer ?

Quelles grandeurs ont perdu la République ?

Quand le droit de bourgeois e devint il désirable ?

Par quelle voie les peuples de l'Italie ont-ils revendiqué droit ?

Quel était le régime qui avait précédé la République.

Lequel lui a succédé ?

Qu' appelle-t-on ici *milice* ? Qu'est-ce qu'était la *légion* ?

Que signifie la phrase ; *voir de plus loin* ?

Qu' est-ce qu' était le *tribun à Rome* ?

Expliquez les mots : *fougue et brigue*.

## LEÇON 13.

## CONVERSATION

## SUR «DEUX CAUSES DE LA PERTE DE ROME»

P. Jusqu'à quel temps la domination de Rome était-elle bornée dans d<sup>e</sup> Italie ?

E. Jusqu'à 264 avant Jésus-Christ, quand commença la première guerre punique

P. Pourquoi jusqu'alors tout soldat était citoyen ?

E. Parce qu'il n'y avait pas de mercenaires dans l'armée romaine jusqu'alors.

P. Quelles personnes recevait-on dans la milice ?

E. Celles qui avaient intérêt à la conservation de la ville.

P. Quel corps surveillait la conduite des généraux ?

E. C'était le Sénat qui la surveillait.

P. Quand était-on obligé de laisser les gens de guerre pendant beaucoup de temps dans les pays soumis ?

E. C'est lorsque les armées romaines franchirent les Alpes et la mer

P. Que perdirent alors les citoyens, et que sentirent les généraux ?

E. Ceux-là perdirent l'esprit de citoyens, ceux-ci sentirent leur force et ne purent plus obéir.

P. A quoi commencèrent donc à s'habituer les soldats ? A qui sentaient-ils appartenir ?

E. Ils commencèrent à s'habituer qu'ils appartenaient à leurs généraux et non plus à la ville.

P. Rome de quoi n'était-elle plus sûre ?

E. Elle n'était plus sûre si le général souverain d'une province était son sujet ou son ennemi.

P. Quand la sagesse du Sénat fut-elle inutile et la République fut-elle perdue ?

E. Lorsque le peuple put donner à ses favoris une formidable autorité au dehors.

P. Pourquoi les États libres durent-ils moins que les autres?

E. Car les malheurs de leurs succès leur font perdre la liberté.

P. Seule la grandeur de l'Empire perdit-elle Rome?

E. C'est aussi la grandeur de la ville qui la perdit.

P. Quand les habitants des villes d'Italie voulurent ils acquérir le droit de bourgeoisie chez les Romains ;

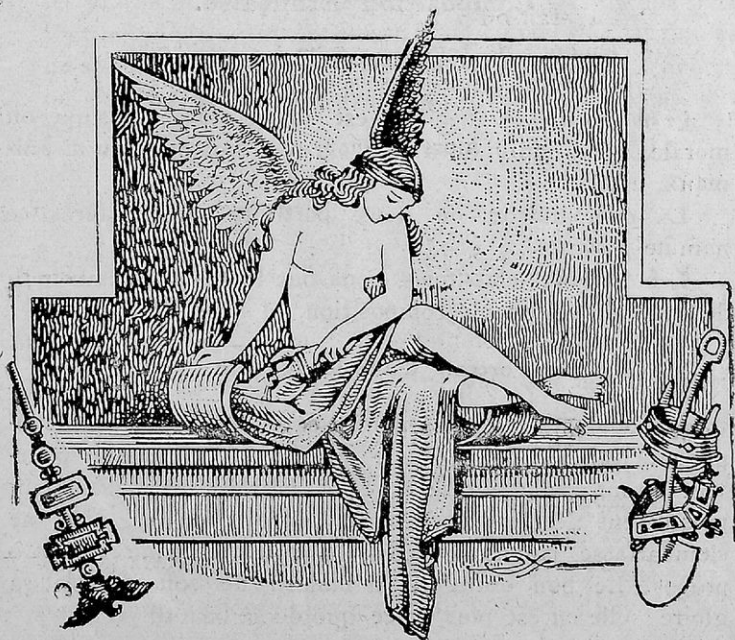
E. Quand ce droit était devenu celui de la souveraineté nationale

P. Ce droit, l'ont ils acquis ou conquis par force?

E. Ils l'ont conquis par la voie des armes.

P. A qui accorda Rome ce droit tout d'abord? A qui l'accorda-t elle ensuite?

E. Elle l'accorda d'abord à ceux qui avaient été fidèles et ensuite à tous les autres.





## LEÇON 14.

### Composition Française.

#### Portrait ou caractère.

Le *portrait ou caractère* est la peinture physique ou morale d'un individu, d'une classe d'hommes ou d'animaux, etc.

La comparaison de deux portraits ou caractères se nomme *parallèle*.

Les écrivains classiques nous ont fourni de beaux modèles dans ce genre de composition.

#### Portrait d'une jeune fille

23-71-38. / Antiope est douce, simple et sage. Ses mains ne méprisent pas le travail ; elle prévoit de loin ; elle pourvoit à tout ; elle sait se taire, et agir de suite, sans empressement ; elle est à toute heure occupée ; elle ne s'embarrasse jamais, parce qu'elle fait chaque chose à propos. Le bon ordre de la maison de son père est sa gloire ; elle en est plus ornée que de sa beauté.

Quoiqu'elle ait soin de tout et qu'elle soit chargée de corriger, de refuser, d'épargner, choses qui font haïr presque toutes les femmes, elle s'est rendue aimable à toute la maison ; c'est qu'on ne trouve en elle ni passion, ni entêtement, ni légèreté, ni humeur, comme dans toutes les autres femmes ; d'un seul regard elle se fait entendre, et on craint de lui déplaire. Elle donne des ordres précis ; elle n'ordonne que ce qu'on peut exécuter ; elle reprend avec bonté et en reprenant elle encourage. Le cœur de son père se repose sur elle, comme le voyageur abattu par les ardeurs du soleil se repose à l'ombre sur l'herbe tendre. Antiope est un trésor digne d'être recherché dans les terres les plus éloignées. Son esprit, pas plus que son corps, ne se pare jamais de vains ornements. Son imagination, quoique vive, est retenue par sa discrétion ; elle ne parle que pour la nécessité et, si elle ouvre la bouche, la douce persuasion et les grâces naïves coulent de ses lèvres. Dès qu'elle parle, tout le monde se tait, et elle en rougit ; peu s'en faut qu'elle ne supprime ce qu'elle a voulu dire, quand elle s'aperçoit qu'on l'écoute si attentivement. A peine l'avons-nous entendue parler.

1-12-38

FÉNELON (1651-1715)

## I n s t r u c t i o n s

### Comment on trace un portrait ou caractère

Les *portraits* ou *caractères* ne sont que la reproduction des observations, des rapprochements faits dans la vie ordinaire ou dans une lecture.

Il y faut remarquer les habitudes, les mœurs, les manies, les ridicules et les perfections des personnes que l'on fréquente ou parmi lesquelles on se trouve. Un peu d'attention fera promptement reconnaître en elles les vertus ou les vices dont on devra plus tard faire la description.



### Sujet de composition.

*Faites le portrait de deux jeunes filles dont l'une est modeste et l'autre vaniteuse. Dites ce que vous pensez de chacune d'elles.*

*Première partie.* Définition de la modestie. Quelles sont les qualités qui présentent l'une des filles telle qu'elle est.

*Deuxième partie.* Définition de la vanité. Quels vices présente la seconde fille telle qu'elle est.

*Troisième partie.* Tout l'avantage reste à la jeune fille modeste car la modestie la présente toujours supérieure à la vaniteuse.

### Autre sujet de composition.

Dialogue entre une personne qui habite la ville et une autre qui habite la campagne : chacune vante les avantages et les agréments de son lieu de résidence. *Traiter* le sujet de manière à établir un parallèle entre le véritable citadin et le campagnard convaincu.

*Première partie.* — Le citadin s'étonne de revoir à la ville son ami le campagnard, qui, dans son horreur pour toute cité, s'était promis de ne jamais y remettre les pieds. Celui-ci répond que des circonstances imprévues l'ont obligé à faire le voyage, mais que ses idées sont toujours les mêmes. Le citadin demande les raisons de ce goût si prononcé. Le campagnard va les lui expliquer. Ce début est une sorte d'exposition qui fait connaître les aspirations des personnages et l'objet de leur discussion.

*Deuxième partie.* — Le campagnard aime la campagne parce qu'il y trouve surtout le repos et le calme qu'on ne trouve pas dans la ville. D'ailleurs c'est la vie la plus conforme à la nature : les premiers hommes étaient campagnards. *Raison peu sérieuse*, dit le citadin : *l'humanité a grandi, elle n'a pas les mêmes goûts que dans son enfance.* Le citadin soutient que les habitants de la ville sont également utiles à leurs semblables. Le campagnard, outre le

repos et le calme, trouve à la campagne *les spectacles de la nature*; en les contemplant, l'âme s'élève et se remplit d'un contentement qui ne laisse aucune fatigue, aucun remords. Le citadin objecte que *l'intelligence est mieux développée à la ville par ce qu'on y voit.*

*Troisième partie.*— L'intelligence se développe aussi dans les villages, dit le campagnard: on y voit *l'application des nouvelles découvertes*; on lit, on cause; la conversation des paysans est instructive.

*Conclusion.*— L'idéal serait de partager son temps entre la campagne et la ville. A condition, reprend le campagnard, que le séjour à la campagne soit le plus long.



## LEÇON 15.

## CARTHAGE ET ROME.

13-12-38 ✓ Carthage, devenue riche plus tôt que Rome, avait aussi été plus tôt corrompue ; ainsi, pendant qu'à Rome les emplois publics ne s'obtenaient que par la vertu, et ne donnaient d'utilité que l'honneur et une préférence aux fatigues, tout ce que le public peut donner aux particuliers se vendait à Carthage, et tout service rendu par les particuliers y était payé par le public.

D'anciennes moeurs, un certain usage de la pauvreté, rendaient à Rome les fortunes à peu près égales, mais à Carthage des particuliers avaient les richesses des rois

Des deux factions qui régnaient à Carthage, l'une voulait toujours la paix et l'autre toujours la guerre ; de façon qu'il était impossible d'y jouir de l'une, ni d'y bien faire l'autre. ✓

✓ Pendant qu'à Rome la guerre réunissait d'abord tous les intérêts, elle les séparait encore plus à Carthage

Dans les États gouvernés par un prince, les divisions s'apaisent aisément, parce qu'il a dans ses mains une puissance coercitive qui ramène les deux partis ; mais dans une République elles sont plus durables, parce que le mal attaque ordinairement la puissance qui pourrait le guérir

A Rome, gouvernée par les lois le peuple souffrait que le Sénat eût la direction des affaires ; à Carthage, gouvernée par les abus, le peuple voulait tout faire par lui même.

Carthage, qui faisait la guerre avec son opulence contre la pauvreté romaine, avait par ce.a même du désavantage ; l'or et l'argent s'épuisent. Mais la vertu, la constance, la force et la pauvreté ne s'épuisent jamais. ✓

16-12-38. ✓ Les Romains étaient ambitieux par orgueil et les Carthaginois par avarice ; les uns voulaient conquérir ;

les autres voulaient acquérir ; et ces derniers, calculant sans cesse la recette et la dépense, firent toujours la guerre sans l'aimer

Des batailles perdues, la diminution du peuple, l'affaiblissement du commerce, l'épuisement des nations voisines, pouvaient faire accepter à Carthage les conditions de paix les plus dures ; mais Rome ne se conduisait point par le sentiment des biens et des maux ; elle ne se déterminait que par sa gloire, et comme elle n'imaginait point qu'elle pût être si elle ne commandait pas, il n'y avait point d'espérance ni de crainte qui pût l'obliger à faire une paix qu'elle n'aurait point imposée

(Grandeur et Décadence des Romains) MONTESQUIEU (1689—1755)

### Questions.

Quel résultat a apporté la richesse à Carthage ?

Les emplois publics comment s'obtenaient-ils à Rome ?

A Carthage était-ce tout de même ?

Comment étaient les fortunes à Rome ?

Arrivait-il de la sorte à Carthage ?

Que voulaient les deux factions à Carthage ?

Que réunissait la guerre à Rome ? Que séparait-elle à Carthage ?

Qu'est ce qui se passe dans un État gouverné par un prince ? Est ce que cela arrive dans une République ?

Qu'est-ce qui gouvernait à Rome et qu'est-ce qui gouvernait à Carthage ?

Qu'est ce qui s'épuise et qu'est-ce qui ne s'épuise jamais ?

Que voulaient les uns et que voulaient les autres ?

Qu'est-ce qui pouvait faire accepter à Carthage les conditions de paix les plus dures ?

Par quoi Rome se déterminait-elle ?

Quelle paix Rome pouvait-elle faire ?

## LEÇON 16

## CONVERSATION SUR "CARTHAGE ET ROME."

P. Laquelle des deux villes était devenue riche plus tôt que l'autre ?

E. Carthage était devenue riche plus tôt que Rome.

P. Laquelle des deux villes a été plus tôt corrompue ?

E. C'est Carthage qui a été plus tôt corrompue

Comment les emplois publics s'obtenaient-ils à Rome et comment s'obtenaient-ils à Carthage ?

E. A Rome ils ne s'obtenaient que par la vertu, tandis qu'à Carthage ils étaient vendus aux particuliers.

P. Comment étaient les fortunes à Rome et comment à Carthage ?

E. Elles étaient presque égales à Rome, tandis qu'à Carthage des particuliers avaient les richesses des rois.

P. Les factions qui dirigeaient les affaires de Carthage étaient-elles d'accord pour la paix ou pour la guerre ?

E. Non, l'une aimait toujours la paix et l'autre aimait toujours la guerre.

P. A Rome les choses étaient-elles pareilles ?

E. Non, à Rome la guerre réunissait tous les intérêts.

P. Où s'apaisent aisément les divisions et pourquoi ?

E. Elles s'apaisent aisément dans les États gouvernés par un prince qui par sa puissance coercitive peut ramener les deux partis.

P. Qui gouvernait à Rome et qui gouvernait à Carthage ?

E. A Rome, c'étaient les lois ; à Carthage, c'étaient les abus.

P. Qu'est ce qui s'épuise et qu'est-ce qui ne s'épuise jamais ?

E. L'or et l'argent s'épuisent, la vertu ne s'épuise jamais.



P. Qu'est-ce qu'étaient les Romains et qu'est-ce qu'étaient les Carthaginois ? pourquoi les uns faisaient-ils la guerre et pourquoi les autres ?

E. Les Romains étaient ambitieux, les Carthaginois étaient avarés ; ceux-là aimaient conquérir, ceux-ci aimaient acquérir.

P. Rome acceptait-elle la paix comme l'acceptait Carthage ?

E. Non. Rome, voulant toujours commander, ne pouvait accepter la paix comme l'acceptait Carthage.

### Exercice de grammaire.

Au lieu de quels autres sont mis ici les noms *Carthage* et *Rome* ?

Au lieu de quoi est mis *emplois* ? Le verbe *se vendait* est-il de sens pronominal ou passif ? A quoi est équivalent ici le mot *factions* ? Où trouvez-vous des *antithèses* éclatantes ?

Que signifie le mot *coërcitive* ?

Quelle est la différence des verbes *conquérir* et *acquérir* ?

Quels sont les sujets du verbe *pouvaient faire accepter à Carthage les conditions* ?



## LEÇON 17.

## LECTURE A EXPLIQUER

gov  
2

## L'HOMME VRAIMENT CHARITABLE.

Il ne s'agit point d'épuiser la bourse et de verser l'argent à pleines mains ; je n'ai jamais vu que l'argent fût aimer personne. Il ne faut point être avare et dur, ni plaindre la misère qu'on peut soulager ; mais vous aurez beau ouvrir vos coffres, si vous n'ouvrez aussi votre cœur ; celui des autres vous restera toujours fermé.

C'est votre temps, ce sont vos soins, votre affection, c'est vous même qu'il faut donner ; car quoi que vous puissiez faire, on sent toujours que votre argent n'est point vous. Il y a des témoignages d'intérêt et de bienveillance qui font plus d'effet et sont réellement plus utiles que tous les dons. Combien de malheureux, de malades ont plus besoin de consolations que d'aumônes ! combien d'opprimés à qui la protection sert plus que l'argent ! Raccommodez les gens qui se brouillent, prévenez les procès, portez les enfants au devoir, les pères à l'indulgence, empêchez les vexations, employez, prodiguez votre crédit en faveur du faible à qui on refuse justice et que le puissant accable. Déclarez-vous hautement le protecteur des malheureux. Soyez juste, humain, bienfaisant. Ne faites pas seulement l'aumône, faites la charité ; les œuvres de miséricorde soulagent plus de maux que l'argent ; aimez les autres, et ils vous aimeront ; servez-les et ils vous serviront ; soyez leur père, et ils seront vos enfants.

J. J. ROUSSEAU (1712—1778)

### Questions.

Rousseau s'adresse-t-il seulement à la bourse du riche ?

Qu'est-ce qu'il sollicite de lui, l'aumône ou la charité ?

Qu'est-ce que l'une ?

Qu'est-ce que l'autre ?

*Plaindre* la misère est-il la soulager ?

Qu'est-ce qu'il faut donner pour soulager quelqu'un ?

Quoi que vous fassiez par votre argent, qu'est-ce qu'on sent toujours ?

Qu'est-ce qui est plus utile que tous les dons ?

De quoi ont besoin les malheureux et les malades ?

A qui la protection sert plus que l'argent ?

Comment peut-on faire du bien à ceux qui se brouillent ?

A ceux qui sont en procès ?

Aux enfants ?

Aux pères ?

Que doit-on prodiguer en faveur du faible ?

Que doit-on se déclarer pour les malheureux ?

Par quoi pouvons-nous pratiquer notre humanité ?

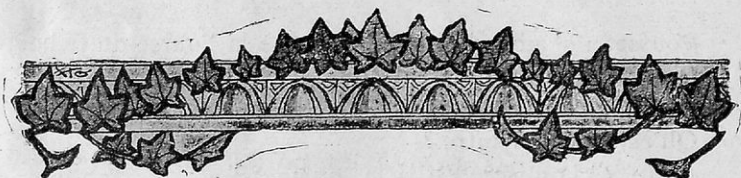
Qu'est-ce qui soulage plus que l'argent ?

Quand nous aimeront les autres ?

Quand nous serviront-ils ?

Quand seront-ils nos enfants ?





## LEÇON 18.

### CONVERSATION SUR «L'HOMME VRAIMENT CHARITABLE»

P. Comment exprime ici Rousseau son principe sur la charité ?

E. Il dit que, pour être charitable, on n'a pas besoin de donner tout son argent.

P. Trouve-t-il que l'argent fait aimer quelqu'un ?

E. Il ne trouve que l'argent fait aimer personne.

P. Que doit-on faire pour soulager la misère ?

E. On doit donner quelque chose au lieu de plaindre le misérable en paroles.

P. Que doit-on ouvrir avec ses coffres ?

E. On doit ouvrir son cœur avec ses coffres.

P. Si l'on donne de l'argent tout en restant indifférent pour ceux qui souffrent, accomplit-il son devoir ?

E. Non, puisque tout le monde sait que notre argent n'est pas nous mêmes.

P. Qu'est-ce qui pourrait produire plus d'effet que tous les dons ?

E. Les témoignages d'intérêt et de bienveillance qui sont réellement plus utiles que tous les dons.

P. De quoi a-t-on plus besoin ? de consolations ou d'aumônes ?

E. On a besoin plus de consolations que d'aumônes.

P. Que pourraient préférer les opprimés ?

E. Ils pourraient préférer la protection à l'argent.

P. Que devons-nous faire quand nous voyons des personnes se brouiller ?

E. Nous devons prévenir les procès, porter les enfants au devoir, les parents à l'indulgence, donner du secours au faible.

P. Que devons-nous être ?

F. Nous devons être justes, humains, bienfaisants

P. Devons-nous faire l'aumône seule ou la charité elle-même aussi ?

F. Nous devons faire la charité surtout.

### Exercice de grammaire.

*Épuiser sa bourse* : à quoi est équivalent ici le verbe *épuiser* ?

*Vous aurez beau ouvrir* : à quoi est égale cette phrase ?

*Font plus d'effet* : à quoi est-il équivalent ?

Quels sont les synonymes du mot *don* ?

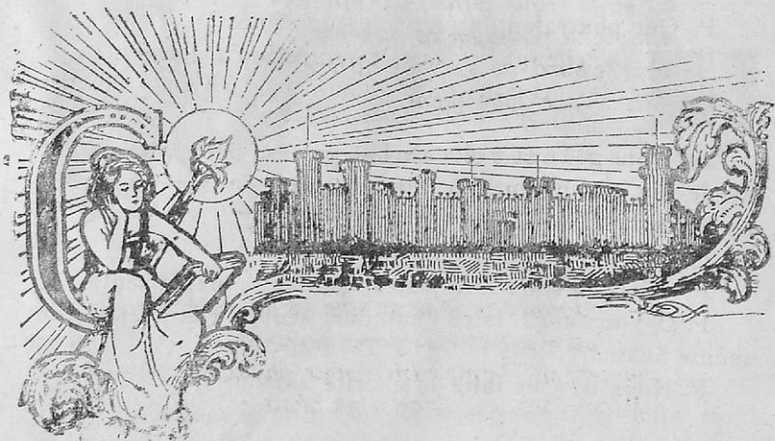
Quelle différence y a-t-il entre *charité* et *aumône* ?

Que signifie la phrase *charité et aumône* ?

Que signifie le mot *vexations* ?







## CHARITÉ.

O figure auguste et modeste,  
Où le Seigneur mêla pour nous  
Ce que l'ange a de plus céleste,  
Ce que la femme a de plus doux !

Elle va dans chaque mesure,  
Laisant au pauvre réjoui  
Le vin, le pain frais, l'huile pure  
Et le courage épanoui.

Puis elle cherche au coin des bornes,  
Transis par la froide vapeur,  
Ces enfants qu'on voit nus et mornes  
Et se mourant avec stupeur.

Oh ! voilà surtout ceux qu'elle aime,  
Faibles fronts dans l'ombre engloutis,  
Parés d'un triple diadème,  
Innocents, pauvres et petits.

Et si, le front dans la lumière,  
Un riche passe en ce moment,  
Par le bord de sa robe altière  
Elle le tire doucement.

Puis pour eux elle prie encore  
La grande foule au cœur étroit,  
La foule qui, dès qu'on l'implore,  
S'en va comme l'eau qui décroît.

» Oh ! donnez-moi pour que je donne !  
J'ai des oiseaux nus dans mon nid.  
Donnez, méchants, Dieu vous pardonne ;  
Donnez, ô bons, Dieu vous bénit.

» Heureux ceux que mon zèle enflamme,  
Qui donne aux pauvres prête à Dieu.  
Le bien qu'on fait parfume l'âme ;  
On s'en souvient toujours un peu.

» Le vrai trésor rempli de charmes,  
C'est un groupe, pour vous priant,  
D'enfants qu'on a trouvés en larmes  
Et qu'on a laissés souriant.

V. HUGO (1802-1885)

### Questions.

Qu'est ce que la charité pour le poète ici ?

Qu'est-ce que le poète prête à cette vertu personnifiée ?

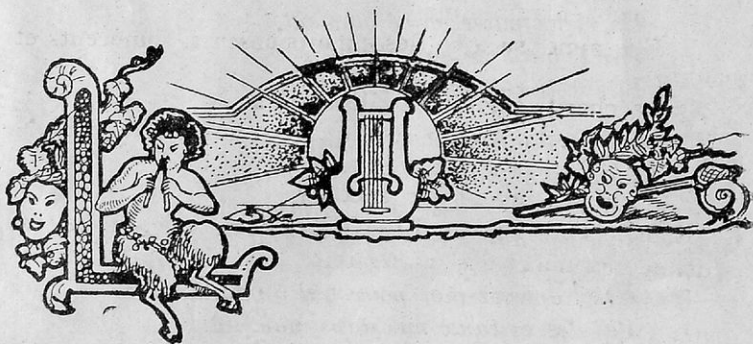
Les qualités d'auguste et de modeste sont-elles souvent réunies ? Dans quelle vertu le sont-elles ?

Quelle maison appelle-t-on mesure ?

Par le mot *épanoui* à quoi le cœur de l'homme est-il comparé ?

Au lieu de quel mot est mis ici la *froide vapeur* ?

Qu'est-ce qui rend les pauvres enfants sacrés et inviolables ?



## LEÇON 20.

### CONVERSATION SUR «LA CHARITÉ»

P. Quel est le titre de cette poésie ?

E. C'est la *charité*.

P. Qu'est ce qu'on appelle charité ?

E. On appelle charité le sentiment religieux qui nous pousse à secourir les autres hommes

P. Que fait ici le poète ?

E. Il personnifie cette vertu sublime.

P. Que veut dire personnifier une idée ?

E. Personnifier signifie lui prêter une âme, des sentiments et le plus admirable des langages.

P. Que réunit, d'après le poète, la charité ?

E. Elle réunit les qualités d'auguste et de modeste qui appartiennent la première à l'ange, la seconde à la femme.

P. A quelle personne en parle-t-il dans la deuxième strophe ?

E. Il en parle à la *troisième* personne en racontant ce qu'elle fait pour réjouir le pauvre.

P. Quelles qualités lui prête-t-il dans la troisième strophe ?

E. Il lui prête le soin des enfants nus et mornes qui meurent dans l'immobilité.

P. Quels enfants aime-t-elle surtout ?

E. Elle aime surtout les enfants obscurs, innocents et pauvres ?

P. La charité s'adresse-t-elle au riche ?

E. Oui, elle lui tire la robe et lui recommande ce qu'il doit faire.

P. A qui s'adresse-t-elle encore ?

E. Elle s'adresse aussi à la foule dont le coeur est insensible aux maux des malheureux.

P. La foule implorée devient-elle charitable ?

E. Oui, elle va faire la charité tout émue.

P. Comme quoi s'adresse-t-elle aux méchants et aux bons ?

E. Comme une mère-oiseau qui a des petits nus dans son nid.

P. Que fait Dieu aux méchants qui donnent ? que fait-il aux bons ?

E. Il pardonne aux méchants, il bénit les bons.

P. Quelle parole le poète emprunte-t-il ici à l'Évangile ?

E. La phrase « *Qui donne aux pauvres prête à Dieu* ».

P. Comment le poète caractérise-t-il le bien que nous faisons ?

E. Il le caractérise comme un parfum dont l'âme se souvient toujours.

P. Quel est le vrai trésor rempli de charmes d'après le poète ?

E. C'est un groupe d'enfants priant pour nous, d'enfants que nous avons trouvés en larmes et que nous laissons pleins de joie.

### Questions de grammaire.

De combien de strophes est composée cette poésie ? La rime est-elle suivie ou croisée ? De combien de vers est composée chaque strophe ? Combien de syllabes a chaque vers ?

Formez le féminin de *frais*.

## LEÇON 21.

## Composition française.

## La lettre.

Il importe de distinguer : la lettre d'amitié, la lettre d'affaires, la lettre de devoir et la lettre de discussion ou de controverse.

*Lettre d'amitié.* Elle est une causerie, une conversation à distance. La qualité particulière qui lui convient est l'abandon.

L'abandon résulte de la simplicité, de l'absence de recherche, de l'agrément dans le laisser-aller, quelquefois d'une négligence heureuse, d'un désordre qui n'est qu'apparent.

L'auteur d'une lettre d'amitié écrit autant avec son cœur qu'avec son esprit. L'entrée en matière doit être naturelle, et le mieux est d'aborder immédiatement le sujet ; quant à la conclusion, il est presque inutile de s'en préoccuper ; la plus simple est toujours la meilleure.

## Lettre de madame de Sévigné à madame de Grignan, sa fille.

3<sup>e</sup>

A Paris le 9 Février 1671.

Je reçois vos lettres, comme vous avez reçu ma bague ; je fonds en larmes en les lisant ; il semble que mon cœur veuille se fendre par la moitié ; on croirait que vous m'écrivez des injures, ou que vous êtes malade, ou qu'il vous est arrivé quelqu'accident, et c'est tout le contraire ; vous m'aimez, ma chère enfant, et vous me le dites d'une manière que je ne puis soutenir sans des pleurs en abondance. Vous continuez votre voyage sans aucune aventure fâcheuse, et, lorsque j'apprends tout cela, qui est juste-



ment tout ce qui me peut être le plus agréable, voilà l'état où je suis. Vous vous amusez donc à penser à moi, vous en parlez, et vous aimez mieux m'écrire vos sentiments que vous n'aimez à me les dire. De quelle façon qu'ils me viennent, il sont reçus avec une sensibilité qui n'est comprise que de ceux qui savent aimer comme je le fais. Vous me faites sentir pour vous tout ce qu'il est possible de sentir de tendresse ; mais si vous songez à moi, soyez assurée aussi que je pense continuellement à vous . . .

Adieu, ma chère enfant, l'unique passion de mon cœur, le plaisir et la douleur de ma vie. Aimez-moi toujours ; c'est la seule chose qui peut me donner de la consolation.

Ta mère.

*Lettres d'affaires.* La lettre d'affaires comprend la lettre proprement dite, relative à des intérêts personnels, commerciaux ou autres, *la lettre de sollicitations, la lettre d'excuses, la lettre de félicitations* etc. Ces lettres doivent être brèves, en général, et réunir les qualités de *clarté, de précision, d'ordre, qui sont le propre du bon style.*

#### Lettre de Voltaire à Monsieur Bertrand

24 Octobre 1754

La mort de M. Giez me pénètre de douleur ; me voilà banni pour quelque temps de ma maison, où il est mort. Ah ? mon cher Monsieur, qui peut compter sur un moment de la vie ? Je n'ai jamais vu une santé plus brillante que celle de ce pauvre Giez : il laisse une veuve désolée, un enfant de six ans, et peut-être une fortune délabrée, car il commençait. Il avait semé, et il meurt sans recueillir ; nous sommes environnés tous les jours de ces exemples. On dit « Il est mort », et puis, serre la file ; et on est oublié pour jamais. Je n'oublierai point mon pauvre Giez, ni sa famille. Il m'était attaché ; il m'avait rendu mille petits ser-

vices ; je ne retrouverai à Lausanne personne qui le remplace. Je vois qu'il faudra remettre au printemps mon voyage de Berne ; c'est être bien hardi que de compter sur un printemps.

Je ne connais plus que la retraite et l'amitié. Que ne puis-je jouir avec vous de l'une et de l'autre ?

Je vous embrasse très tendrement.

Voltaire (1694—1778)

*Lettre de devoir.* On peut ranger dans la catégorie des lettres de *devoir* la lettre d'*excuses*, la lettre de *remerciements*, la lettre de *sollicitations*, la lettre d'*explications*, la lettre de *condoléances*, etc.

Toutes ces lettres exigent du tact, de la mesure, de la dignité, en un mot, un grand *sentiment* de délicatesse *allié à une grande discrétion*.

#### Lettre de remerciements.

*Monsieur,*

J'ai chargé Monsieur Deschamps de vous payer en or neuf cent quarante cinq francs. Je vous prie d'agréer, en même temps, mes remerciements. Le service que vous m'avez rendu, quoique venant fort à propos, m'a bien moins touché que les manières pleines de bonté dont vous l'avez accompagné

Je sens qu'en vous rendant votre argent je ne suis pas quitte envers vous, et malheureusement je ne pourrai jamais vous être bon à rien. Mais ma reconnaissance, tout impuissante qu'elle est, ne me pèse point de tout, et je trouve du plaisir à vous être obligé toute ma vie.

P. L. Courier (1772—1825)

## Lettre de discussion ou de controverse.

Cette lettre est généralement une lettre d'une certaine étendue, qui affecte la forme d'un discours. Elle a pour objet de *réfuter* une *opinion* émise par un correspondant.

L'auteur d'une lettre de ce genre doit réfléchir au préambule, pour se faire lui-même une opinion. Puis, lorsqu'il est *convaincu*, il donne avec sincérité les raisons propres à *éclairer le jugement* de celui auquel il écrit et à *démontrer* son erreur ; il cherche à le persuader par des *arguments*, des *preuves*, des *considérations* capables d'entraîner sa volonté.

Le style doit être *clair, précis, serré* ; les idées justes, conformes au *bon sens*, et aux *sentiments d'équité, d'honneur, de droit, de devoir*, etc.

### Sujet.

*Un ami (une amie) d'enfance, en pension à Athènes, ne donne aucun soin à l'écriture, alléguant que la calligraphie est la préoccupation des petits esprits seulement. Écrivez-lui pour lui soumettre vos observations et démontrer son erreur.*

#### Recherche des idées.

1. *Exposition* des raisons que votre adversaire donne pour son opinion
2. *Réfutation* de cette opinion au moyen de ses propres arguments.
3. *Conclusion* dans laquelle vous prouvez que votre adversaire a tort

### Autre sujet.

*Lettre d'une jeune fille de seize ans à son frère qui vient d'entrer au régiment pour faire ses deux ans de ser-*

vice, et qui se plaint du métier qu'il trouve trop dur. Quelles raisons lui donne-t-elle pour le reconforter ?

*Première partie.* Rappeler en quelques mots les sentiments exprimés par le frère, et comparer sa situation présente à celle qu'il avait dans sa famille, où il a été quelque peu gâté.

*Deuxième partie.* Examiner les obligations qui s'imposent aux jeunes gens dans la vie civile, montrer qu'elles ont beaucoup de rapport avec les obligations militaires et que la discipline du régiment donne des habitudes d'ordre, d'activité, que l'on est heureux de posséder plus tard.

*Troisième partie.* La mission de l'armée . . . . On doit être fier d'en faire partie . . . . On doit avoir à cœur de se montrer digne de ceux qui ont honoré la carrière des armes.

*Conclusion.* Tout état a ses inconvénients . . . . Il faut en tirer parti . . . . Les congés viendront, et deux années seront bientôt écoulées.





Plus je rentre en moi, plus je me consulte, et plus je lis ces mots écrits dans mon âme. «*Sois juste, et tu seras heureux*». Il n'en est rien pourtant, à considérer l'état présent des choses. Le méchant prospère et le juste reste opprimé. Voyez aussi quelle indignation s'allume en nous, quand cette attente est frustrée. La conscience s'élève et murmure contre son auteur. Elle lui crie en gémissant. *Tu m'as trompée!* — Je t'ai trompé, téméraire! qui te l'a dit? Ton âme est-elle anéantie? As-tu cessé d'exister? O Brutus, ô mon fils, ne souille pas ta noble vie en la finissant; ne laisse pas ton espoir et ta gloire avec ton corps aux champs de Philippes! Pourquoi dis-tu «*La vertu n'est rien*», quand tu vas jouir du prix de la tienne? Tu vas mourir, penses-tu; non, tu vas vivre et c'est alors que je tiendrai ce que je t'ai promis. On dirait au murmure des impatients mortels que Dieu leur doit la récompense avant le mérite, et qu'il est obligé de payer leur vertu d'avance. Oh! soyons bons premièrement et puis nous serons heu-



reux. N'exigeons pas le prix avant la victoire, ni le salaire avant le travail. Ce n'est pas dans la lice, disait Plutarque, que les vainqueurs de nos jeux sacrés sont couronnés, c'est après qu'ils l'ont parcourue. ✓

J. J. ROUSSEAU (1712—1778)

### Questions

Que dit son âme à l'auteur ?

Mais qu'est-ce qui naît en nous quand notre attente est trompée ?

Contre qui murmure notre conscience ?

Que lui dit-elle ?

Quelle est la réponse du créateur donnée par l'auteur ?

Où trouve-t il qu'on aura sa récompense ?

Quand le mérite est-il dû ?

La vertu se paye-t-elle d'avance ?

Quand peut-on exiger le prix et le salaire ?

Que disait Plutarque ?



## LEÇON 22.

## CONVERSATION SUR «L'ÂME IMMORTELLE»

P. Comment conclut l'auteur que l'âme est immortelle ?

E. En rentrant en soi et en se consultant.

P. Quels mots lit-il écrits dans son âme ?

E. Il lit les mots. «Sois juste, et tu seras heureux».

P. Cette conclusion peut-elle être sortie de l'état présent des choses ?

E. Non, car on peut quelquefois voir le méchant prospérer et le juste être opprimé.

P. Quel sentiment se produit en nous quand nous le voyons ?

E. Une indignation s'allume dans nous.

P. Cette indignation doit-elle l'emporter et nous faire murmurer contre Dieu ?

E. Non, puisque notre âme n'est pas anéantie.

P. Brutus avait-il raison en se tuant et en prononçant les mots «Vertu, tu n'es qu'un rien».

E. Non, il n'avait pas raison, car il ne croyait pas à une vie future.

P. Se peut-il que les méchants jouissent toujours et que les bons ne soient pas récompensés ?

E. Non, cela n'est pas possible, mais Dieu veut nous soumettre à une épreuve pour voir notre âme.

P. Quand la récompense est-elle donnée ?

E. Elle est donnée après le mérite.

P. Que nous recommande ici Rousseau ?

E. Il nous recommande d'être bons pour que nous soyons heureux.

P. A quoi compare-t-il cette récompense ?

E. Il la compare au prix qui est donné après la victoire et au salaire qui est donné après le travail.

P. Qu'est-ce qu'était Plutarque ?

E. Il était un biographe et moraliste grec né à Chéronée de Béotie en 48 après Jésus Christ.

### Exercice de grammaire.

Pourquoi dit-on *mon* âme et au lieu de quoi ?

Que voyez-vous dans *plus je rentre en moi, plus je me consulte, plus je lis ces mots . . .* ? A quoi *plus* est-il opposé ailleurs ? Ici est-il opposé ou répété ? Quelle est la fonction des verbes aller, devoir, venir de, dans les phrases: *Tu vas mourir, je dois parler, il vient de mourir* ?

A quoi est équivalente la phrase.

*Ce n'est pas dans la lice que les vainqueurs sont couronnés, c'est après qu'ils l'ont parcourue* ?

Comment s'appelle ce tour essentiellement français ?



## LEÇON 23.

## LECTURE A EXPLIQUER.

## GRANDEUR ET MISÈRE DE L'HOMME.

Malgré la vue de toutes nos misères qui nous touchent, qui nous tiennent à la gorge, nous avons un instinct que nous ne pouvons réprimer, qui nous élève.

La grandeur de l'homme est grande en ce qu'il se connaît misérable. Un arbre ne se connaît pas misérable. C'est donc être misérable que de se connaître misérable ; mais c'est être grand que de connaître qu'on est misérable. Toutes ces misères-là mêmes prouvent sa grandeur. Ce sont misères de grand seigneur, misères d'un roi dépossédé.

La vanité est si ancrée dans le coeur de l'homme, qu'un soldat, un goujat, un cuisinier, un crocheteur se vante, et veut avoir ses admirateurs ; et les philosophes mêmes en veulent, et ceux qui écrivent contre veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit ; et ceux qui le lisent veulent avoir la gloire de l'avoir lu ; et moi qui écris ceci, ai peut-être cette envie ; et peut-être que ceux qui le liront...

Nous sommes si présomptueux, que nous voudrions être connus de toute la terre, et même des gens qui viendront quand nous ne serons plus ; et nous sommes si vains, que l'estime de cinq ou six personnes qui nous environnent nous amuse et nous contente. ✕

Les hommes, n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, se sont avisés pour se rendre heureux, de ne point y penser.

Rien n'est si insupportable à l'homme que d'être dans un plein repos sans passion, sans affaire, sans divertissement, sans application. Il sent alors son néant, son aban-

don, son insuffisance, sa dépendance, son impuissance, son vide

Il est dangereux de trop faire voir à l'homme combien il est égal aux bêtes, sans lui montrer sa grandeur. Il est encore dangereux de lui trop faire voir sa grandeur sans sa bassesse. Il est encore plus dangereux de lui laisser ignorer l'un et l'autre. Mais il est très avantageux de lui représenter l'un et l'autre

(*Extrait des Pensées*)

PASCAL (1623—1662)

### Questions.

Quel élément de notre vie ne pouvons-nous pas réprimer ?

En quoi consiste surtout la grandeur de l'homme ?

Un arbre peut-il se connaître misérable ?

Que prouvent toutes nos misères ?

Par rapport à quoi sont jugées nos misères ?

La vanité a-t-elle des racines dans le cœur de l'homme ?

Quels en sont les exemples ?

Par quoi peut-on connaître que nous sommes présomptueux ?

De quoi les hommes se sont-ils avisés ne pouvant guérir la mort, la misère, etc ?

Qu'est-ce que l'homme ne peut point supporter ?

Qu'est-ce qu'il sent alors ?

Qu'est-ce qu'il est dangereux de faire voir à l'homme ?

Qu'est-ce qu'il est très avantageux de lui faire savoir ?





## LEÇON 24.

CONVERSATION SUR «GRANDEUR ET MISÈRE  
DE L'HOMME».

P. De quelle œuvre de Pascal est tiré ce passage ?

E. Il est tiré des *pensées*.

P. De quel élément commun aux hommes et aux animaux parle ici Pascal ?

E. Il parle de *l'instinct* qui nous élève et que nous ne pouvons réprimer.

P. Dans quel cas excelle la supériorité de l'homme vis à vis des bêtes ?

E. Dans le cas où il connaît sa misère et dans celui où il ne désespère.

P. Donnez des exemples de misères ?

E. Misères de grand seigneur, misères de roi dépossédé.

P. Quel autre élément y a-t-il dans l'homme ?

E. C'est la vanité qui est née avec le cœur de l'homme ; tout homme se vante et veut avoir des admirateurs.

P. La philosophie a-t-elle pu faire disparaître la vanité chez l'homme ?

E. Non ; même ceux qui écrivent contre elle, veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit.

P. Le philosophe parle-t-il aussi de sa vanité ?

E. Il en parle en disant qu'il a peut-être cette envie.

P. Quel homme s'appelle présomptueux ?

E. Celui qui veut être connu par tout le monde présent et futur.

P. Qu'est ce qui amuse et contente un vaniteux ?

E. C'est l'estime de cinq ou six personnes qui l'environnent.

P. Qu'est ce que les hommes se sont avisés de faire des maux qu'ils ne peuvent guérir ?

JEAN D. PHOKITIS : *Leçons de Langue Française VI. Quatrième édition* 5

E. Ils se sont avisés de n'y point penser ?

P. Qu'est ce qui est insupportable pour l'homme ?

E. C'est le manque de toute occupation.

P. Qu'est ce qu'il sent alors ?

E. Il sent alors son néant, son abandon, son insuffisance, sa dépendance, son impuissance, son vide.

P. Devons-nous trop faire voir à l'homme seulement son égalité avec les bêtes ?

E. Non, mais nous devons aussi lui montrer sa grandeur avec sa bassesse.

P. Faut-il le laisser ignorer l'une et l'autre ?

E. Non, il faut lui représenter l'une et l'autre.

### Observations de Grammaire.

*La grandeur de l'homme est grande. Que nous montre cette négligence de style ? Pour qui écrit ici Pascal ?*

*La vanité est ancrée dans le cœur de l'homme. Comment pourrait-on formuler cette pensée avec plus de succès ?*



4<sup>or</sup>

LA PIERRE ACCUSATRICE.

V II-1-39.

Un Arabe, Sétoc, redemanda un jour à un Hébreu 500 onces d'argent qu'il lui avait prêtées. Comme les témoins de ce prêt étaient morts, l'Hébreu refusa de rendre l'argent.

Sétoc confia sa peine à Zadig. Celui-ci s'informa soigneusement de l'endroit où l'argent avait été compté et, ayant appris que c'était une large pierre près du mont Horreb et que l'Hébreu était vif et impatient, il se chargea de plaider la cause de l'Arabe.

Le jour venu, il se présenta devant le juge pour Sétoc et réclama l'argent. «Où sont vos témoins? dit l'Hébreu.

Ils sont morts, répondit Zadig, mais si le juge permet qu'on aille chercher la pierre où l'argent fut compté, elle viendra témoigner. (Nous l'attendrons ici Sétoc et moi». Le juge accepta et expédia d'autres affaires.

A la fin de l'audience, le juge demanda en riant à Zadig, où était sa pierre. L'Hébreu se mit à rire et s'écria : Elle n'est pas près d'arriver se trouvant à six milles d'ici et demandant au moins quinze hommes pour la remuer, car elle est gigantesque.

J'avais bien dit, reprit Zadig, que la pierre témoignait ; il avoue donc que c'est sur elle que l'argent fut compté L'Hébreu avoua tout, et fut condamné à rendre l'argent reçu.

V 11-1-33

VOLTAIRE (1694-1778)

### Exercice.

Racontez ce récit en forme de dialogue.



### Instructions.

Tout d'abord, mettre en relief les personnages du dialogue.

Qui est le prêteur ? Qui est le débiteur ? Quelle affaire les met en contact ? A quel temps seront mis les verbes du récit ? Comment l'histoire deviendra-t-elle plus animée ? Faut-il intercaler de petits dialogues ?



## LES CARACTÈRES.

*Récitation.*

Le premier acte s'ouvre par une querelle, qui met aux prises les caractères opposés d'Alceste, l'amoureux atrabilaire, et de son ami Philinte, homme du monde, aimable et sceptique. Alceste s'emporte contre son ami, parce que celui-ci s'est laissé embrasser par un homme, qu'il ne connaît même pas de nom, et lui a rendu tendresses pour tendresses. Arrive un seigneur, bel esprit, un poète de salon. Désireux d'obtenir l'amitié d'Alceste, il l'accable de compliments, auxquels l'autre, ne sachant que répondre, cherche à se soustraire ; celui-là pour entrer en relations, lui lit un sonnet qu'il vient de composer. Philinte loue les vers d'Oronte avec une politesse trop affectée pour n'être pas railleuse ; Alceste pressé de donner son avis, essaye de tourner la difficulté et finit par déclarer que le sonnet est détestable.



## ORONTE, ALCESTE, PHILINTE.

*Oronte à Alceste.*

250 J'ai su là-bas que, pour quelques emplettes,  
 Éliante est sortie, et Célimène aussi  
 Mais, comme l'on m'a dit que vous étiez ici,  
 J'ai monté pour vous dire et d'un cœur véritable,  
 Que j'ai conçu pour vous une estime incroyable,  
 255 Et que, depuis longtemps, cette estime m'a mis,  
 Dans un ardent désir d'être de vos amis ;  
 Oui, mon cœur au mérite aime à rendre justice,  
 Et je brûle qu'un noeud d'amitié nous unisse ;  
 Je crois qu'un ami chaud, et de ma qualité,  
 260 N'est pas assurément pour être rejeté.

*(Pendant le discours d'Oronte, Alceste est rêveur sans faire attention que c'est à lui qu'on parle, et ne sort de sa rêverie que quand Oronte lui dit) :*

C'est à vous, s'il vous plaît, que ce discours s'adresse.

*Alceste.*

A moi, Monsieur ?

*Oronte.*

A vous ; trouvez-vous qu'il vous blesse ?

*Alceste.*

Non pas, mais la surprise est fort grande pour moi,  
 Et je n'attendais pas l'honneur que je reçois.

*Oronte.*

266 L'estime où je vous tiens ne doit point vous surprendre  
 Et de tout l'univers vous la pouvez prétendre.

*Alceste.*

Monsieur . . . .

*Oronte.*

L'État n'a rien qui ne soit au-dessous  
 Du mérite éclatant que l'on découvre en vous.

*Alceste*

Monsieur . . . . .

*Oronte*

Oui, de ma part, je vous tiens préférable

270 A tout ce que j'y vois de plus considérable.

*Alceste*

Monsieur . . . . .

*Oronte*

Sois-je du ciel écrasé, si je mens!

Et pour vous confirmer ici mes sentiments,

Souffrez qu'à cœur ouvert, Monsieur, je vous embrasse,

Et qu'en votre amitié je vous demande place.

276 Touchez-là, s'il vous plaît. Vous me la promettez,

Votre amitié ?

*Alceste.*

Monsieur . . . . .

*Oronte.*

Quoi ! vous y résistez ?

*Alceste.*Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me voulez  
[faire ;

Mais l'amitié demande un peu plus de mystère.

Et c'est, assurément, en profaner le nom,

280 Que de vouloir le mettre à toute occasion.

Avec lumière et choix cette union veut naître ;

Avant que nous lier, il faut nous mieux connaître ;

Et nous pourrions avoir telles complexions,

Que tous deux du marché nous nous repentirions.

*Oronte.*

285 Parbleu, c'est là-dessus parler en homme sage,

Et je vous en estime encore davantage ;

Souffrons donc que le temps forme des nœuds si doux,

Mais, cependant, je m'offre entièrement à vous ;

S'il faut faire à la cour pour vous quelque ouverture.

290 On sait qu'après du Roi je fais quelque figure ;

Il m'écoute ; et dans tout, il en use ma foi,  
 Le plus honnêtement du monde avec moi.  
 Enfin, je suis à vous, de toutes les manières ;  
 Et, comme votre esprit a de grandes lumières,  
 295 Je viens, pour commencer entre nous ce beau nœud,  
 Vous montrer un sonnet, que j'ai fait depuis peu,  
 Et savoir s'il est bon qu'au public je l'expose.

*Alceste.*

Monsieur, je suis malpropre à décider la chose,  
 Veuillez m'en dispenser.

*Oronte.*

Pourquoi ?

*Alceste.*

J'ai le défaut  
 300 D'être un peu plus sincère, en cela, qu'il ne faut.

*Oronte.*

C'est ce que je demande, et j'aurais lieu de plainte,  
 Si m'exposant à vous, pour me parler sans feinte,  
 Vous alliez me trahir, et me déguiser rien

*Alceste.*

Puisqu'il vous plaît ainsi, Monsieur, je le veux bien.

*Oronte.*

Sonnet... C'est un sonnet. *L'espoir...*

305 C'est une dame  
 Qui de quelque espérance avait flatté ma flamme.  
*L'espoir...* Ce ne sont point de ces grands vers pompeux,  
 Mais de petits vers doux, tendres et langoureux

*Alceste.*

Nous verrons bien.

*Oronte.*

*L'espoir...* je ne sais si le style  
 310 Pourra vous en paraître assez net et facile.  
 Et si du choix des mots vous vous contenterez.

*Alceste.*

Nous allons voir, Monsieur.

*Oronte.*

Au reste, vous saurez  
Que je n'ai demeuré qu'un quart d'heure à le faire.

*Alceste.*

Voyons, Monsieur ; le temps ne fait rien à l'affaire.

*Oronte, lui,*

.....

*Philinte.*

319 Je suis déjà charmé de ce petit morceau.

*Alceste, bas, à Philinte.*

320 Quoi ? Vous avez le front de trouver cela beau ?

*Philinte.*

325 Ah ! qu'en termes galants ces choses là sont mises !

*Alceste, bas, à Philinte.*

Morbleu, vil complaisant, vous louez des sottises ?

*Philinte.*

La chute en est jolie, amoureuse, admirable.

*Alceste, bas, à part.*

La peste de ta chute ! empoisonneur au diable,

335 En eusses-tu fait une à te casser le nez !

*Philinte.*

Je n'ai jamais ouï de vers si bien tournés.

*Alceste, bas, à part.*

Morbleu

*Oronte à Philinte.*

Vous me flattez, et vous croyez, peut-être.

*Philinte.*

Non, je ne flatte point.

*Alceste, bas, à part.*

Et que fais tu donc, traître ?

*Oronte, à Alceste.*

Mais, pour vous, vous savez quel est notre traité.

340 Parlez-moi, je vous prie, avec sincérité.





Dérobez au public ces occupations,  
 Et n'allez point quitter, de quoi que l'on vous somme,  
 370 Le nom que dans la cour vous avez d'honnête homme,  
 Pour prendre, de la main d'un avide imprimeur,  
 Celui de ridicule et misérable auteur.  
 C'est ce que je tâchai de lui faire comprendre.

*O r o n t e.*

Voilà qui va fort bien et je crois vous entendre.  
 375 Mais ne puis-je savoir ce que dans mon sonnet . . . ?

*A l c e s t e.*

Franchement, il est bon à mettre au cabinet ;  
 Vous vous êtes réglé sur de méchants modèles.  
 Et vos expressions ne sont point naturelles  
 386 Ce style figuré dont on fait vanité,  
 Sort du bon caractère et de la vérité ;  
 Ce n'est que jeu de mots, qu'affectation pure,  
 Et ce n'est point ainsi que parle la nature.  
 Le méchant goût du siècle, en cela, me fait peur.  
 390 Nos pères, tous grossiers, l'avaient beaucoup meilleur ;  
 Et je prise bien moins tout ce que l'on admire,  
 Qu'une vieille chanson, que je m'en vais vous dire ;

La rime n'est pas riche, et le style en est vieux ;  
 Mais ne voyez vous pas que cela vaut bien mieux  
 Que ces colifichets, dont le bon sens murmure,  
 404 Et que la passion parle là, toute pure ?

*(Le Misanthrope)*

*(Act. I. sc. II)*



**Questions.**

Pouvez-vous rendre par une phrase le sens des vers 250—360 ?

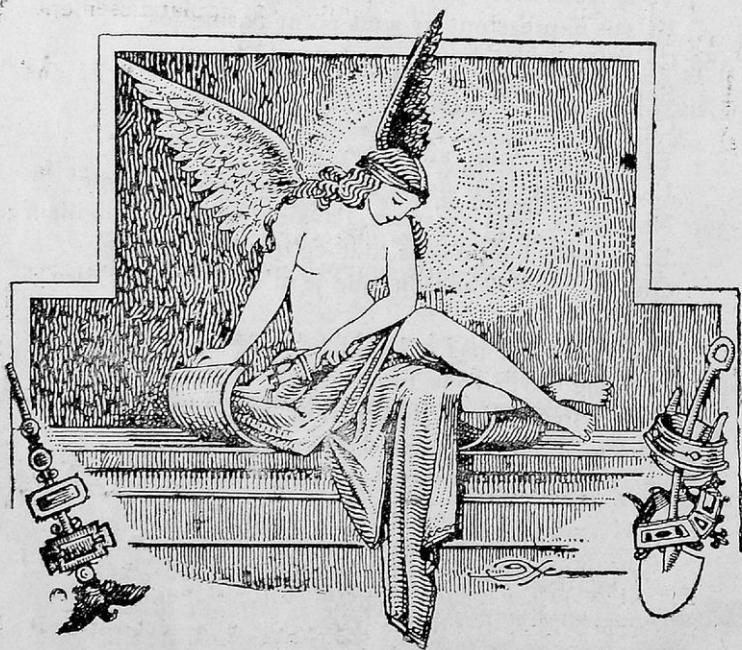
Par le dialogue suivant ces vers, quel effet se prépare au point de vue des caractères de ces deux personnages ?

A quoi aboutit l'intervention de Philinte ?

Est-elle agréable à Oronte ?

La critique de Philinte est-elle délicate ?

Oronte, veut-il savoir la vérité ?



## LEÇON 27.

## CONVERSATION SUR «LES CARACTÈRES».

- P. Pourquoi dit Oronte avoir monté chez Alceste ?  
 E. Il dit vouloir s'unir à lui d'une amitié sincère  
 P. Dit-il la vérité ou la dissimule-t-il ?  
 E. Il la dissimule pour obtenir son but.  
 P. Quel est son but secret ?  
 E. C'est de savoir si la poésie qu'il va lire est comme il la croit.  
 P. Comment Alceste trouve l'honneur qu'on lui fait ?  
 E. Il le trouve inattendu  
 P. Que fait Oronte pour gagner les applaudissements d'Alceste sur sa poésie ?  
 E. Il met le mérite de celui-ci au-dessus de tout ce que l'État peut avoir  
 P. Comment Alceste trouve-t-il l'amitié d'Oronte ?  
 E. Il la trouve profane à cause de la manière avec laquelle elle est exprimée.  
 P. Que préfère Alceste à cette amitié ?  
 E. Il préfère une connaissance plus approfondie avec son futur ami.  
 P. Quelles promesses Oronte prodigue-t-il à son futur ami pour avoir sa faveur ?  
 E. Il lui promet de le faire entrer dans la cour où le Roi l'estime et l'écoute.  
 P. Que répond Alceste à la proposition d'Oronte de lui montrer un sonnet ?  
 E. Il répond ne pas être capable à décider la chose ?  
 P. Pourquoi se juge-t-il incapable sur la chose ?  
 E. Parce qu'il est plus sincère qu'il ne faut.  
 P. Oronte admet-il d'être jugé d'après la déclaration de son ami prétendu ?  
 E. Il feint d'accepter la proposition à cette condition.

P. Oronte est-il patient ou veut-il préoccuper son jugement ?

E. Il tâche de préoccuper son opinion en employant toutes sortes d'appâts.

P. Alceste tient-il ferme contre la flatterie ?

E. Oui, il y tient ferme.

P. Qui intervient ?

E. C'est Philinte qui intervient.

P. Qu'est-ce que Philinte ?

E. Il est un flatteur vilain.

P. Alceste est-il emporté par la flatterie de Philinte ?

E. Non, mais il déclare nettement à Oronte que son sonnet est détestable.

### Observations de grammaire.

Quel verbe dérivé du mot *nœud* connaissez-vous ?

Quelles phrases usuelles connaissez-vous où l'on emploie le verbe *plaire* ? A quel mode se trouve le verbe *qu'il vous blesse* du vers 262 ? Quelle irrégularité trouvez-vous dans l'emploi du verbe *recevoir* au vers 264 ? A quoi est équivalent l'adjectif *malpropre* du vers 268 ? A quoi est équivalente la phrase *j'aurais lieu de plainte* (vers 301) ? Que dirait-on aujourd'hui au lieu de *m'exposant à vous* ? et *pour me parler sans feinte* ? Que dirait-on par préférence au lieu de *méchant goût* ?





## LEÇON 28.

## LECTURE A EXPLIQUER.

## LES PORTRAITS.

*Récitation.*

*Alceste, jaloux des visites que reçoit Célimène, la querelle sur sa vie mondaine et sur ses galants. Il est précieusement interrompu par l'arrivée des soupçonnés de la jeune veuve. Le salon se remplit, et dès le début, la conversation s'engage sur le prochain dont on médit fort.*

## ALCESTE, CÉLIMÈNE.

*Alceste*

- 447 Madame, voulez-vous que je vous parle net ?  
 De vos façons d'agir je suis mal satisfait ;  
 Contre elles dans mon cœur trop de bile s'assemble,  
 450 Et je sens qu'il faudra que nous rompions ensemble.  
 Oui, je vous tromperais de parler autrement ;



Tôt ou tard, nous rompons, indubitablement ;  
 Et je vous promettrais mille fois le contraire,  
 Que je ne serais pas en pouvoir de le faire.

*Célimène*

455 C'est pour me quereller, donc, à ce que je voi  
 Que vous avez voulu me ramener chez moi ?

*Alceste*

Je ne querelle point ; mais votre humeur, Madame,  
 Ouvre au premier venu trop d'accès dans votre âme ;  
 Vous avez trop d'amants, qu'on voit vous obséder,  
 460 Et mon cœur de cela ne peut s'accommoder.

*Célimène*

Des amants que je fais me rendez-vous coupable ?  
 Puis-je empêcher les gens de me trouver aimable ?  
 Et, lorsque pour me voir ils font de doux efforts,  
 Dois je prendre un bâton pour les mettre dehors ?

*Alceste*

465 Non, ce n'est pas, Madame, un bâton qu'il faut prendre,  
 Mais un cœur, à leurs vœux moins facile, et moins tendre  
 Je sais que vos appas vous suivent en tous lieux ;  
 Mais votre accueil retient ceux qu'attirent vos yeux ;  
 Et sa douceur offerte à qui vous rend les armes,  
 470 Achève sur les cœurs l'ouvrage de vos charmes.  
 Le trop riant espoir que vous leur présentez  
 Attache autour de vous leurs assiduités ;  
 Et votre complaisance un peu moins étendue  
 De tant de soupirants chasserait la cohue  
 475 Mais, au moins, dites-moi, Madame, par quel sort  
 Votre Clitandre a l'heur de vous plaire si fort ?  
 Sur quel fonds de mérite, et de vertu sublime,  
 Appuyez-vous en lui l'honneur de votre estime ?  
 Est-ce par l'ongle long qu'il porte au petit doigt  
 480 Qu' il s'est acquis chez vous l'estime où l'on le voit ?  
 Vous êtes-vous rendue, avec tout le beau monde,  
 Au mérite éclatant de sa perruque blonde ?

Sont-ce ses grands canons qui vous le font aimer ?  
L'amas de ses rubans a-t-il su vous charmer ?

- 485 Est ce par les appas de sa vaste rhingrave  
Qu'il a gagné votre âme, en faisant votre esclave ?  
Ou sa façon de rire, et son ton de fausset,  
Ont-ils de vous toucher su trouver le secret ?

*Célimène*

- Qu'injustement de lui vous prenez de l'ombrage ?  
490 Ne savez-vous pas bien pourquoi je le ménage ?  
Et que dans mon procès, ainsi qu'il m'a promis,  
Il peut intéresser tout ce qu'il a d'amis ?

*Alceste*

Perdez votre procès, Madame, avec constance,  
Et ne ménagez point un rival qui m'offense.

*Célimène*

- 495 Mais de tout l'univers vous devenez jaloux.

*Alceste*

C'est que tout l'univers est bien reçu de vous.

*Célimène*

- C'est ce qui doit rasseoir votre âme effarouchée,  
Puisque ma complaisance est sur tous épanchée,  
Et vous auriez plus lieu de vous en offenser,  
500 Si vous me la voyiez sur un seul ramasser.

*Alceste*

Mais moi, que vous blâmez de trop de jalousie,  
Qu'ai-je de plus qu'eux tous, Madame, je vous prie ?

*Célimène*

Le bonheur de savoir que vous êtes aimé.

*Alceste*

Et quel lieu de le croire a mon cœur enflammé ?

*Célimène*

- 505 Je pense qu'ayant pris le soin de vous le dire,  
Un aveu de la sorte a de quoi vous suffire,

*Alceste*

Mais, qui m'assurera que, dans le même instant,  
Vous n'en disiez peut être aux autres tout autant ?

*Célimène*

Certes, pour un amant, la fleurette est mignonne,  
510 Et vous me traitez, là, de gentille personne.  
Hé bien ! pour vous ôter d'un semblable souci,  
De tout ce que j'ai dit je me dédis ici ;  
Et rien ne saurait plus vous tromper que vous même ;  
Soyez content.

*Alceste*

515 Morbleu ! faut-il que je vous aime !  
Ah ! que si de vos mains je rattrape mon cœur,  
Je bénirai le ciel de ce rare bonheur !  
Je ne le cèle pas, je fais tout mon possible  
A rompre de ce cœur l'attachement terrible ;  
520 Mais mes plus grands efforts n'ont rien fait jusqu'ici,  
Et c'est pour mes péchés que je vous aime ainsi.

*Célimène*

Il est vrai, votre ardeur est pour moi sans seconde.

*Alceste*

Oui, je puis là-dessus défier tout le monde.  
Mon amour ne se peut concevoir et jamais,  
Personne n'a, Madame, aimé comme je fais.

*Célimène*

525 En effet, la méthode en est toute nouvelle,  
Car vous aimez les gens pour leur faire querelle ;  
Ce n'est qu'en mots fâcheux qu'éclate votre ardeur,  
Et l'on n'a vu jamais un amour si grondeur.

*Alceste*

530 Mais il ne tient qu'à vous que son chagrin ne passe ;  
A tous nos démêlés coupons chemin, de grâce,  
Parlons à cœur ouvert, et voyons d'arrêter...

## Questions

Que veut ici exprimer Alceste à Célimène ?

Quel est l'état d'âme de Célimène à cause de cela ?

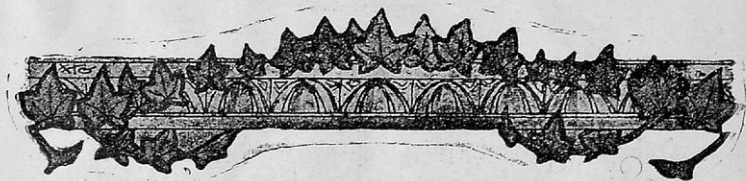
Alceste reste-t-il content de ces explications de Célimène ou lui reproche-t-il trop d'affabilité ?

Que lui reproche-t-elle à son tour ?

Par quoi l'amour-propre d'Alceste est-il blessé ?

Quelle est la conclusion de Célimène sur l'amour d'Alceste ?





## LEÇON 29.

### CONVERSATION SUR «LES PORTRAITS»

- P. Quel est l'air avec lequel parle Alceste à Célimène ?  
 E. Il lui parle avec jalousie et colère.  
 P. Quelle est la réponse de Célimène ?  
 E. Elle lui reproche de l'avoir invitée pour la quereller.  
 P. Alceste appelle-t il cela une querelle.  
 E. Non, mais il trouve que cela arrive contre son coeur.  
 P. Célimène trouve-t-elle incommode d'avoir des amants ?  
 E. Non, elle le trouve tout naturel, puisqu'elle est aimable.  
 P. Alceste a-t-il des motifs d'être mécontent de cela ?  
 E. Oui, il trouve Célimène ne lui être sincère.  
 P. Comment justifie-t-elle ses amabilités pour Clitandre ?  
 E. En disant qu'elle veut l'avoir pour son procès.  
 P. Mais Clitandre seul reçoit-elle bien ?  
 E. Non, c'est tout le monde qu'elle reçoit ainsi.  
 P. Pourquoi donc Alceste se plaint-il d'elle ?  
 E. Puisqu'il croit qu'elle ne l'aime pas.  
 P. Avec quels mots Célimène lui montre-t-elle son aigreur ?  
 E. Avec les mots *de tout ce que j'ai dit je me dédis ici.*  
 P. Alceste avoue-t-il aimer Célimène après tout cela ?  
 E. Oui, il avoue ne pas pouvoir s'en éloigner, et que cela arrive pour son malheur.  
 P. Comment Célimène trouve-t-elle cet amour ?



E. Elle le trouve trop tyrannique.

P. Dit on pourquoi l'amour d'Alceste est comme il est?

E. Oui, c'est lui-même qui l'avoue

P. Sur quelle qualité de cet amour insiste Célimène?

E. Elle insiste en disant qu'Alceste n'aime que pour avoir sujet à quereller.

P. Alceste n'a-t-il pas raison de s'indigner de ces façons de Célimène?

E. Oui, il en a beaucoup, et en cela consiste la vivacité de la scène

### Observations de grammaire.

A quoi *mal* (443) est il ici équivalent? Au lieu de quoi *de parler* (451) est-il mis ici? Donner l'équivalent de la phrase que *je ne serais pas* (454). A quoi *amants* (459) est-il ici équivalent? A quel langage est empruntée la tournure: *rend les armes* (469) Qu'est-ce qu'étaient *les canons* (483)? Ou'est-ce qu'on appelle *rhingrave* (485)? A quoi est égale la phrase *en faisant votre esclave* (486)? A quoi est équivalente la phrase *qu'ayant pris* (505)? A quoi est équivalente la phrase que *je bénirai le ciel* (517)? *Couper chemin* est mis ici à quel sens (530)?





LEÇON 30.  
LECTURE A EXPLIQUER.

LA QUERELLE DES PETITS MARQUIS.

*Récitation*

Le troisième acte commence par une délicieuse scène entre les petits marquis, qui se croient tous deux aimés de Célimène. Acaste y étale une suffisance, une vanité, une satisfaction de ses mérites et de sa personne, qui font de lui le plus joli petit fat qu'on puisse rencontrer.

CLITANDRE, ACASTE

*Clitandre*

777 Cher Marquis, je te vois l'âme bien satisfaite ;  
Toute chose t'égayé, et rien ne t'inquiète.

En bonne foi, crois tu sans t'éblouir les yeux,  
780 Avoir de grands sujets de paraître joyeux ?

*A c a s t e*

Parbleu, je ne vois pas, lorsque je m'examine,  
Où prendre aucun sujet d'avoir l'âme chagrine ;  
J'ai du bien, je suis jeune, et sors d'une maison  
Qui se peut dire noble avec quelque raison.  
785 Et je crois, par le rang que me donne ma race,  
Qu'il est fort peu d'emplois dont je ne sois en passe.  
Pour le coeur, dont surtout, nous devons faire cas,  
On sait, sans vanité, que je n'en manque pas ;  
Et l'on m'a vu pousser, dans le monde, une affaire,  
790 D'une assez vigoureuse et gaillarde manière.  
Pour de l'esprit, j'en ai, sans doute, et du bon goût  
A juger sans étude et raisonner de tout ;  
A faire aux nouveautés, dont je suis idolâtre,  
Figure de savant sur les bancs du théâtre,  
795 Y décider en chef, et faire du fracas  
A tous les beaux endroits qui méritent des has !  
Je suis assez adroit ; j'ai bon air, bonne mine,  
Les dents belles, surtout, et la taille fort fine.  
Quand à se mettre bien, je crois sans me flatter,  
808 Qu'on serait mal venu de me le disputer.  
je me vois dans l'estime, autant qu'on y puisse être,  
Fort aimé du beau sexe et bien auprès du maître :  
Je crois qu'avec cela, mon cher Marquis, je croi  
Qu'on peut, par tout pays, être content de soi.

*C l i t a n d r e*

805 Oui ; mais trouvant ailleurs des conquêtes faciles  
Pourquoi pousser ici des soupirs inutiles ?

*A c a s t e*

Moi ? parbleu, je ne suis de taille ni d'humeur  
A pouvoir d'une belle essayer la froideur.  
C'est aux gens mal tournés, aux mérites vulgaires,

- 810 A brûler constamment pour des beautés sévères ;  
 A languir à leurs pieds et souffrir leurs rigueurs,  
 A chercher le secours des soupirs et des pleurs,  
 Et tâcher, par des soins d'une très longue suite,  
 D'obtenir ce qu'on nie à leur peu de mérite.
- 815 Mais les gens de mon air, Marquis, ne sont pas faits  
 Pour aimer à crédit, et faire tous les frais.  
 Quelque rare que soit le mérite des belles,  
 Je pense, Dieu merci, qu'on vaut son prix comme elles ;  
 Que, pour se faire honneur d'un coeur comme le mien
- 820 Ce n'est pas la raison qu'il ne leur coûte rien,  
 Et, qu'au moins, à tout mettre en justes balances,  
 Il faut qu'à frais communs se fassent les avances.

*Clitandre*

Tu penses donc, Marquis, être fort bien ici ?

*Acaste*

J'ai quelque lieu, Marquis, de le penser ainsi.

*Clitandre*

- 825 Crois-moi, détache toi de cette erreur extrême ;  
 Tu te flattes, mon cher, et t'aveugles toi-même.

*Acaste*

Il est vrai, je me flatte, et m'aveugle, en effet.

*Clitandre*

Mais qui te fait juger ton bonheur si parfait ?

*Acaste*

Je me flatte.

*Clitandre*

Sur quoi fonder tes conjectures ?

*Acastes*

Je m'aveugle.

*Clitandre*

En as tu des preuves qui soient sûres ?

*Acaste*

Je m'abuse, te dis je.

*Clitandre*

Est-ce que de ses vœux  
Célimène t'a fait quelques secrets aveux ?

*Acaste*

Non, je suis maltraité.

*Clitandre*

Réponds-moi, je te prie;

*Acaste*

Je n'ai que des rebuts.

*Clitandre*

Laissons la raillerie,

835 Et me dis quel espoir on peut t'avoir donné.

*Acaste*

Je suis le misérable et toi le fortuné ;  
On a pour ma personne une aversion grande.  
Et quelqu'un de ces jours il faut que je me pende.

*Clitandre*

Oh ! ça, veux tu, Marquis, pour ajuster nos vœux,  
840 Que nous tombions d'accord d'une chose tous deux ?  
Que, qui pourra montrer une marque certaine  
D'avoir meilleure part au coeur de Célimène,  
L'autre ici fera place au vainqueur prétendu,  
Et le délivrera d'un rival assidu ?

*Acaste*

845 Ah, parbleu, tu me plais avec un tel langage,  
Et, du bon de mon coeur, à cela je m'engage.  
Mais chut !

*(Le Misanthrope)*

*(Act. III. sc. I.)*

### Question.

Quelle est la personne à laquelle s'intéressent les deux marquis et quel est l'accord auquel ils aboutissent ?



## LEÇON 31.

## CONVERSATION SUR «LA QUERELLE»

P. Qu'est-ce que Clitandre trouve désagréable pour soi ?

E. Il trouve qu'Acaste paraît toujours content.

P. Veut-il en savoir la cause et comment s'y prend-il ?

E. Oui, il s'y prend en le demandant à Acaste

P. Comment trouvez-vous la réponse de celui-ci ?

E. Elle est trop orgueilleuse.

P. De quoi se vante-t-il ?

E. Il se vante de réussir partout, car il est jeune, il a du bien et qu'il est d'une famille bien noble.

P. Que lui inspirent ces qualités ?

E. Elles lui inspirent la conviction qu'il ne peut que réussir partout.

P. Que dit-il de son courage ?

E. Il dit avoir poussé une affaire d'une manière sans pareille.

P. Est-il aussi content de son esprit ?

E. Il en est si content que de croire juger sur toute affaire sans beaucoup d'étude.

P. A-t-il aussi du bon goût ?

E. Oui, de manière à figurer comme un homme très rompu sur les pièces de théâtre.

P. De quelles autres qualités se vante-t-il ?

E. Il se vante sur son bon air, sa bonne mine, ses belles dents, sa taille fine

P. Sur quelles autres qualités trouve-t-il avoir une supériorité indubitable ?

E. Sur la manière de bien s'habiller et sur la manière d'attirer l'amour des femmes.

P. Clitandre lui dispute-t-il ce dernier trait ?

E. Oui, en disant que celui qui trouve ailleurs des conquêtes faciles ne viendrait pas ici faire la cour sans succès.

P. Acaste est-il excité par ces paroles ?

E. Il est si excité que de prononcer tout un discours.

P. Clitandre trouve-t-il sa conviction véritable ?

E. Non, il la juge comme une flatterie de soi-même.

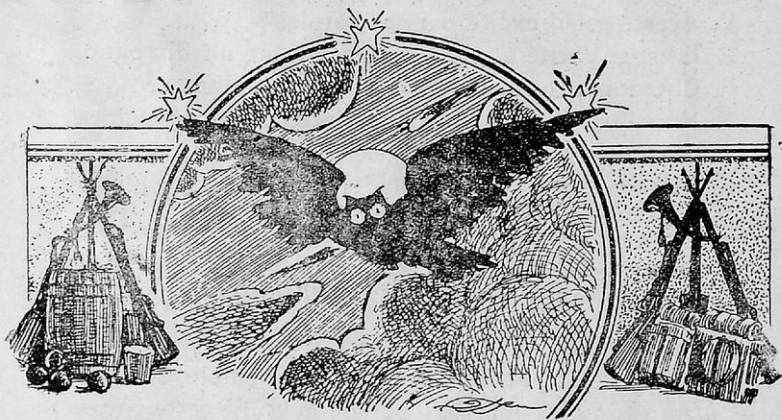
P. Sur quoi se mettent-ils d'accord ?

E. Ils s'accordent sur ce que, si l'un d'eux a plus de place dans le cœur de Célimène, l'autre lui cède.

### Observations de grammaire.

A quoi est équivalente la tournure *être en passe* (786) ? Le mot *cœur* (787) au lieu de quoi est-il employé ? *Je me vois bien auprès du maître* (802) que signifie cette phrase ? *Aimer à crédit* (816) que signifie cette phrase ? A quoi est équivalente la phrase : *Ce n'est pas la raison que* (820) ? Au lieu de quoi est mis le pronom *qui* dans la phrase *qui te fait juger* (828) ? A quoi est égal le verbe *ajuster* dans la phrase *pour ajuster nos vœux* (839) ? Donner l'équivalent de... *qui pourra montrer... l'autre ici fera place* (841-843).





## LEÇON 32.

### Composition Française.

*Explication d'une pensée, d'un proverbe, de la morale d'une fable, etc.*

#### *Instructions.*

Pour ce genre de travail, il faut surtout s'appliquer à bien comprendre le sens du texte donné. Beaucoup de pensées, de maximes, de proverbes, paraissent au premier abord d'une grande simplicité et semblent n'offrir aucune difficulté de développement ; cependant vous éprouvez souvent beaucoup de peine à faire, sur de pareilles questions, un développement passable ; c'est qu'il faut méditer le sujet et faire un sérieux effort pour trouver les idées qu'il comporte. Voici comment il faut faire :

#### **Sujet.**

« S'il est très agréable de recevoir, ne l'est-il pas souvent de donner ? ». Expliquez cette pensée, et exposez votre manière de voir à cet égard.

#### *Recherche des idées.*

Si l'on se donne la peine de réfléchir, on verra que le vrai sens de cette pensée est celui-ci : *Il est souvent plus*

*agréable de donner que de recevoir.* Et c'est à prouver cette vérité qu'il faut s'attacher. On y arrivera en accumulant toutes les raisons, en développant avec méthode toutes les considérations qui sont de nature à démontrer ce qu'on croit être la vérité. Voici le plan qui peut être proposé ;

*Première partie.* Il faut d'abord s'entendre sur ce que signifie ici le mot *recevoir*. Il s'agit évidemment de cadeaux et non pas de rémunération d'un labeur quelconque. La personne qui reçoit contracte des obligations avec celle qui lui donne. Elle est tenue à lui témoigner de la reconnaissance. Parfois ces obligations pèsent et rendent moins agréable le souvenir du présent reçu.

*Deuxième partie.* La personne qui donne, n'étant nullement obligée de se montrer généreuse, donne pour le plaisir seul de donner : elle ne contracte aucune obligation ; elle est toujours libre de continuer ses bienfaits ou de les interrompre. Le seul inconvénient qu'il y ait à faire preuve de générosité, c'est qu'on peut s'adresser à des ingrats et souffrir de l'ingratitude ; mais alors on se plaint, et le beau rôle est toujours de celui qui donne.

*Troisième partie.* Il est donc, la plupart du temps, *beaucoup plus agréable de donner que de recevoir*, puisque l'indépendance de lui qui reçoit se trouve diminuée par les devoirs auxquels la simple gratitude l'astreint, tandis que la personne généreuse ne se trouve enchaînée par rien et conserve une liberté absolue.

### Autre sujet.

Expliquer ce proverbe :

«*La parole est d'argent, et le silence est d'or*».

Et le rapprocher de ces vers de La Fontaine ;

«*Il est bon de parler et meilleur de se taire ;*

*Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont outrés*».

## Plan.

*Première partie.* «La parole est d'argent», cela veut dire que la parole a une grande valeur. Elle rapproche les hommes, elle sert leurs intérêts : le commerçant, l'avocat, le candidat, s'en servent avec avantage. D'une manière absolue, la parole est agréable à entendre, quand elle charme et distrait.

*Deuxième partie.* Le silence est donc plus précieux que la parole ; Il y a toutefois une restriction sous-entendue : *dans beaucoup de circonstances.* Les babillards, les bavards, ne comprennent pas à quel point ils sont nuisibles ; souvent les innocents pâtissent de leur langage inconsidéré. Y a-t-il rien de plus blâmable que la divulgation d'un secret?

*Troisième partie.* La Fontaine donne la juste mesure dans laquelle nous devons nous tenir. Il ne faut *ni parler inconsidérément, ni se taire d'une manière absolue.* Nous éviterons ainsi le reproche de babillards, si nous parlons sans modération, ou d'hypocrites, si nous dissimulons tous jours nos pensées par un silence obstiné.

*Conclusion et résumé :* Soyons circonspects, tenons nous dans une sage réserve, mais ne soyons pas laconiques comme des Spartiates.

## Autre sujet.

«Pour savoir donner, suffit-il d'ouvrir sa bourse et sa main? C'est le coeur surtout qu'il faut tenir ouvert». Développer cette pensée.

## Plan.

*Première partie.* Représenter un riche personnage jetant dédaigneusement une aumône à un malheureux et disparaissant sans même le regarder. Opposez lui une femme, marchant modestement à pied, et laissant tomber une petite pièce de monnaie dans la sébile du mendiant, en ac-



compagnant son acte d'un regard de miséricorde. Le pauvre est plus touché de ce second secours, quoiqu'il soit bien moins considérable que le premier.

*Deuxième partie.* Cherchons pourquoi le mendiant met une différence dans sa manière de remercier. L'aumône du riche est reçue comme un salaire, comme une compensation ; l'aumône modeste faite avec simplicité a touché son cœur. Il comprend que celle qui la lui a faite est émue de ses malheurs, qu'elle voudrait les soulager vraiment, les partager : il a compris son regard compâtissant, plus éloquent peut-être que les paroles les plus consolantes.

*Troisième partie.* Il ne faut donc pas se contenter de donner sèchement, il faut montrer qu'on est ému en face de la misère. Le bienfait est surtout estimé, non pas par sa valeur propre, mais par la manière dont il est fait. D'ailleurs ces réflexions peuvent s'appliquer à toute espèce de dons. Les cadeaux, les gratifications, sont quelquefois sans valeur aux yeux de ceux qui en bénéficient, parce que la manière de les faire est sèche et maladroite.

### Autre sujet.

On dit que :

*Les petits ruisseaux font les grandes rivières.*

Expliquez cette parole appliquée aux choses de l'économie domestique.

### Plan,

*Première partie.* Les fleuves ne sont pas à leur source aussi considérables que dans leur cours. Prenez un fleuve pour exemple, ce sont les ruisseaux qui augmentent son volume. La constatation de ce phénomène a donné lieu à cette phrase, qui est devenue proverbe.

*Deuxième partie.* Dans la pratique, les petits ruisseaux sont les économies. Définition de l'économie. Les petites économies, il ne faut pas les mépriser. Elles ne font pas réellement souffrir, parce qu'elles ne privent que relative-

ment. Comparaison avec ce que nous apprend l'arithmétique : un capital, auquel s'ajoutent les intérêts est doublé au bout d'un certain temps.

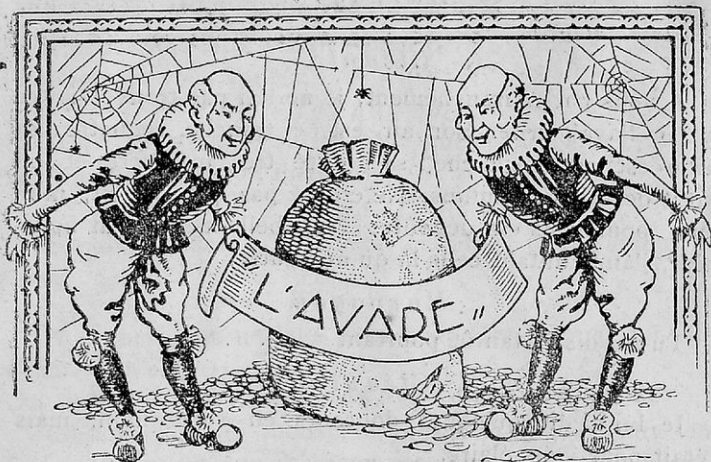
*Troisième partie.* L'écueil à éviter, c'est de tomber dans l'avarice. Exemple de Franklin. Ce sont les petites économies qui sont souvent les plus difficiles à pratiquer : elles demandent un soin incessant. D'abord elles ne paraissent pas ; il ne faut pas se laisser aller au découragement ; on recueille bientôt le bénéfice de sa persévérance.

### Autre sujet à développer.

*Certaines personnes quittent la maison paternelle pour courir après le bonheur.*

Montrer que généralement elles se trompent ; elles ont, au pays natal, des affections de famille, des amitiés d'enfance, de vieilles habitudes, de vieux souvenirs : elles ne rencontrent trop souvent ailleurs que la solitude et l'indifférence





## LECTURE A EXPLIQUER.

RIVALITÉ AMOUREUSE ENTRE LE PÈRE ET LE FILS.

*Récitation*

**Harpagon**, consultant faussement son fils sur Mariane, lui arrache l'aveu de son amour pour elle; une querelle très violente s'engage entre le père et le fils.

(La scène est à Paris, dans la maison d'Harpagon)

HARPAGON, CLÉANTE

*Harpagon*

Oh çà, intérêt de belle-mère à part, que te semble à toi de cette personne?

*Cléante*

Ce qui me semble?

*Harpagon*

Oui, de son air, de sa taille, de sa beauté, de son esprit?

*Cléante*

Là, là.

JEAN D. PHOKITIS: *Leçons de Langue Française VI. Quatrième édition.* 7

*Harpagon*

Mais encore ?

*Cléante*

A vous parler franchement, je ne l'ai pas trouvée ici ce que je l'avais crue. Son air est de franche coquette ; sa taille est assez gauche, sa beauté très médiocre, et son esprit des plus communs. Ne croyez pas que ce soit, mon père, pour vous en dégoûter ; car, belle-mère pour belle-mère, j'aime autant celle-là qu'une autre.

*Harpagon*

Tu lui disais tantôt pourtant. . . . .

*Cléante*

Je lui ai dit quelques douceurs en votre nom, mais c'était pour vous plaire,

*Harpagon*

Si bien, donc, que tu n'aurais pas d'inclination pour elle ?

*Cléante*

Moi ? point du tout.

*Harpagon*

J'en suis fâché ; car cela *rompt une pensée* qui m'était venue dans l'esprit. J'ai fait, en la voyant ici, réflexion sur mon âge ; et j'ai songé qu'on pourra trouver à redire de me voir marier à une si jeune personne. Cette considération m'en faisait quitter le dessein ; et comme je l'ai fait demander et que je suis pour elle engagé de parole, je te l'aurais donnée sans l'aversion que tu témoignes.

*Cléante*

A moi ?

*Harpagon*

A toi.

*Cléante*

En mariage ?

*Harpagon*

En mariage,

*Cléante*

Ecoutez. Il est vrai qu'elle n'est pas fort à mon goût ; mais pour vous faire plaisir, mon père, je me résoudrai à l'épouser, si vous voulez.

*Harpagon*

Moi ? Je suis plus raisonnable que tu ne penses. Je ne veux point forcer ton inclination.

*Cléante*

Pardonnez-moi ; Je me ferai cet effort pour l'amour de vous.

*Harpagon*

Non, non, un mariage ne saurait être heureux où l'inclination n'est pas.

*Cléante*

C'est une chose, mon père, qui peut-être viendra ensuite, et l'on dit que l'amour est souvent le fruit du mariage.

*Harpagon*

Non ; du côté de l'homme on ne doit point risquer l'affaire ; ce sont des suites fâcheuses où je n'ai garde de me *commettre*. Si tu avais senti quelque inclination pour elle, à la bonne heure ; je te l'aurais fait épouser au lieu de moi ; mais cela n'étant pas, je suivrai mon premier dessein, et je l'épouserai moi-même.

*Cléante*

Hé, bien, mon père, puisque les choses sont ainsi, il faut vous découvrir mon cœur ; il faut vous révéler notre secret. La vérité est que je l'aime depuis un jour que je la vis dans une promenade ; mon dessein était tantôt de vous la demander pour femme ; et que rien ne m'a retenu que la déclaration de vos sentiments et la crainte de vous déplaire.

*Harpagon*

Lui avez-vous rendu visite ?

*Cléante*

Oui, mon père.



*Harpagon*

Beaucoup de fois?

*Cléante*

Assez pour le temps qu'il y a.

*Harpagon*

Vous a-t-on bien reçu?

*Cléante*

Fort bien, mais sans savoir qui j'étais, et c'est ce qui a fait tantôt la surprise de Mariane.

*Harpagon*

Lui avez-vous déclaré votre passion et le dessein où vous étiez de l'épouser?

*Cléante*

Sans doute; et même j'en avais fait à sa mère quelque peu d'ouverture.

*Harpagon*

A-t-elle écouté pour sa fille votre proposition?

*Cléante*

Oui, fort civilement.

*Harpagon*

Et la fille correspond-elle fort à votre amour?

*Cléante*

Si j'en dois croire les apparences, je me persuade, mon père, qu'elle a quelque bonté pour moi.

*Harpagon*

Comment, pendard! tu as l'audace sur mes *brisées*.

*Cléante*

C'est vous qui allez sur les miennes et je suis le premier en date.

*Harpagon*

Ne suis-je pas ton père, et ne me dois-tu pas respect?

*Cléante*

Ce ne sont point ici des choses où les enfants soient obligés de déférer aux pères. Et l'amour ne connaît personne.

*Harpagon*

Je te ferai bien me connaître, avec de bons coups de bâton.

*Cléante*

Toutes vos menaces ne feront rien.

*Harpagon*

Tu renonceras à Mariane.

*Cléante*

Point du tout.

*Harpagon*

Donnez-moi un bâton tout à l'heure.

(Scène III. Acte IV).

### Questions.

Quel caractère développe ici Harpagon?

A-t-il pu tromper son fils?

Comment celui-ci essaye de se justifier?

Quel changement dans le caractère de Cléante voyez-vous?

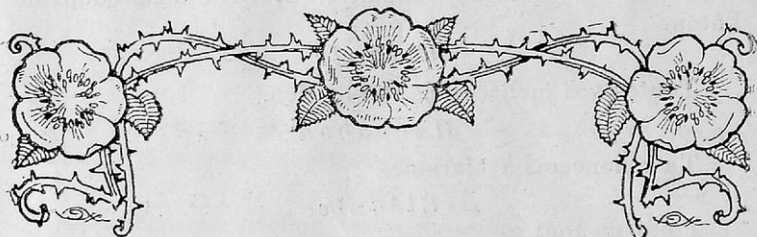
Quelle qualité d'âme présente Harpagon après l'aveu de son fils?

Cléante veut-il céder jusqu'à la fin?

En quoi éclate la colère d'Harpagon?

Cléante résiste-t-il?





## LEÇON 34.

### CONVERSATION SUR "RIVALITÉ AMOUREUSE ENTRE LE PÈRE ET LE FILS,,"

**P.** Que demande Harpagon à son fils Cléante?

**E.** Il lui demande son opinion sur Mariane

**P.** Que lui répond Cléante et pourquoi?

**E.** Il lui répond que Mariane n'est pas belle, car il croit que son père l'aime.

**P.** Harpagon sait-il si son fils faisait la cour à Mariane? En parle-t-il à son fils?

**E.** Oui, il le sait et il en parle, mais son fils lui répond qu'il ne le faisait que pour plaire à son père.

**P.** Que répond le fils sur la demande instante de son père?

**E.** Il répond qu'il n'a point de sentiment pour Mariane.

**P.** Que dit alors son père pour attraper le secret de son fils?

**E.** Il dit qu'il lui destinait Mariane pour épouse, mais qu'il est fâché d'apprendre que son fils n'a aucune inclination pour elle.

**P.** Que dit alors Cléante pour gagner cette disposition de son père?

**E.** Il dit que pour plaire à son père il se résoudra à épouser Mariane.

**P.** Que lui oppose alors Harpagon?

E. Il lui oppose qu'un mariage forcé ne pourrait être heureux.

P. Cléante insiste-t-il à persuader son père?

E. Il insiste en disant toute la vérité et cette vérité est qu'il aime beaucoup Mariane.

P. Que lui demande encore son père?

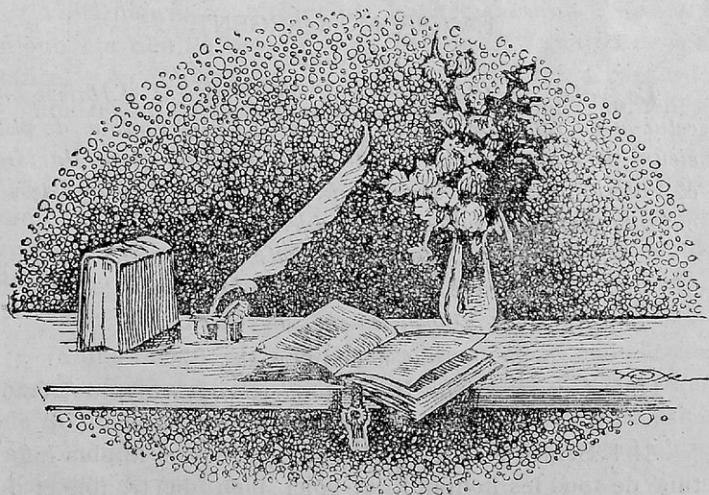
E. Il lui demande s'il a rendu visite à Mariane et s'il a été bien reçu.

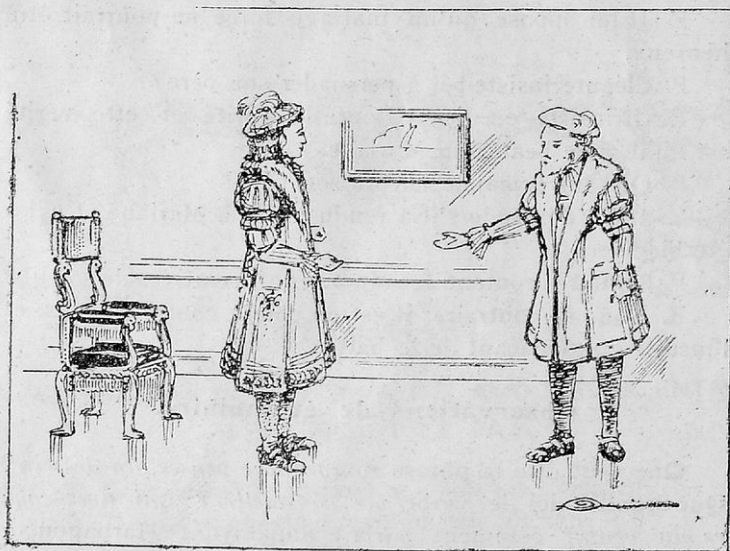
P. Reste-t-il content des réponses affirmatives de son fils?

E. Non, au contraire, il est en colère contre son fils, et l'insulte en menaçant de le battre.

### Observations de grammaire.

Que veut dire la phrase *rompre une pensée, un dessein*? Que signifie ici le verbe *me commettre*? *Lui avez-vous rendu visite*? comment parlait auparavant Harpagon à son fils? Qu'appelle-t-on *brisées* en chasse? Depuis quel point Harpagon a-t-il recommencé à tutoyer son fils et pourquoi?





HARPAGON - ANSELME.

CAPABLE OU NON CAPABLE, JE VEUX  
RAVOIR MON ARGENT.

*Récitation.*

*Le valet de Cléante ayant volé l'argent d'Harpagon, celui-ci en reproche à tout le monde; l'intervention de plusieurs personnes révèle la parenté d'Anselme avec Mariane et Valère, auxquels Harpagon, malgré le mariage de ses enfants avec eux, ne cesse d'exiger son argent.*

*Anselme, Harpagon, Elise, Mariane,  
Frosine, Valère, Maître Jacques,  
le Commissaire, son Clerc.*

*Anselme*

Qu'est-ce, seigneur Harpagon? je vous vois tout ému.

*Harpagon*

Ah! Seigneur Anselme! vous me voyez le plus infortuné de tous les hommes, et voici bien du trouble et du



désordre *au contrat* que vous venez faire. On m'assassine dans le bien, on m'assassine dans l'honneur, et voilà un traître, un scélérat, qui a violé les droits les plus saints, qui s'est coulé chez moi, sous le titre de domestique, pour me dérober mon argent et pour me suborner ma fille.

*Valère*

Qui songe à votre argent, dont vous me faites un galimatias?

*Harpagon*

Oui, ils se sont donné l'un à l'autre une promesse de mariage. Cet affront vous regarde, seigneur Anselme, et c'est vous qui devez *vous rendre partie* contre lui, et faire toutes les poursuites de la justice pour vous venger de son insolence.

*Anselme*

Ce n'est pas mon dessein de me faire épouser par force et de rien prétendre à un cœur qui se serait donné; mais, pour vos intérêts, je suis prêt à les embrasser ainsi que les miens propres.

*Harpagon*

Voilà monsieur, qui est un honnête commissaire, qui n'oubliera rien, à ce qu'il m'a dit, de la fonction de son office. (*Au Commissaire, montrant Valère*) Chargez-le comme il faut, monsieur, et rendez les choses bien criminelles.

*Valère*

Je ne vois pas quel crime on me peut faire de la passion que j'ai pour votre fille, et le supplice où vous croyez que je puisse être condamné pour notre engagement, lorsqu'on saura ce que je suis. . . .

*Harpagon*

Je me moque de tous ces contes; et le monde aujourd'hui n'est plein que de ces larrons de noblesse, que de ces imposteurs, qui tirent avantage de leur obscurité, et s'habillent insolemment *du premier nom* illustre qu'ils s'avisent de prendre.

*Valère*

Sachez que j'ai le coeur trop bon pour me parer de quelque chose qui ne soit point à moi, et que tout Naples peut rendre témoignage de ma naissance.

*Anselme*

Tout beau ! prenez garde à ce que vous aller dire. Vous risquez ici plus que vous ne pensez ; et vous parlez devant un homme à qui tout Naples est connu, et qui peut aisément voir clair dans l'histoire que vous ferez.

*Valère*

*(En mettant fièrement son chapeau).*

Je ne suis point homme à rien craindre ; et si Naples vous est connu, vous savez qui était Don Thomas d'Alburci.

*Anselme*

Sans doute, je le sais, et peu de gens l'ont connu mieux que moi.

*Harpagon*

Je ne me soucie ni de don Thomas ni de don Martin. *(Harpagon, voyant deux chandelles allumées, en souffle une).*

*Anselme*

De grâce, laissez-le parler ; nous verrons ce qu'il en veut dire.

*Valère*

Je veux dire que c'est lui qui m'a donné le jour.

*Anselme*

Allez, vous vous moquez. Cherchez quelque autre histoire qui vous puisse mieux réussir ; et ne prétendez pas vous sauver sous cette imposture.

*Valère*

Songez à mieux parler. Ce n'est point une imposture et je n'avance rien qu'il ne me soit aisé de justifier.

*Anselme*

Quoi ? vous osez vous dire fils de don Thomas d'Alburci ?

*Valère*

Oui, je l'ose, et suis prêt de soutenir cette vérité contre-qui que ce soit.

*Anselme*

L'audace est merveilleuse! Apprenez, pour vous confondre, qu'il y a seize ans, pour le moins, que l'homme dont vous nous parlez périt sur mer avec ses enfants et sa femme en voulant dérober leur vie aux cruelles persécutions qui ont accompagné les désordres de Naples, et qui en firent exiler plusieurs nobles familles.

*Valère*

Oui. Mais apprenez, pour vous confondre, vous, que son fils, âgé de sept ans avec un domestique, fut sauvé de ce naufrage par un vaisseau espagnol, et que ce fils sauvé est celui qui vous parle. Apprenez que le capitaine de ce vaisseau, touché de ma fortune, prit amitié pour moi; qu'il me fit élever comme son propre fils, et que les armes furent mon emploi dès que je m'en trouvai capable; que j'ai su depuis peu que mon père n'était point mort, comme je l'avais toujours cru; que passant ici pour l'aller chercher, une aventure par le ciel *concertée* me fit voir la charmante Elise; que cette vue me rendit esclave de ses beautés, et que la violence de mon amour et les sévérités de son père me firent prendre la résolution de m'introduire dans son logis, et d'envoyer un autre à la *quête* de mes parents.

*Anselme*

Mais quels témoignages encore, autres que vos paroles nous peuvent assurer que ce ne soit point une fable que vous ayez bâtie sur une vérité?

*Valère*

Le capitaine espagnol, un cachet de rubis qui était à mon père, un bracelet d'agate que ma mère m'avait mis au bras, le vieux Pédro, ce domestique qui se sauva avec moi du naufrage.

*Mariane*

Hélas! à vos paroles, je puis ici répondre, moi, que vous n'imposez point; et tout ce que vous dites me fait connaître clairement que vous êtes mon frère,

*Valère*

Vous, ma sœur?

*Mariane*

Oui; mon cœur s'est ému dès le moment que vous avez ouvert la bouche, et notre mère, que vous allez ravir m'a mille fois entretenue des disgrâces de notre famille. Le ciel ne nous fit point aussi périr dans ce triste naufrage; mais il ne nous sauva la vie que par la perte de notre liberté; et ce furent des corsaires qui nous recueillirent, ma mère et moi, sur un débris de notre vaisseau. Après dix ans d'esclavage, une heureuse fortune nous rendit notre liberté, et nous retournâmes dans Naples, où nous trouvâmes tout notre bien vendu, sans y pouvoir trouver des nouvelles de notre père. Nous passâmes à Gênes, où ma mère alla ramasser quelques malheureux restes d'une *succession* qu'on avait *déchirée*; et delà, fuyant la barbare injustice de ses parents, elle vint en ces lieux, où elle n'a presque vécu que d'une vie languissante.

*Anselme*

O ciel! quels sont les traits de ta puissance! et que tu fais bien voir qu'il n'appartient qu'à toi de faire des miracles! Embrassez-moi, mes enfants, et mêlez tous deux vos transports à ceux de votre père.

*Valère*

Vous êtes notre père?

*Mariane*

C'est vous que ma mère a tant pleuré?

*Anselme*

Oui, ma fille, oui, mon fils, je suis don Thomas d'Alburci, que le ciel garantit des ondes avec tout l'argent qu'il portait, et qui, vous ayant tous crus morts durant

plus de seize ans, se préparait, après de longs voyages, à chercher dans l'hymen d'une douce et sage personne la consolation de quelque nouvelle famille. Le peu de sûreté que j'ai vu pour ma vie à retourner à Naples, m'a fait y renoncer pour toujours; et ayant su trouver moyen d'y faire vendre ce que j'avais, *je me suis habitué ici* où, sous le nom d'Anselme, j'ai voulu éloigner les chagrins de cet autre nom, qui m'a causé tant de traverses.

*Harpagon à Anselme.*

C'est là votre fils?

*Anselme*

Oui.

*Harpagon*

Je vous prends à partie pour me payer dix mille écus, qu'il m'a volés.

*Anselme*

Lui, vous avoir volé?

*Harpagon*

Lui-même.

*Valère*

Qui vous dit cela?

*Harpagon*

Maître Jacques.

*Valère*

C'est toi qui le dis?

*Maître Jacques*

Vous voyez, je ne dis rien.

*Harpagon*

Oui, voilà monsieur le commissaire qui a reçu sa déposition.

*Valère*

Pouvez-vous me croire capable d'une action si lâche?

*Harpagon*

Capable ou non capable, je veux ravoir mon argent.

(Scène V, Acte V.)



## Questions.

L'apparition d'Anselme est-elle agréable à Harpagon ou non ?

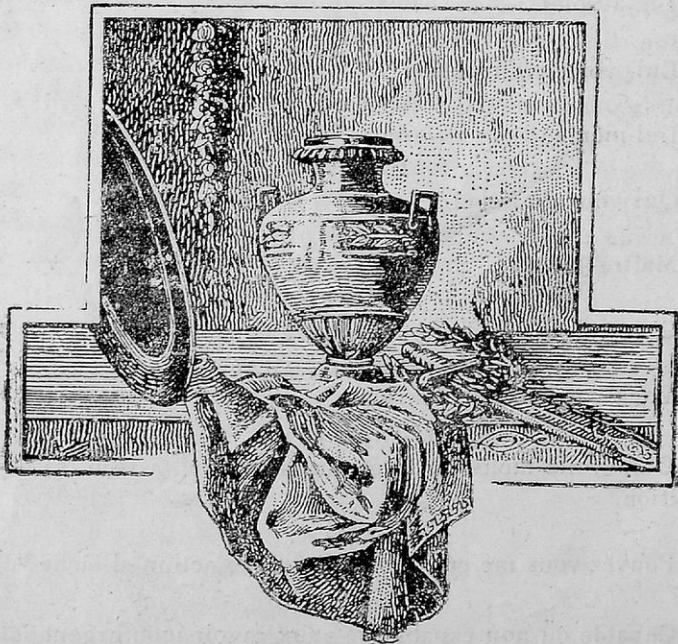
Les caractères de ces deux personnes s'opposent-ils ou non ?

Quelle opposition se présente tout d'abord entre Valère et Anselme ?

Qui intervient entre eux deux ?

A quoi pense toujours Harpagon après cette révélation même ?

Quelle est sa dernière phrase ?



## LEÇON 36

CONVERSATION SUR "CAPABLE OU NON CAPABLE,  
JE VEUX RAVOIR MON ARGENT.,

P. Comment se présente Harpagon dans cette scène?

E. Il se présente tout ému et hors de soi.

P. Quelle en est la cause?

E. C'est le vol de son argent fait par Valère.

P. A qui s'adresse Harpagon pour recouvrer son argent?

E. Il s'adresse à Anselme qui s'est occupé du contrat de mariage de Cléante et de Mariane.

P. Anselme, veut-il répondre à la demande d'Harpagon?

E. Il exprime son intention de manière qui encourage Harpagon à dénoncer Valère.

P. Valère s'excuse-t-il et de quelle manière?

E. En disant que son amour pour la fille d'Harpagon n'est pas criminel.

P. Harpagon l'insulte-t-il encore?

E. Oui, à faire Valère répondre que tout Naples peut témoigner de sa naissance.

P. Qui intervient après avoir entendu le mot *Naples*?

E. C'est Anselme qui intervient en conseillant Valère de dire la vérité, car il saurait révéler tout mensonge.

P. Quelle est l'attitude de Valère en face d'une telle recommandation?

E. Il répond en prononçant le nom de son père.

P. Qui intervient et pourquoi?

E. C'est Harpagon pour se moquer de don Thomas.

P. Qui l'interrompt et pourquoi?

E. C'est Anselme qui a la curiosité d'apprendre l'origine de Valère?

P. Anselme veut-il croire aux dires de Valère?

E. Non, au contraire, il se moque de lui tout d'abord.

P. L'évolution de la scène est-elle ici intéressante?

E. Elle est très intéressante, car Mariane reconnaît en Valère son frère.

P. L'évolution s'arrête-t-elle là?

E. Non, elle continue, car Anselme reconnaît en eux ses deux enfants.

P. Qu'est-ce qui interrompt pour un moment la joie générale?

E. C'est encore une fois l'intervention d'Harpagon, qui exige son argent.

### Observations de grammaire.

Que signifie la phrase : *au contrat*? A quoi est égale la phrase : *vous rendre partie*? et *s'habillent du premier nom* : à quoi est équivalente cette phrase? A quoi est égale aujourd'hui l'expression : *prêt de soutenir* : Donner l'équivalent de la phrase : *une aventure par le ciel concerté*, et de celle-ci : *d'envoyer un autre à la quête de mes parents*. Quelle différence y a-t-il dans le sens des verbes : *imposer* et *en imposer*? à quoi est équivalente l'expression : *Le peu de sûreté que j'ai vu pour ma vie à retourner à Naples*? à quoi celle-ci : *je me suis habitué ici*?





## LEÇON 37.

## LECTURE A EXPLIQUER.

APRÈS L'AVOIR EN SES MAINS, IL EN  
DEMANDE DAVANTAGE.

*Récitation*

*Le fils d'Harpagon assurant son père que l'argent est en sûreté, celui-ci insiste à ne rien donner pour le mariage de ses enfants; Anselme s'étant offert à faire tous les frais, Harpagon en demande pour se faire un habit et pour payer le commissaire.*

*Scène VI.*

*Harpagon, Anselme, Elise, Mariane, Cléante, Valère,  
Frosine, Maître Jacques, La Flèche,  
le commissaire, son Clerc.*

*Cléante*

Ne vous tourmentez point, mon père, et n'accusez personne. J'ai découvert des nouvelles de votre affaire, et je viens ici pour vous dire que, si vous voulez vous résoudre à me laisser épouser Mariane, votre argent vous sera rendu.

JEAN B. PHOKITIS : *Leçons de Langue Française VI. Quatrième édition.* 8

*Harpagon*

Où est-il?

*Cléante*

Ne vous en mettez point en peine ; il est en lieu dont je répons, et tout ne dépend que de moi. C'est à vous de me dire à quoi vous vous déterminez ; et vous pouvez choisir ou de me donner Mariane, ou de perdre votre cassette.

*Harpagon*

N'en a-t-on rien ôté?

*Cléante*

Rien du tout. Voyez si c'est votre dessein de souscrire à ce mariage, et de joindre votre consentement à celui de sa mère, qui lui laisse la liberté de faire un choix entre nous deux.

*Mariane à Cléante*

Mais vous ne savez pas que ce n'est assez que ce consentement, et que le ciel (*montrant Valère*) avec un frère que vous voyez, vient de me rendre un père (*montrant Anselme*) dont vous avez à m'obtenir.

*Anselme*

Le ciel, mes enfants, ne me redonne point à vous pour être contraire à vos vœux. Seigneur Harpagon, vous jugez bien que le choix d'une jeune personne tombera sur le fils plutôt que sur le père. Allons, ne vous faites point dire ce qu'il n'est pas nécessaire d'entendre, et consentez, ainsi que moi, à ce double hyménée.

*Harpagon*

Il faut, pour me donner conseil, que je voie ma cassette.

*Cléante*

Vous la verrez saine et entière.

*Harpagon*

Je n'ai point d'argent à donner en mariage à mes enfants.



*Anselme*

Hé bien, j'en ai pour eux ; que cela ne vous inquiète point.

*Harpagon*

Vous obligerez-vous à faire tous les frais de ces deux mariages ?

*Anselme*

Oui, je m'y oblige. Etes-vous satisfait ?

*Harpagon*

Oui, pourvu que, pour les noces, vous me fassiez faire un habit.

*Anselme*

D'accord. Allons jouir de l'allégresse que cet heureux jour nous présente.

*Le Commissaire*

Holà ! messieurs, holà ! tout doucement, s'il vous plaît. Qui me payera mes écritures ?

*Harpagon*

Nous n'avons que faire de vos écritures.

*Le Commissaire*

Oui, mais je ne prétends pas, moi, les avoir faites pour rien.

*Harpagon, montrant maître Jacques.*

Pour votre paiement, voilà un homme que je vous donne à pendre.

*Maître Jacques*

Hélas ! comment faut-il donc faire ? On me donne des coups de bâton pour dire vrai, et on me veut pendre pour mentir.

*Anselme*

Seigneur Harpagon, il faut lui pardonner cette imposture.

*Harpagon*

Vous payerez donc le commissaire ?

*Anselme (à ses enfants)*

Soit. Allons vite faire part de notre joie à votre mère.

*Harpagon*

Et moi, voir ma chère cassette.

(*L'Avare, scènes V et VI, Acte V*).

CONVERSATION SUR "APRÈS L'AVOIR EN SES MAINS,  
IL EN DEMANDE D'AVANTAGE..."

**P.** Qui tranquillise le pauvre Harpagon ?

E. C'est son fils Cléante qui lui promet de lui rendre son argent à la condition de le laisser épouser Mariane.

P. Qu'est-ce qui intéresse surtout le père et quoi le fils ?

E. Harpagon ne s'intéresse qu'à son argent, tandis que le fils ne s'occupe que de Mariane.

P. Veut-il enfin donner quelque chose pour le mariage de ses enfants ?

E. Non, il a toujours le soin d'éviter toute dépense et de demander toute recette.

P. Qui essaye de calmer Harpagon et par quel moyen ?

E. C'est Anselme, en disant qu'il a à donner pour le mariage de Cléante et de Mariane et pour celui de Valère et d'Elise.

P. Celui là, de quoi s'occupe-t-il toujours ?

E. Il s'occupe toujours de son argent.

P. Que lui demandent encore Anselme et Mariane ?

E. Anselme et Mariane lui demandent de pardonner l'imposture de Valère.

P. Quelle chose Harpagon n'oublie-t-il jamais ?

E. Il n'oublie jamais sa cassette.

P. A quelle condition consent-il au mariage ? En est-il content après l'avoir obtenue ?

E. Il consent au mariage à condition que l'on lui fasse un habit ; mais après l'avoir obtenu, il en demande encore.

P. Qu'est-ce qu'il demande encore ? Qui intervient après cela ?

E. Il demande que maître Jacques paye les écritures au Commissaire de police ou qu'il soit pendu.

P. Qui devait payer les écritures? Est-il prêt à les payer?

E. C'est Anselme qui devait payer les écritures et qui s'y offre.

P. Qu'est-ce qu'Harpagon désigne au lieu de ce paiement?

E. Au lieu de ce paiement, il désigne que Jacques soit pendu.

P. Qu'est-ce qui est imposé à Anselme pour son intervention en faveur de maître Jacques?

E. Il lui est imposé de payer le cleric.

P. Harpagon jouit-il de la joie du mariage de ses enfants? Que préfère-t-il?

Après avoir l'argent en ses mains, il demande avoir davantage.





## LEÇON 38.

**Composition Française.**

✓ Lisez, puis racontez par écrit l'histoire suivante :

30-3-39

MATEO FALCONE.

Mateo Falcone, riche paysan corse, renommé par sa bravoure et son honnêteté, quitta un jour sa maison avec sa femme pour aller visiter ses troupeaux. Il y laissa son fils Fortunato, âgé de dix ans, l'héritier de son nom, disait-il, car il ne comptait pour rien trois filles, d'ailleurs mariées.

Lui parti, un bandit, poursuivi par des gendarmes, arriva blessé d'un coup de feu et supplia Fortunato de le cacher au nom de Mateo Falcone.

L'enfant ne se détermina qu'à la vue d'une pièce de cinq francs, et l'aïda à se dissimuler sous une meule de foin. Les gendarmes arrivèrent. Le chef, cousin de Mateo, interrogea l'enfant, n'en put rien d'abord tirer que des réponses niaises; il fit donner un coup de baïonnette dans la meule par excès de conscience, et se disposa à partir. Auparavant, il essaya encore de tenter l'enfant par des caresses et des présents, et lui offrir sa montre, s'il voulait indiquer la retraite du bandit. Fortunato hésita tant qu'il put douter de la parole de son cousin, puis désigna du doigt la meule, d'où l'on tira le bandit. A cet instant, Mateo Falcone rentrait. Le chef le mit au courant, de ce qui s'était passé. Quand au bandit, à qui Fortunato avait jeté les cinq francs reçus, après qu'il eut tenu la montre, il se contenta de jeter à la face de Mateo ce mot: *maison de traître*. Les gendarmes l'emmenèrent. Le Corse ne répondit rien à cette apostrophe qui l'eût fait bondir en tout autre temps; il baissa la tête. Il arracha la montre des mains de l'enfant, la brisa en mille pièces, prit son fusil et fit marcher devant lui Fortunato épouvanté. Il le conduisit dans un petit ravin, lui ordonna de s'agenouiller, et après que l'enfant eut terminé ses prières, «*Que Dieu te pardonne*», dit-il, et il fit feu. Comme il revenait, il rencontra sa femme en larmes. «*Qu'as-tu fait?*» cria-t-elle! «*Justice*», répondit-il.

### Instructions.

Tout d'abord, avoir en pensée les mœurs et les coutumes des Corses. Que devait faire l'enfant? Avait-il la puissance d'esprit à y penser? De quoi profita le chef des gendarmes? D'après quoi Mateo condamna-t-il son fils?

Sa femme pensa-t-elle tout de même? Faites parler les personnages pour rendre l'histoire plus vivante.

*Développez le sujet suivant :*

Une fée donne à un petit garçon un peloton de fil dont

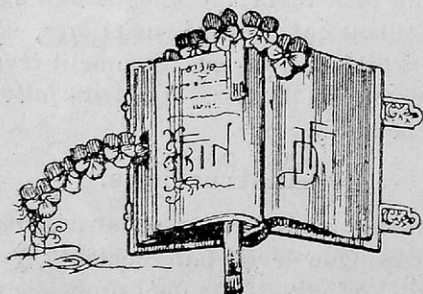


la longueur représente la durée de son existence : en tirant ce fil, il abrégera d'autant chaque période de sa vie.

L'enfant est battu par ses camarades, grondé par sa bonne . . . vite, il tire un peu de fil pour devenir grand . . . Collégien, il est ennuyé des devoirs et des pensums . . . il tire peu de fil . . .

Il faut trouver une position, se marier, élever ses enfants, les marier à leur tour et compatir à tous leurs chagrins . . . du fil, du fil, du fil . . . !

Il est vieux et tourmenté par les infirmités . . . il tire une dernière fois du filet et meurt . . . Il avait vécu six mois ! . . . , Conclusion.



## NOTICES EXPLICATIVES.

### LEÇON 1.

*Moscou* = ancienne capitale de la Russie, chef-lieu du gouvernement de Moscou, sur la Moscova. Ses habitants : *Moscovites*. A son centre, *le Kremlin*, ancienne résidence des tzars. Elle redevint capitale de la Russie après la chute de l'empire (1917).

*Napoléon (1er)* Bonaparte, né à Ajaccio (en 1769), second fils de Charles Bonaparte, et de Laetitia Ramolino. Capitaine d'artillerie à Toulon (1793), général de brigade (1794) en Italie, général en chef (1799). En 1798-1799, il dirigea l'expédition d'Égypte. Premier consul en 1800, consul à vie en 1802, il fit rédiger le code civil, introduire le nouveau système financier, fonder la Banque de France, l'Université. En 1804, il fut proclamé empereur des Français. Vaincu à Leipzig en 1813, il abdiqua à Fontainebleau et se retira à l'île d'Elbe. Revenu en France en 1815, il fut vaincu à Waterloo et fut captivé par les Anglais qui l'ont envoyé à Sainte-Hélène où il mourut en 1821.

### LEÇON 3.

*Bivouac* = campement provisoire et en plein air d'une armée.

*givre* = couche de glace qui s'attache aux corps solides.

*verglas* = couche de glace mince et glissante qui couvre parfois le sol.

*brume* = brouillard épais.

*affût* = support d'un canon.

*caisson* = chariot couvert pour transporter les munitions d'une armée.

*civière* = appareil à brancards pour porter les blessés.

*Annibal* = (247-183 a. J. C.) = général carthaginois, fils d'Amilcar Barca. Il traversa l'Espagne, le sud de la Gaule, franchit les Alpes au mont Genève, battit les Romains au Tessin et à la Trébie (218), à Trasimène (217), à Cannes (216), s'empara de Capoue où il passa l'hiver. Il dut repasser en Afrique où il fut vaincu à Zama par Scipion l'Africain (202).

*Attila*, roi des Huns en 434. Vainqueur des empereurs d'Orient et d'Occident, il les soumit à un tribut, puis ravagea les cités de la Gaule, épargna Lutèce et fut défait dans les champs Catalauniques (451) par Aétius, Mérovée et Théodoric réunis. Il se retira sur les bords du Danube, où il mourut (453).

*Ney* (Michel), duc d'Elchingen, prince de la Moscova, maréchal de France, né à Sarrelouis. Il se distingua dans les guerres de la Révolution et de l'Empire, et surtout dans la campagne de Russie. Napoléon le surnomma *le Brave des braves*. Créé pair de France par Lois XVIII, il se déclara pour Napoléon Ier aux Cent-Jours. A la seconde Restauration, il fut condamné à mort par la Cour des pairs et fusillé (1769 1816).

#### LEÇON 5.

*Waterloo*, village de Belgique dans le Brabant; Napoléon y fut vaincu par les forces réunies des Anglais et des Prussiens le 15 juin 1815.

*Bout*: présent du verbe *bouillir*.

*les Alpes et le Rhin* = les obstacles les plus difficiles.

*Wellington* (1769-1852), le général anglais qui ayant d'abord combattu les troupes françaises en Portugal et en Espagne, commandait les Anglais et les Prussiens réunis contre la France à Waterloo; on l'avait surnommé *le duc de fer*, à cause de sa force corporelle et de son inflexible volonté.

*Grouchy*: le maréchal chargé par Napoléon de poursuivre Blücher, feld-maréchal de l'armée prussienne, et d'empêcher sa jonction avec Wellington.

*coutil*=toile croisée et serrée, en fil et en coton.

*Friedland*: ville de Prusse où, en 1807, Napoléon gagna une grande victoire sur les Russes.

*Rivoli*: petite ville de la Vénétie où, en 1797, Napoléon remporta sur les Autrichiens une brillante victoire.

*shako* (mot hongrois): coiffure militaire semblable au képi.

## LEÇON 8.

*Comte de Lastic*: il était alors colonel.

*Madame de Vasseur*: mère de Thérèse le Vasseur que l'auteur devait épouser peu après.

## LEÇON 10.

*Crépuscule*: lumière qui reste après le coucher du soleil jusqu'à la nuit; *crépuscule de la vie*=la période de déclin, qui précède la mort.

*pasteur*=celui qui garde ou fait paître les troupeaux.

*le mont qui fuit*: le mont qui disparaît.

*détaché de la terre*: les chocs de la terre ne l'intéressent plus: sa pensée se tourne vers le ciel.

*contempler*=regarder attentivement avec un sentiment d'admiration.

*farouche*=qui est dur et cruel.

*clameur*=ensemble de cris ou de bruits tumultueux.

## LEÇON 12.

*Consul*: magistrat annuel et électif qui partageait avec un collègue le pouvoir suprême à Rome.

*Sénat*=assemblée formant un important organe de gouvernement à Rome (senatus).

*légions*: corps de troupes, chez les Romains, composés de 6.000 hommes.

*à voir de loin la ville*=à ne pas respecter la ville.

*Sylla, Marius, Pompée, César* : généraux et hommes politiques romains du 1er siècle avant J. C.

*populace* = le bas peuple.

*fougue* : mouvement violent et impétueux.

*droit de bourgeoisie* = droit d'être citoyen Romain.

*brigüe* = action ardente de rechercher.

## LEÇON 15.

*Carthage* : ville de l'Afrique fondée au VIIe siècle avant J.—C. par des Phéniciens. Elle fut la rivale de Rome.

*Rome* : ville de l'Italie fondée au VIIIe siècle avant J. C. par Rémus et Romulus. La république y fut proclamée en 510 avant J.C.

*faction* = parti de gens unis pour une action politique violente.

## LEÇON 17.

*personne* = quelqu'un.

*ni plaindre* = ni se contenter de plaindre en paroles.

*n'est point vous* = l'argent est un bien extérieur.

*qui font plus d'effet* = qui sont plus efficaces.

*prévenez les procès* : allez au devant des procès pour les détourner.

*vexations* : persécutions que les forts font subir aux faibles.

*humain, bienfaisant* : *l'humanité* est la vertu qui nous porte à aimer les hommes, *la bienfaisance* est l'exercice de cette vertu.

## LEÇON 18.

*Charité* : Sentiment qui nous porte à nous intéresser au sort des autres hommes et à les secourir; elle est inspirée par la religion.

*auguste et modeste* : d'ordinaire ces deux qualités ne sont pas réunies. C'est le privilège de la charité d'être imposante et respectable sans rien perdre de sa simplicité.

*masure* = habitation pauvre et délabrée.

*épanoui* : Le courage ou plutôt le coeur du pauvre est comparé à une fleur.



*la froide vapeur* = le brouillard.

*mornes* = tristes, accablés.

*stupeur* = engourdissement, immobilité.

*dans l'ombre engloutis* = cachés dans l'ombre.

*parés d'un triple diadème* = l'innocence, la pauvreté et la petitesse rendent les personnes des malheureux enfants sacrés et inviolables.

*le front dans la lumière s'oppose aux fronts dans l'ombre engloutis*. Le riche attire les regards, le pauvre y échappe.

*robe allièrè* = robe de l'homme altier.

*étroit* = insensible, qui ne s'ouvre pas.

#### LEÇON 21.

*Le méchant prospère* = exagération choquante au lieu de dire que le bonheur et le malheur ne sont pas toujours en proportion avec la vertu et avec le crime.

*aussi* = à cause de cela.

*son auteur* = son créateur, Dieu.

*déméraire* : qui agit ou qui parle hardiment et sans réflexion.

*Brutus*, un des meurtriers de César, vaincu à la bataille de Philippes, ne voulut pas survivre au triomphe de la tyrannie : il se tua en prononçant ces mots «Vertu, tu n'es qu'un mot» !

*bons* = vertueux, hommes de bien.

*lice* = lieu préparé pour les luttes publiques.

*nos jeux sacrés* = les combats athlétiques, les luttes à la course, etc. qui avaient lieu en Grèce tous les quatre ans.

#### LEÇON 23.

*La grandeur de l'homme est grande* : C'est une négligence de style. Pascal écrit ici pour soi et non pour le public.

*misères d'un roi dépossédé* : la même pensée chez Bernardin de Saint-Pierre :

*l'homme est un dieu exilé.*

et chez Lamartine :

*L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.*

- Un soldat* = homme recruté selon l'ancienne manière chez lequel il n'y avait souvent d'estimable que la bravoure.
- d'avoir bien écrit*. Cicéron dit (dans *pro Archia*) : Les philosophes mêmes mettent leur nom en tête de leurs livres, même ceux qui écrivent sur le mépris de la gloire.
- présomptueux* : celui qui, trop confiant dans ses moyens, ne doute jamais du succès.
- vaniteux* = qui veut être considéré pour des choses petites et frivoles.
- L'un et l'autre* : «l'homme n'est ni ange ni bête» dit ailleurs Pascal.

## LEÇON 26.

- v. 250. *Là-bas* = en bas.
- v. 253. *J'ai monté* = je suis monté.
- v. 255. *Cette estime m'a mis dans un ardent désir* = cette estime a mis en moi un ardent désir.
- v. 260. *N'est pas pour* = n'est pas l'homme pour être rejeté.
- v. 264. *Je reçois* : au moyen âge les verbes de IIe, IIIe et IVe conjuguaissons ne prenaient point d's à la première personne du présent de l'indicatif.
- v. 266. *Vous la pouvez prétendre* : le verbe prétendre est ici employé activement.
- v. 269. *De ma part* = pour ma part.
- v. 270. *Considérable* = digne de considération.
- v. 266. *Vous y résistez* = vous résistez à cela.
- v. 267. *Vous me voulez faire* = vous voulez me faire.
- v. 280. *Le mettre à toute occasion* = l'employer en toute circonstance.
- v. 282. *Avant que nous lier* = avant que de nous lier.
- v. 284. *Nous nous repentirions* = nous nous repentissions.
- v. 289. *Ouverture* = démarche pour ouvrir un accès, proposition relative à quelque affaire.
- v. 298. *Mal* = peu ou point, *peu propre* à . . .
- v. 301. *J'aurais lieu de plainte* = j'aurais lieu de me plaindre.
- v. 302. *M'exposant à vous* = quand je m'expose à vous.

- v. 314. *Le temps ne fait rien à l'affaire* : cette phrase est devenue un proverbe.
- v. 335. *En eusses-tu fait une* : le Misanthrope en colère s'exprime ainsi contre Philinte.
- v. 346. *Démangeaison d'écrire* = manie d'écrire.
- v. 347. *Tenir la bride* = se contenir.
- v. 348. *Faire éclat de* = divulguer, répandre bruyamment.
- v. 358. *Pour ne point écrire* = pour qu'il n'écrivît point.
- v. 359. *Je lui mettais aux yeux* = je lui mettais sous les yeux.
- v. 369. *De quoi que l'on vous somme* = quelle que soit la cause qui vous y oblige.
- v. 376. *Cabinet* = petit meuble à tiroirs destiné à serrer livres, papiers etc.
- v. 389. *Méchant goût* = mauvais goût.
- v. 390. *Tous grossiers* = tout grossiers.

## LEÇON 28.

- v. 448. *Mal satisfait* = peu satisfait.
- v. 451. *De parler* = en parlant.
- v. 454. *Que je ne serais pas* = car je ne pourrais pas le faire.
- v. 459. *Vous avez trop d'amants* = vous avez trop de prétendants, d'hommes vous faisant la cour.
- v. 468. *Ceux que* = les gens que.
- v. 469. *Rendre les armes* = terme de guerre = céder, se subordonner.
- v. 473. *Votre complaisance . . . étendue* = si votre complaisance s'étendait.
- v. 475. *Par quel sort* = par quelle chance, par quel destin.
- v. 476. *L'heur* = le bonheur.
- v. 479. *L'ongle long* : c'était une ancienne mode de laisser croître l'ongle du petit doigt.
- v. 483. *Canon* = ornement de toile, souvent garni de dentelles, qui s'attachait à la culotte, au-dessous du genou, et descendait jusqu'à mi-jambe.
- v. 485. *Rhingrave* = culotte fort ample attachée au bas

- avec plusieurs rubans, dont la mode a été amenée en France par un prince allemand.
- v. 486. *En faisant votre esclave*=en se montrant votre esclave.
- v. 497. *Rasseoir votre âme effarouchée*=calmer votre âme emportée.
- v. 504. *A mon cœur*=pour mon cœur.
- v. 511. *Oter de souci*=débarrasser d'un souci.
- v. 515-516. *Que... je bénirai*=combien je bénirai.
- v. 530. *Couper chemin*=prévenir, s'empêcher les querelles..

## LEÇON 30.

- v. 789. *Etre en passe*=être digne, capable d'obtenir quelque chose.
- v. 787. *Cœur*=sentiment de l'honneur, du devoir, fierté naturelle.
- v. 792. *A juger... et raisonner*=pour juger... et raisonner.
- v. 794. *Des bancs du théâtre*=les places réservées aux gens du bel air.
- v. 801. *Estime*=réputation, bonne renommée.
- v. 802. *Et bien auprès du maître*=favori du roi.
- v. 810. *Constamment*=avec constance d'âme.
- v. 814. *Nier*=refuser.
- v. 816. *A crédit*=sans être payé de retour, inutilement.
- v. 820. *Ce n'est pas la raison que*=il n'est pas juste, il n'est pas raisonnable que...
- v. 828. *Qui te fait juger*=quelle chose te fait juger?
- v. 839. *Ajuster*=rapprocher, accommoder, concilier.
- v. 841-843. *Qui pourra montrer... l'autre ici fera place*=si l'un de nous peut montrer, l'autre fera place.
- vainqueur prétendu*=celui que Célimène préfère.

## LEÇON 33.

*Rompre une pensée*=empêcher l'exécution d'une pensée, d'un dessein.

*Commettre*—exposer à quelque danger.

*Une personne que je prétends*—une personne à laquelle je prétends.

*Brisées*—en chasse, direction suivie par le chasseur, prétentions, vues.

## LEÇON 35.

*Au contrat*—en ce qui concerne le contrat.

*Vous rendre partie*—vous porter partie.

*S'habiller d'un nom*—emprunter un faux nom.

*Prêt de*—prêt à . . .

*Fortune*—destinée, condition.

*Concertée*—disposée, préparée.

*Quête*—recherche.

*Succession déchirée*—biens disputés entre diverses personnes.

*A retourner*—si je retournais.

*Je me suis habitué ici*—je me suis fixé en cette ville.





## NOTICES BIOGRAPHIQUES SUR LES AUTEURS DU TEXTE

---

THIERS (Adolphe), homme d'état et historien français, né à Marseille en 1797, mort à Saint-Germain-en-Laye en 1877, auteur de *l'Histoire de la Révolution française* (1822 — 1827) et de *l'Histoire du Consulat et de l'Empire* (1845 — 1862). Avocat à Aix (1819), journaliste à Paris (1830), ministre en 1832, président du conseil en 1836 et 1840. Il s'opposa à la déclaration de guerre en 1870: nommé chef du pouvoir exécutif, puis président de la République par l'Assemblée nationale (1871), il attacha son nom à la libération du territoire français. Renversé du pouvoir (1873), il mourut au moment de voir se réaliser la consolidation de la République qu'il avait contribué à fonder.



ADOLPHE THIERS  
(1797-1877)

HUGO (Victor), fils du comte Sigisbert Hugo; le plus illustre des poètes français du XIXe siècle, né à Besançon. Il passa son enfance en Italie et en Espagne, puis à Paris, et, dès l'âge de dix ans, il écrivit des vers qui firent prévoir son talent. Ses poésies le placèrent rapidement, par la grandeur des images, la richesse de la rime, la profondeur du sentiment, à la tête de la nouvelle école romantique; la représentation d'*Hernani* (1830) fixa sa renommée. Membre

de l'Académie française et pair de France, il entra, après la Révolution, à la Législative, où il se montra l'éloquent défenseur de la liberté. Il quitta Paris lors du coup d'Etat du 2 décembre 1851 et n'y retourna que le 4 septembre 1870. Il siégea jusqu'à sa mort dans les assemblées délibérantes. Le nombre et l'importance de ses œuvres, leur influence sur son époque et le rôle politique joué par Victor Hugo



VICTOR HUGO (EN 1832)

font de lui une de plus grandes personnalités du siècle. Ses funérailles furent grandioses et ses restes déposés au Panthéon (1802-1886). Nous citerons parmi ses poésies: *Odes et Ballades, les Orientales, les Feuilles d'automne, les Voix intérieures, les Châtiments, les Contemplations, la Légende des siècles, l'Année terrible*; parmi ses romans: *Notre-Dame de Paris, les Misérables, les Travailleurs de la mer*; parmi ses œuvres dramatiques: *Cromwell, Hernani, Ruy-Blas, Marion Delorme, le Roi s'amuse, les Burgraves*.



JEAN JACQUES ROUSSEAU (1712-1778)

ROUSSEAU (Jean Jacques-), philosophe et écrivain né à Genève, auteur de *la Nouvelle Héloïse*, du *Contrat social*, d'*Emile*, des *Confessions*, etc.

Esprit mélancolique, fantasque, rêveur, Rousseau a prêché le retour à la nature, l'excellence initiale de l'homme, la nécessité du contrat social qui garantit les droits de tous, en une langue passionnée et éloquente. La Révolution française d'une part,

le romantisme de l'autre, se sont largement inspirés des livres de Rousseau (1712-1778).

MONTESQUIEU (Charles de Secondat, baron de-), illustre publiciste français, né au château de la Brède (Gironde), auteur de *l'Esprit des Lois*, et du livre *De la grandeur et de la décadence des Romains*. De tous les précurseurs de la Révolution française, Montesquieu est peut-être celui qui a eu les vues les plus larges et les plus fécondes en résultats pratiques. Il a



CHARLES MONTESQUIEU (1689-1775)

mis le premier en lumière le grand principe de la *Séparation des Pouvoirs* (1689-1775).

PASCAL (Blaise), illustre mathématicien, physicien et philosophe français, né à Clermont. D'après sa sœur Gilberte, il aurait retrouvé, à l'âge de douze ans, sans le secours d'aucun livre, les premières *propositions de géométrie* d'Euclide; à seize ans, il écrivit un traité des *sections coniques* qui étonna Descartes; à dix-huit ans, il inventa une *machine à calculer*. On lui doit les *lois de la pesanteur de l'air* et de *l'équilibre des liquides*, le *triangle arithmétique*, le calcul des *probabilités*, la *presse hydraulique*, la théorie de la *roulette*. Par suite d'un accident, il se retira à Port-Royal, où il vécut dans l'ascétisme, prit parti pour les jansénistes, et dans les *Provinciales* accabla leurs adversaires, les jésuites, des traits les plus mordants.



Ecrivain et penseur de génie, il mourut avant d'avoir achevé une apologie de la religion chrétienne, dont les fragments ont été publiés sous le titre de *Pensées* (1623-1662).

VOLTAIRE, poète et prosateur français, né à Paris. Esprit hardi et curieux, et d'une merveilleuse souplesse, il visita l'Angleterre, la Prusse, où il fut accueilli par Frédéric II, et passa la plus grande partie de sa vie à Ferney, près du lac de Genève, fournissant la production littéraire la plus considérable et surtout la plus variée qu'aucun écrivain ait jamais données. Il cultiva tous les genres, et sut n'être médiocre dans aucun: la tragédie (*Zaïre*, *Mérope*, *Mahomet*), l'histoire: (*Histoire de Charles XII*, *le Siècle de Louis XIV*, etc), le conte: *Candide*, *Zadig*, *Micromégas*, etc.), la critique: (*le Temple du goût*, *Re-*

marques sur les pensées de Pascal), l'épopée: *La Henriade*, Poème de Fontenoy), la philosophie surtout: (*Lettres philosophiques*, *Dictionnaire philosophique*, *Essai sur les mœurs*, etc). Son influence littéraire et sociale fut énorme, aussi bien par l'énergie qu'il mit à défendre contre l'intolérance religieuse les causes qui lui semblaient justes (réhabilitation de Calas, affaire Sirven), que par le caractère fondamental de ses œuvres: nul écrivain en effet ne fut plus *français* par la limpidité, l'élégance, la précision spirituelle et la pureté du style; nul en même temps ne fut plus *humain* par les tendances



VOLTAIRE (1694-1778)

générales de la philosophie qui circule à travers toutes ses œuvres; respect de la conscience et de la liberté individuelles, croyance inébranlable au progrès (1694-1778).

MOLIÈRE (Jean-Baptiste Poquelin, dit-), auteur comique français, né à Paris. Acteur, directeur de troupe, auteur lui-même, il a parcouru le cercle entier de son art avec une souplesse inimitable, depuis la farce la plus bouffonne jusqu'à la comédie la plus élevée. Nul ne peut lui être comparé pour le relief *des caractères*, la force comique, le naturel, le bon sens, la verdeur gauloise du style. Il fut dans toute la force du terme, comme le disaient ses contemporains *le contemplateur et le peintre* de la nature humaine. Il est irréprochable dans la conduite des caractères et l'ensei-



MOLIÈRE



gnement qui découle de l'action. La plupart de ses personnages sont devenus d'impérissables types de caractères; dessinés avec tant de perfection et si universellement consacrés qu'ils semblent avoir eu une existence réelle. Nul, enfin, n'a enrichi la langue littéraire et la langue usuelle d'autant de vers, de mots et de locutions devenus proverbes.

«Tout homme qui sait lire, a dit Sainte-Beuve, est un lecteur de plus pour Molière». Ses principales pièces sont : *Les Précieuses ridicules* (1659), *Sganarelle* (1660), *Les Fâcheux* (1661), *L'École des femmes* (1662), *L'Impromptu de Versailles* (1663), *Le Misanthrope* (1665), *Tartuffe* (1667), *Amphitryon et l'Avare* (1668), *Monsieur de Pourceaugnac* (1669), *Les femmes savantes* (1672), *Le Malade imaginaire* (1673) etc. Molière fut l'ami de Boileau, de Racine, de La Fontaine, et il dut à la protection de Louis XIV de poursuivre parfois, avec une courageuse énergie, sa carrière dramatique (1622-1673).

FÉNELON (François de Salignac de la Mothe), archevêque de Cambrai, né en 1651 au château de Fénelon (comm. Sainte-Mondane, Dordogne), mort à Cambrai en 1715, Précepteur du duc de Bourgogne, il transforma complètement le caractère violent et vicieux de son élève, sur le règne duquel inondaient de grandes espérances. Il avait composé pour lui des *Fables*, des *Dialogues des mots*, et son célèbre *Télémaque*, livre rempli d'allusions et de critiques indirectes au gouvernement de Louis XIV, et dont la publication (1699) le fit disgracier. Il adopta la doctrine quiétiste de M<sup>e</sup> Guyon, mais, à la suite d'une vive polémique avec Bossuet, il fut condamné en cour de Rome, et se soumit. Il ne craignait pas d'adresser au roi, au duc de Bourgogne, au duc d'Orléans, des *Lettres* ou des *mémoires*



FÉNELON

qui éclairent la situation politique du royaume d'un jour nouveau et vrai. Il est l'auteur, outre les ouvrages déjà cités, de *l'Education des filles*, du *Traité de l'existence et des attributs de Dieu*, du *Traité du ministère des pasteurs*, de la *Lettre sur les occupations de l'Académie*, des *Maximes des saints* etc. C'est un écrivain habile, éloquent, nourri des souvenirs de l'antiquité classique, au style plutôt souple et fleuri que nerveux.



MARIE SÉVIGNÉ

SÉVIGNÉ (Marie de Rabutin-Chantal, marquise de-), née à Paris; une des femmes les plus distinguées de XVII<sup>e</sup> siècle, célèbre par les admirables *Lettres* qu'elle écrivit à sa fille, la comtesse de Grignan (1626-1696), qui ont été publiées en 1726 et font un des monuments littéraires du XVII<sup>e</sup> siècle. Elles valent par la sincérité et la spontanéité du style, la franchise du ton, et le grand nombre d'intéressants détails qu'elles nous fournissent sur les mœurs du temps.

COURIER DE MÉRÉ (Paul-Louis-), érudit et publiciste français, né à Paris; ses pamphlets politiques sont mordants et brillants et sa correspondance est pleine d'esprit. On lui doit une belle traduction de *Daphnis* et *Chloé*. Il fut assassiné par son garde-chasse (1777-1825).



## ΓΑΛΛΟ-ΕΛΛΗΝΙΚΟΝ ΛΕΞΙΛΟΓΙΟΝ

- Abandon ἄρ. ἐγκατάλειψις  
 abandonner ρ. ἀ' ἐγκαταλείπω  
 aboutir ρ. β' καταλήγω  
 abriter ρ. ἀ' στεγάζω, σκε-  
 πάζω  
 absence οὐσ. θηλ. ἀπουσία  
 abus οὐσ. ἄρ. ἀπάτη  
 abuser ρ. ἀ' ἀπατῶ, κατα-  
 χρωμαι  
 acception οὐσ. θηλ. ἐκδοχή,  
 ἔννοια  
 accumuler ρ. β' ἐπισωρεύω  
 accuser ρ. ἀ' κατηγορῶ, βε-  
 βαιῶ  
 acquérir ρ. β' ἀποκτῶ  
 adroit-e ἐπίθ. ἐπιδέξιος  
 advenir ρ. ἄρ. il advient =  
 συμβαίνει  
 affectation οὐσ. θ. ἐπιτήδευ-  
 σις, ἐπίδειξις  
 affirmer ρ. ἀ' βεβαιώνω  
 affliger ρ. ἀ' λυπῶ, θλίβω  
 affront οὐσ. ἄρ. προσβολή,  
 ἔξουτελισμὸς  
 affût ἄρ. κιλίβας πυροβόλου  
 agate οὐσ. θ. ἀγάτης (πολύ-  
 τιμος λίθος)  
 agile ἐπ. εὐκίνητος, εὐστροφος  
 agir ρ. β' δρῶ. Il s'agit =  
 πρόκειται  
 agiter ρ. ἀ' κινῶ, ταράσσω  
 agréable ἐπίθ. εὐχάριστος  
 aigle οὐσ. ἄρ. αἰτός, θ. πληθ.  
 σημαία  
 aigreur οὐσ. θ. δξύτης, δρι-  
 μύτης  
 aile οὐσ. θ. πτέρυξ (πτηνοῦ  
 ἢ στρατοῦ)  
 aimable ἐπίθ. ἀξιαγάπητος  
 aisé-e ἐπίθ. εὐκόλος, ἄνετος  
 aisément ἐπίθ. εὐκόλως  
 ajuster ρ. ἀ' ἐναρμονίζω,  
 διευθετῶ  
 alerte ἐπίθ. ἔξυπνος, ἐπίρ. =  
 γρηγορεῖτε  
 aligner ρ. ἀ' εὐθυγραμμίζω  
 alliée ἐπίθ. σύμμαχος  
 allumer ρ. ἀ' ἀνάπτω  
 altier-ère ἐπίθ. ἀγέρωχος,  
 ὑψηλόφρων  
 amant-e οὐσ. ἐραστής, μνη-  
 στήρ  
 ambitieux-euse ἐπίθ. φιλό-  
 δοξος  
 ambition οὐσ. θ. φιλοδοξία  
 amoureux-euse ἐπ. ἐρωτικός  
 amour-propre οὐσ. ἄρσ. φι-  
 λοτιμία  
 ancré-e μετ. ἀγκιστρομένος,  
 καρφωμένος  
 anéantir ρ. β' ἐκμηδενίζω  
 ange οὐσ. ἄρ. ἄγγελος  
 annoncer ρ. ἀ' ἀναγγέλλω  
 apaiser ρ. ἀ' καταπραΰνω,  
 εἰρηνεύω  
 apparaître ρ. δ' ἐμφανίζομαι  
 appas οὐσ. ἄρ. θέλητρον  
 appât οὐσ. ἄρ. δέλεο, δόλωμα  
 application οὐσ. θηλ. ἐπιμέ-  
 λεια, ἐφαρμογή  
 approbation οὐσ. θ. ἔγκρι-  
 σις, συναίνεσις  
 arbuste οὐσ. ἄρ. δενδρύλλιον  
 ardent-e ἐπίθ. φλογερός  
 ardeur οὐσ. θηλ. ζήλος  
 art οὐσ. ἄρ. τέχνη  
 assassin οὐσ. ἄρ. δολοφόνος  
 assassiner ρ. ἀ' δολοφονῶ  
 audace οὐσ. θ. θράσος, τόλμη

audacieux-euse ἐπ. θρασύς, θαρραλέος, τολμηρός	céler ρ. α' κρύπτω, καλύπτω
audience οὐσ. θ. ἀκρόασις, συνεδρίασις	céleste ἐπίθ. οὐράνιος
auguste ἐπίθ. σεβαστός, σεβάσιμος	certain-e ἐπίθ. βέβαιος, ἀσφαλῆς
autorité οὐσ. θηλ. ἐξουσία, κῦρος	chagrin οὐσ. ἀρ. λύπη, θλίψις
avance οὐσ. θ. προπληρωμὴ	chaleur οὐσ. θ. καύσων, ζέστη
avancer ρ. α' προχωρῶ, προπληρώνω	charitable ἐπίθ. εὐσπλαγχνος
avantageux-euse ἐπίθ. ἐπωφελῆς	charité οὐσ. θ. εὐσπλαγχνία
avare ἐπίθ. φιλάργυρος	charmer ρ. α' θέλω, γοητεύω
avarice οὐσ. θ. φιλαργυρία	chercher ρ. α' ζητῶ, ἀναζητῶ
aventureux-euse ἐπίθ. περιπειρώδης	choc οὐσ. ἀρ. σύγκρουσις
aversion οὐσ. θ. ἀποστροφή	chute οὐσ. θηλ. πτώσις, κατάρπτωσις
avertir ρ. β' εἰδοποιῶ, πληροφοροῦν	clameur οὐσ. θ. πάταγος, θόρυβος
aveu οὐσ. ἀρ. ὁμολογία	coërcitif-ve ἐπίθ. συγκρατητικός, ἀνασταλτικός
avouer ρ. α' ὁμολογῶ	cohue οὐσ. θ. τύρβη, ὀχλαγωγία
Bague οὐσ. θηλ. δακτύλιος	colifichet οὐσ. ἀρ. κοσμημάτιον
bannir ρ. β' ἐξορκίζω, ἐκδιώκω	commettre ρ. δ' ἐκθέτω (τινά), διαπράττω
bassesse οὐσ. θ. ταπεινότης	commisération οὐσ. θ. οἶκτος, ἔλεος
beauté οὐσ. θηλ. καλλονή, ὠραιότης	commissaire οὐσ. ἀρ. πράκτωρ (ἀστυνομικὸς)
besoin οὐσ. ἀρ. ἀνάγκη	complaisance οὐσ. θ. ἀβρότης, φιλοφρόνησις
bête οὐσ. θηλ. ζῷον, κτῆνος	complexion οὐσ. θ. περιπλοκή
bonté οὐσ. θηλ. ἀγαθότης	comte-esse οὐσ. κόμης, κόμισσα
bourgeoisie οὐσ. θηλ. = κατὰστασις ἀστυ	conquérir ρ. β' κατακτῶ
bourse οὐσ. θ. βαλλάντιον, χρηματοφυλάκιον	conquête οὐσ. θ. κατάκτησις
bride οὐσ. θ. χαλινός, ἥνιον	conservation οὐσ. θηλ. διατήρησις
broussailles θηλ. πληθ. θάμνος, χαμόκλαδα	conserver ρ. α' διατηρῶ
Capable ἐπίθ. κατάλληλος	considérable ἐπίθ. ἀξιόλογος
cas οὐσ. ἀρ. περίπτωσις	considération οὐσ. θηλ. ἐκτίμησις, ὑπόληψις
casser ρ. α' θραύω	conspiration οὐσ. θ. συνωμοσία
cassette οὐσ. θηλ. κιβώτιον, κάσσα	

- constamment ἐπίθ. σταθε-  
ρῶς
- consul οὐσ. ἄρ. ὑπάτος
- consulter ρ. α' συμβουλευό-  
μαι
- consumer ρ. α' καταναλίσκω,  
φθείρω
- contenter ρ. α' εὐχαριστῶ,  
ἱκανοποιῶ
- contraire ἐπίθ. ἐναντίος
- controverse οὐσ. θ. ἔρις, ἀμ-  
φισβήτησις
- corriger ρ. α' διορθῶνω
- coupable ἐπίθ. ἔνοχος
- criminel-le ἐπ. ἐγκληματικὸς
- crocheteur οὐσ. ἄ. ἀχθοφόρος
- Dangereux-euse ἐπίθ. ἐπι-  
κίνδυνος
- débris οὐσ. ἄρ. λείψανα
- déchirer ρ. α' σχίζω, διαρ-  
ρηγνύω
- décider ρ. α' ἀποφασίζω
- défendre ρ. δ' ὑπερασπίζω,  
ἀπαγορεύω
- délabrer ρ. α' φθείρω, κατα-  
στρέφω
- démangeaison οὐσ. θηλ. ψύ-  
χωσις, μανία
- démêler ρ. α' ἐκκαθαρίζω,  
ἔξωρίζω
- dépendance οὐσ. θ. ἐξάρτησις
- dépense οὐσ. θηλ. δαπάνη
- dérober ρ. α' κλέπτω, κρύπτω
- désavantage οὐσ. ἄρ. μειο-  
νέκτημα
- désoler ρ. α' ἐκπορθῶ, λεη-  
λατῶ, ἐρημώνω
- désordre οὐσ. ἄρ. ἀταξία
- digne ἐπίθ. ἄξιος
- diriger ρ. α' διευθύνω
- discussion οὐσ. θ. συζήτησις
- disgrâce οὐσ. θ. δυσμένεια,  
ὄργη
- dispenser ρ. α' ἀπαλλάσσω
- disputer ρ. α' ἀμφισβητῶ,  
διεχδικῶ
- distance οὐσ. θ. ἀπόστασις
- donc σύνδ. λοιπὸν
- douceur οὐσ. θηλ. γλυκύτης,  
πραότης
- douleur οὐσ. θηλ. ὀδύνη,  
θλίψις
- dur-e ἐπίθ. σκληρός, ὠμὸς
- Eblouir ρ. β' θαμβῶνω
- écraser ρ. α' θραύω, συντριβῶ
- écrier (s<sup>r</sup>) ρ. α' κραυγάζω
- éducation οὐσ. θ. ἀνατροφή
- égal-e ἐπίθ. ἴσος, ὅμοιος
- égayer ρ. α' τέρπω, εὐφραίνω
- embarrasser ρ. α' περιπλέκω
- éminence οὐσ. θ. προεξοχή
- emplettes θ. πληθ. ὀψώνια
- empoisonneur οὐσ. ἄρ. δη-  
λητηριαστής, διαφθορεὺς
- empressement οὐσ. ἄρ. σπου-  
δὴ, ταχύτης
- engloutir ρ. β' καταπίνω,  
καταβροχθίζω
- énorme ἐπίθ. τεράστιος, ὑ-  
περμεγέθης
- entêtement οὐσ. ἄρ. ἐπιμο-  
νή, ἰσχυρογνωμοσύνη
- entièrement ἐπίθ. τελείως,  
ἔξ ὀλοκλήρου
- épanouir (s<sup>r</sup>) ρ. β' ἀνοίγομαι,  
φαιδρύνομαι
- épargner ρ. α' φείδομαι, λυ-  
ποῦμαι
- équivalent ἐπ ἰσοδύναμος
- errer ρ. α' πλανῶμαι
- erreur οὐσ. θηλ. πλάνη
- esprit οὐσ. ἄρ. πνεῦμα, νοῦς,  
διάνοια
- estime οὐσ. θηλ. ἐκτίμησις,  
ὑπόληψις



étroit-e επίθ. στενός, στενό- χωρος	fuyard οὐσ. ἄρσ. φυγὰς
évaner ο. α' φυγαδεύω	Gaillard-e επίθ. εὐθυμος, φαιδρός
évanouir (s') ο. β' εξαφανί- ζομαι	galant e επίθ. φιλοφρονητι- κός, ἐρωτευμένος
exalter ο. α' εξαίρω, μετεω- ρίζω	géant e οὐσ. γίγας
examiner ο. α' εξετάζω	gémir ο. α' ἀναστενάζω
excessif-ve επίθ. ὑπερβολικός	goujat οὐσ. φαυλόβιος
exécuter ο. α' ἐκτελῶ	grandeur οὐσ. θ. μεγαλειόν
exister ο. α' ὑπάρχω, ὑφί- σταιμαι	gravir ο. α' ἀναβαίνω, ἀναρ- οιχῶμαι
exposer ο. α' ἐκθέτω	guider α' ὀδηγῶ, κατευθύνω
extrémité οὐσ. θ. ἐσχιατὰ	Haïr ο. β' μισῶ, βδελύττομαι
Fâcheux euse επίθ. λυπη- ρός, δυσάρεστος	hasard οὐσ. ἄρσ. τύχη
facile επίθ. εὐκόλος	hasarder ο. α' διακινδυνεύω
facilité οὐσ. θ. εὐκολία	hâter ο. α' ἐπισπεύδω, βιάζω
faciliter ο. α' διευκολύνω	hauteur οὐσ. θ. ὕψος
façon οὐσ. θ. τρόπος, μέθοδος	honnête επίθ. τίμιος, εὐπρε- πής
faction οὐσ. θ. φατρία	horreur οὐσ. θ. φρίκη, τρόμος
faiblesse οὐσ. θ. ἀδυναμία	huile οὐσ. θ. ἔλαιον
farouche επίθ. ἄγριος, ἀγέ- ρωχος, σκληρός	humeur οὐσ. θηλ. διάθεσις, τρόπος
fasciner ο. α' γοητεύω, σα- γηνεύω	hurler ο. α' ὠρῶμαι
fausset οὐσ. ἄρ. ἰσχυροφωνία	Ignorance οὐθ. θηλ. ἄγνοια
favori-te επίθ. εὐνοούμενος	ignorer ο. α' ἀγνοῶ
fièrement επίρ. ὑπερηφάνως	implorer ο. α' ἐπικαλοῦμαι
flatter ο. α' κολακεύω	imposer ο. α' ἐπιβάλλω, en- à quelqu'un=ἀπατιῶ
fonder ο. α' ἰδρύω, καθιε- ρώνω	imposteur οὐσ. ἄρ. ἀπατεών, ψεύστης
formidable επίθ. φοβερός, δεινός	imposture οὐσ. θηλ. ἀπάτη, δόλος
fougue οὐσ. θ. οἴστρος, πα- ραφορά, ὀρμητικότης	impuissance οὐσ. θ. ἀδυνα- μία
fracas οὐσ. ἄρ. θόρυβος, πά- ταγος	inclination οὐσ. θηλ. κλίσις, ροπή
frais fraîche επίθ. πρόσφατος	incroyable επίθ. ἀπίστευτος
franchement επίρ. ἐλευθέ- ρως, εὐλιχρινῶς	indignation οὐσ. θ. ἀγανά- κτησις
funèbre επίθ. πένθιμος	individu οὐσ. ἄρ. ἄτομον
funeste επίθ. ὀλέθριος	indubitablement επίρ. ἀναμ- φιβόλως

- indulgence οὐσ. θηλ. ἐπιεί-  
 κεια  
 injure οὐσ. θηλ. ὕβρις  
 insolément ἐπίρ. αὐθαδῶς,  
 ἀναιδῶς  
 insuffisance οὐσ. θ. ἀνεπάρ-  
 κεια  
 intérêt οὐσ. ἄρ. συμφέρον  
 intention οὐσ. θ. πρόθεσις,  
 σκοπὸς  
 Jaloux-se ἐπίθ. ζηλότυπος  
 jouir ρ. β' ἀπολαύω  
 justice οὐσ. θ. δικαιοσύνη  
 Langoureux euse ἐπίθ. πε-  
 ριπαθής, ἐρωτικός  
 légèreté οὐσ. θ. ἐλαφρότης  
 linceul οὐσ. ἄρ. σάβανον  
 lunette οὐσ. θ. διόπτραι, τη-  
 λεσκόπιον  
 Malgré πρόθ. παρὰ (τὴν θέ-  
 λησιν)  
 malpropre ἐπίθ. ἀκατάλληλος  
 melon οὐσ. ἄρσ. λόφος,  
 ράχis  
 mesure οὐσ. θ. καλύβη  
 matière οὐσ. θ. ὕλη  
 ménage οὐσ. ἄρ. οἰκονομία,  
 οἰκοσκευή  
 mépriser ρ. α' περιφρονῶ,  
 ἀψηφῶ  
 milice οὐσ. θ. στρατιωτικὴ  
 θητεία  
 misérable ἐπίθ. ἄθλιος  
 modeste ἐπίθ. κόσμιος  
 moquer (se) de ρ. α' ἐμπαίζω  
 morne ἐπίθ. σκυθρωπὸς  
 Naître ρ. δ' γεννᾶμαι  
 naufrage οὐσ. ἄρ. ναυάγιον  
 net-te ἐπίθ. καθαρὸς  
 pseud οὐσ. ἄ. κόμβος, δεσμὸς  
 Obéir ρ. β' ὑπακούω, πει-  
 θαρχῶ  
 obliger ρ. α' ἀναγκάζω  
 obscur-e ἐπίθ. σκοτεινός, ἀ-  
 φανής  
 obscurité οὐσ. θ. σκότος  
 obséder ρ. α' πολιορκῶ, ἐνο-  
 χλῶ  
 observation οὐσ. θ. παρα-  
 τήρησις  
 observer ρ. α' παρατηρῶ,  
 τηρῶ  
 obtenir ρ. α' ἐπιτυχᾶνω  
 obus οὐσ. ἄρ. ὀβούζιον  
 occupation οὐσ. θηλ. κατά-  
 ληψis, κατοχῆ  
 occuper ρ. α' καταλαμβάνω,  
 κατέχω  
 offensive οὐσ. θηλ. ἐπίθεσις  
 offrir ρ. β' προσφέρω  
 ombrager ρ. α' σκιάζω  
 onde οὐσ. θηλ. κῦμα, ὕδωρ  
 ordinairement ἐπίρ. τακτικᾶ  
 ordre οὐσ. ἄρ. τάξις  
 orgueil οὐσ. ἄρσ. ὑπερηφά-  
 νεια, ὑπεροψία  
 orgueilleux-euse ἐπίθ. ὑπερ-  
 όπιης  
 ouverture οὐσ. θηλ. τρόπος  
 εἰσόδου, σύστασις  
 Pamphlet οὐσ. ἄρ. λίβελλος  
 parbleu! ἐπιφών. πρὸς Θεοῦ  
 passion οὐσ. θ. πάθος, ἔρωσ  
 payer ρ. α' πληρώνω  
 peinture οὐσ. θ. ζωγραφικὴ,  
 εἰκῶν  
 pendard οὐσ. ἄρ. ἀχρεῖος,  
 μηθαρμινὸς  
 pénétrer ρ. α' εἰσδύω, ἐμβα-  
 θύνω  
 pensif-ve ἐπίθ. σκεπτικὸς  
 perfection οὐσ. θ. τελειότης  
 perfectionner ρ. α' τελειοποιῶ  
 perpétuité οὐσ. θηλ. αἰωνιό-  
 της, διαιώνισις

persécution οὐσ. θηλ. καταδίωξις	redonner ρ. α' δίδω πάλιν
persuader ρ. α' πείθω	réflexion οὐσ. θ. σκέψις
plaine οὐσ. θ. πεδιάς, κοιλάς	refuser ρ. α' ἀρνούμαι
populace οὐσ. θηλ. ὄχλος	remerciement οὐσ. ἀρσ. εὐχαρίστησις, εὐχαριστία
port οὐσ. ἀρ. ἄγγειον, δοχεῖον	remercier ρ. α' εὐχαριστῶ
port οὐσ. ἀρ. ἔξοδα μεταφορῶς	reposer ρ. α' ἀναπαύω
précis e ἐπίθ. ὠρισμένος, ἀκριβής, σαφής	reprendre ρ. δ' ἀναλαμβάνω
préférable ἐπίθ. προτιμητέος	reproduction οὐσ. θηλ. ἀναπαγωγή
préférence οὐσ. θ. προτίμησις	résoudre ρ. δ' λύω, διαλύω, se=ἀποφασίζω
présomptueux euse ἐπίθ. ἀγέρωχος, ἀλαζών	rester ρ. α' μένω
promptement ἐπίρ. προθύμως, ἀμέσως	retenir ρ. β' συγκρατῶ
proposition οὐσ. θ. πρότασις	riche ἐπίθ. πλούσιος
prosperer ρ. α' εὐτυχῶ, εὐδοκιμῶ	rhingrave οὐσ. θηλ. ἔνδυμα τῶν κάτω ἄκρων
province οὐσ. θ. ἐπαρχία	ridicule ἐπίθ. γελοῖος
puissance οὐσ. θ. δύναμις	rime οὐσ. θ. ὁμοιοκαταληξία (στίχου)
pur-e ἐπίθ. καθαρός, ἄγνός	rompre ρ. δ' θραύω, σπάζω, διακόπτω
Querelle οὐσ. θ. φιλονικία, ἔρις	roturier-ère ἐπίθ. ἀγενής, χυδαῖος
quereller ρ. α' ἐρίζω	ruer (se) ρ. α' ἐφορμῶ
quérir ρ. β' ζητῶ νὰ εὔρω, ἀναζητῶ	ruban οὐσ. θηλ. ταινία
quitter ρ. α' ἀφίνω, ἐγκαταλείπω	rumeur οὐσ. θηλ. θόρυβος, ταραχή, φήμη
Raillerie οὐσ. θ. ἐμπαιγμός	Sable οὐσ. ἀρ. ἄμμος
raison οὐσ. θ. λογική, δίκαιον	sablonneux-euse ἐπίθ. ἀμύδης
raisonnable ἐπίθ. λογικός	sabre οὐσ. ἀρ. σπάθη, ρομφαία
raisonner ρ. α' συζητῶ, λογιτεύομαι	sage ἐπίθ. συνετός, σοφός
rare ἐπίθ. σπάνιος	satisfaire ρ. δ' ἱκανοποιῶ
rassasier ρ. α' χορταίνω	savoir ρ. γ' γνωρίζω, ἤξερω
rasseoir ρ. γ' καταπραΐνω	scélérat οὐσ. α. ἐγκληματίας
rattraper ρ. α' ἀρπάζω, πιάνω	secret-ète ἐπίθ. μυστικός
recette οὐσ. θ. εἰσπραξις	selon πρόθ. συμφώνως
recevoir ρ. γ' δέχομαι, λαμβάνω	sensibilité οὐσ. θ. εὐαισθησία
recueillir ρ. β. συλλέγω	sentiment οὐσ. ἀρ. αἴσθημα
reculer ρ. α' ὑποχωρῶ	séparer ρ. α' χωρίζω
redemander ρ. α' ζητῶ πάλιν	servitude οὐσ. θ. δουλεία
	simplicité οὐσ. θ. ἀπλότης

- sincère ἐπίθ. εἰλικρινῆς  
 sincèrement ἐπίθ. εἰλικρινῶς  
 sincérité οὐσ. θ. εἰλικρίνεια  
 site οὐσ. ἄρ. τοπεῖον, τοποθεσία  
 solennel-le ἐπίθ. πανηγυρικός  
 solitaire ἐπίθ. μοναχικός  
 somptueux-se ἐπ. πολυτελῆς  
 sonnet οὐσ. ἄρ. σοννέτο (εἶδος ποιήματος)  
 souffrir ρ. β' ὑποφέρω, βανίζομαι  
 soulager ρ. α' ἀνακουφίζω  
 souscrire ρ. δ' ὑπογράφω  
 stupeur οὐσ. θ. ἔκστασις, κατάπληξις  
 suborner ρ. α' ὑποτάσσω  
 subsister ρ. α' ὑπάρχω, ὑφίσταμαι  
 suite οὐσ. θηλ. συνέχεια, συνέπεια  
 surface οὐσ. θ. ἐπιφάνεια  
 surgir ρ. β' ἀναπηδῶ  
 surmonter ρ. α' ὑπερπηδῶ, ὑπερβαίνω  
 surprise οὐσ. θ. ἔκπληξις  
 Taille οὐσ. θηλ. ἀνάστημα, ὄσφυνς  
 témoignage οὐσ. ἄρ. μαρτυρία  
 témoin οὐσ. μάρτυς  
 tentation οὐσ. θ. ἀπόπειρα, πειρασμός  
 tendresse οὐσ. θ. στοργή  
 terme οὐσ. ἄρσ. ἔσχατιά, τέρμα, ὄρος  
 terreur οὐσ. θ. τρόμος  
 terrible ἐπίθ. τρομερός  
 tirer ρ. α' σύρω, πυροβολῶ  
 tourmenter ρ. α' ταράσσω, κλυδωνίζω  
 tradition οὐσ. θ. παράδοσις  
 traiter ρ. α' μεταχειρίζομαι, πραγματεύομαι  
 traître-sse οὐσ. προδότης  
 trésor οὐσ. ἄρ. θησαυρός  
 Union οὐσ. θ. ἔνωσις, ἐνότης  
 unir ρ. β' ἐνώνω  
 urne οὐσ. θηλ. ὑδρία  
 utilité οὐσ. θηλ. ὠφελιμότης  
 Vain-e ἐπίθ. μάταιος  
 vanité οὐσ. θηλ. ματαιότης  
 vaniteux-se ἐπ. ματαιόδοξος  
 vapeur οὐσ. θηλ. ἀτμός, vapeurs=ματαιότης  
 vengeur-eresse οὐσ. ἐκδικητής  
 ventre οὐσ. ἄρ. κοιλία, γαστήρ  
 véritable ἐπίθ. ἀληθινός  
 vertu οὐσ. θηλ. ἀρετή  
 vétéran οὐσ. ἄρ. παλαιμάχος, ἀπόμαχος  
 vexation οὐσ. θηλ. κάκωσις, βάσανος  
 vide ἐπίθ. κενός

## TABLE DES MATIÈRES

Nos.	Titre des morceaux.	Auteurs.	Pages.
1- 2.	Lecture. <i>L'armée française devant Moscou</i> .	A. Thiers. Conversation	3— 13.
3- 4.	Lecture. <i>La retraite de Russie</i> .	V. Hugo	13
5- 6.	Lecture. <i>La défaite de Waterloo</i> .	V. Hugo. Conversation	14— 21
7.	<i>Principaux genres de composition</i>		22— 24
8- 9.	Lecture. <i>Histoire d'un pot de beurre</i> .	J.J. Rousseau. Conversation	25— 28
10-11.	Lecture. <i>Les deux crépuscules</i> .	V. Hugo	29— 32
12-13.	Lecture. <i>Deux causes de la perte de Rome</i> .	Montesquieu. Conversation	33— 37
14.	Composition française. <i>Portrait ou caractère</i>		38— 41
15-16.	Lecture. <i>Carthage et Rome</i> .	Montesquieu.	42— 45
17-18.	Lecture. <i>L'homme vraiment charitable</i> .	J. Rousseau. Conversation	46— 49
19-20.	Lecture. <i>Charité</i> .	V. Hugo. Conversation.	50— 53
21.	Composition française. <i>La lettre</i> .		54— 58
22.	Lecture. <i>L'âme immortelle</i> .	J.J. Rousseau	59— 62
25.	Lect. <i>Grandeur et misère de l'homme</i> .	Pascal	63— 64
23.	Conversation sur la leçon précédente		65— 66
25.	Composition. <i>La pierre accusatrice</i> .	Voltaire	67— 68
26-27.	Comédie. <i>Les caractères</i> .		69— 78.
28-29.	Scènes du <i>Misanthrope</i> . <i>Les portraits</i> .		79— 85
30-31.	Comédie. Scènes du <i>Misanthrope</i> . <i>Querelle des marquis</i> . Conversation		86— 91
32.	Composition française. <i>Explication d'une pensée etc.</i>		92— 96.
33-34.	Comédie. <i>L'avare</i> , <i>Rivalité amoureuse entre père et fils</i> .		97— 103
35-36.	Comédie <i>Capable ou non capable, je veux ravoir mon argent</i> . Conversation		104— 112
37.	Comédie. <i>Après l'avoir en ses mains, il en demande davantage</i>		113— 117
38.	Composition française. <i>Mateo Falcone</i>		118— 120
	Notices explicatives et biographiques		121— 136.
	Vocabulaire franco—grec		137— 143.





Ἐν Ἀθήναις τῇ 16 Ἰουνίου 1930

Ἀριθ. Πρωτ. 35037

ΥΠΟΥΡΓΕΙΟΝ ΠΑΙΔΕΙΑΣ ΚΑΙ ΘΡΗΣΚΕΥΜΑΤΩΝ

Πρὸς τὸν κ. Ἰωάννην Σιδέρην

Βιβλιοκδότην

Σταδίου 52

Ἀνακοινοῦμεν ὑμῖν ὅτι, δι' ἡμετέρας ταῦταριθμοῦ καὶ ἀπὸ 12 Ἰουλίου 1930 πράξεως καταχωρηθείσης ἐν τῷ ὑπ' ἀριθ. 68 τῆς 16 Ἰουνίου 1930 φύλλῳ τῆς Ἐφημερίδος τῆς Κυβερνήσεως (τεῦχος Β') ἐνεκρίθη συμφώνως τῷ νόμῳ 3438 τὸ ὑφ' ὑμῶν ὑποβληθὲν πρὸς κρίσιν διδακτικὸν βιβλίον Jean Phokitis «Leçons de langue Française pour la sixième classe des Gymnases» διὰ πέντε σχολικὰ ἔτη, ἧτοι ἀπὸ τοῦ σχολικοῦ ἔτους 1930—31 ἕως τέλους 1934—35 ὑπὸ τὸν ὄρον ὅπως κατὰ τὴν ἐκτύπωσιν αὐτοῦ ληφθῶσιν ὑπ' ὄψει καὶ ἐκτελεσθῶσιν αἱ ὑπὸ τῆς οἰκείας ἐπιτροπῆς ὑποδειχθεῖσαι τροποποιήσεις.

Ὁ Ὑπουργὸς

Γ. ΠΑΠΑΝΔΡΕΟΥ

*• Περὶ τοῦ τρόπου τῆς διατιμῆσεως τῶν ἐγκεκριμένων διδακτικῶν βιβλίων •*

Τὰ διδακτικὰ βιβλία τὰ πωλούμενα μαζρὰν τοῦ τόπου τῆς ἐκδόσεως τὸν ἐπιτρέπεται νὰ πωλῶνται ἐπὶ τιμῇ ἀνωτέρα κατὰ 15 ο)ο τῆς ἐπὶ τῇ βάσει τοῦ παρόντος Διατάγματος κανονισθείσης ἀνεῦ βιβλιοσήμου τιμῆς πρὸς ἀντιμετώπισιν τῆς δαπάνης συσκευῆς καὶ τῶν ταχυδρομικῶν τελῶν ὑπὸ τὸν ὄρον ὅπως ἐπὶ τοῦ ἐσωτερικοῦ μέρους τοῦ ἐξωφύλλου ἢ τῆς τελευταίας σελίδος τούτου ἐκτυποῦται τὸ παρὸν ἄρθρον.



THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHILOSOPHY

PHILOSOPHY

PHILOSOPHY

PHILOSOPHY

148  
—  
1600

6135

€18



